


6
29-a
39
NAZIONALE
EMANUELE
6
16 G
42



E 16

6-22-1942

Digitized by Google

6. 29. a. 37.

Google



L'ESPRIT DES POÉSIES DE M. DE LA MOTTE.

H-6-B-10

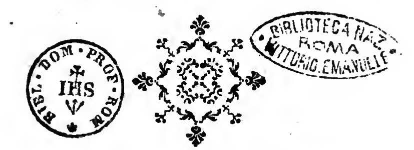
L'ESPRIT DES POÉSIES DE Mᴿ. DE LA MOTTE

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE;

AVEC

Quelques Notes, la Vie de l'Auteur, & des Remarques historiques sur quelques-uns de ses Ouvrages.

Soyons justes... mais n'oublions pas un mot des belles Odes & des autres Pieces heureuses que M. de la Motte a faites. VOLT.



A GENÈVE, & se vend à PARIS,
Chez LOTTIN le jeune, rue S. Jacques, vis-à-vis de celle de la Parcheminerie.

M. DCC. LXVII.

AVERTISSEMENT.

LE TITRE de cet Ouvrage expose assez le but que l'Éditeur s'est proposé. Des Gens-de-Lettres avoient conseillé de rapprocher, sous un même point de vue & dans un volume portatif, ce qu'il y a de plus piquant dans les Poésies de M. de la Motte, en y joignant des Notes dans quelques endroits où elles semblent nécessaires. Pour mieux entrer dans leurs vues, nous avons de plus marqué en *Italique* les mots qui nous ont paru foibles, prosaïques, ou inutiles. Ces Apostilles, lorsqu'elles sont judicieuses, peuvent beaucoup contribuer à former le goût de la Jeunesse. Nous les avons mis en Italique seu-

lement, ſans autre explication : pour peu qu'un jeune-homme aime la Poéſie, il ſuffit de l'aider à confirmer ſon propre jugement.

Nous devons prévenir que l'on a retranché des Vers, quelquefois des Strophes entieres ſans en avertir dans l'endroit même ; mais on a toujours eu ſoin que cela n'interrompît point le ſens. Lorſque par la ſuppreſſion d'un ou pluſieurs Vers, deux rimes maſculines ou féminines différentes ſe trouvent rapprochées, nous avons alors marqué d'une ligne de points cette lacune qui produit une rencontre déſagréable. Il eſt inutile de détailler les raiſons qui ont engagé à faire ces retranchemens. Souvent dans la plus belle Ode de

M. de la Motte, vous trouvez une Strophe, plusieurs même quelquefois, dont la foiblesse dépare les autres, & qui rebuteroient le Lecteur le plus courageux. On s'est donc donné la liberté d'en supprimer quelques-unes, afin de conserver aux morceaux choisis une même chaleur, & de rendre par là plus vif le plaisir qu'ils procurent. Sans cette suppression, on n'auroit pu donner aucun morceau des XL Cantates de M. de la Motte, presqu'ignorées aujourd'hui, point de Pseaumes, & très-peu d'Odes.

On sera bien aise d'avoir de suite une trentaine de Fables choisies qui se trouvoient éparses dans un Recueil dont peu de personnes, à cause du stile, auroient


BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITT. EM. MANUELE

ÉLOGE HISTORIQUE DE MONSIEUR DE LA MOTTE.

ANTOINE HOUDAR DE LA MOTTE, Cenſeur royal, & l'un des quarante de l'Académie Françoiſe, nâquit à Paris le 17 Janvier 1672. Son pere, marchand Chapelier, étoit du diocèſe de Troyes: il y poſſédoit la petite terre de la Motte, dont ſon fils a rendu le nom célébre. M. de la Motte fut élevé au Collége des Jéſuites de Paris.

Après le cours ordinaire des Humanités, il prit quelques leçons en Droit. Mais une paſſion violente pour la littérature l'empêcha de faire uſage de cette étude. Né avec un eſprit juſte & analytique, il eût réuſſi au Barreau, où l'amour pour les Belles-Lettres peut ſervir beaucoup, quand il n'eſt point excluſif. Moliere & Quinault flatterent plus le goût de M. de la Motte, que Juſtinien & la Coutume. A vingt-un

rent presque toutes un égal succès. Elles avoient déja donné à M. de la Motte le premier rang après Quinault, lorsqu'il publia en 1707 un recueil d'Odes, qui furent très-bien reçues, quoiqu'en général elles soient trop raisonnées. Mais ce genre, négligé depuis Malherbe, parut alors comme nouveau. Il mérita au jeune Poëte une réputation que les Odes de Rousseau ont beaucoup diminuée M. de la Motte se fit aussi connoître par les prix qu'il remporta en prose & en poésie à l'Académie Françoise & aux Jeux Floraux. Le nombre des couronnes qu'il y reçut, parut effrayer ses rivaux : on le pria de ne plus concourir.

La mort de Thomas Corneille fit vaquer, à la fin de 1709, une place à l'Académie Françoise. Elle fut donnée à M. de la Motte. Il y prit séance le 8 Janvier 1710. Le remerciement qu'il fit alors, selon l'usage, est très-bien écrit, & d'un tour ingénieux. La place qu'il venoit occuper avoit été remplie successivement par Maynard & par les deux Corneilles. Il rappella en peu de mots l'éloge de ces hommes célébres qui étoient devenus, selon son expression, *ses Ayeux Académiques*. M. de la Motte a depuis paru avec distinction

dans plusieurs autres séances publiques. En 1714, chargé, par sa place de Directeur, de distribuer, le 25 Août, les prix d'Éloquence & de Poésie, il s'acquitta de cette fonction d'une maniere qui n'avoit point encore eu d'exemple depuis la fondation de l'Académie. Il fit un discours sur les Prix, dont l'objet étoit de réveiller l'émulation. L'année suivante, il prononça le 15 Décembre, au nom de l'Académie, un Éloge funébre de Louis le Grand, Protecteur de cette Compagnie.

L'année 1714 est une époque célébre dans la vie de M. de la Motte, & dans l'histoire de notre Littérature. Ce fut alors qu'il publia sa traduction, ou plutôt son imitation en vers de l'Iliade d'Homere, qu'il a réduite à douze Chants. Dès 1701, il en avoit fait paroître, sans se nommer, le premier Livre, qui fut assez goûté. Boileau & Racine, s'étoient, dit-on, réunis autrefois pour donner à la France une traduction en vers de l'Iliade : mais ils avoient l'un & l'autre brûlé leurs essais. M. de la Motte, qui ne savoit pas la langue d'Homere, osa reprendre une entreprise qu'ils avoient abandonnée. Il fit plus ; il osa montrer son essai à

Boileau. Ce Critique fevere en écouta la lecture avec plaifir, & comparoit tout haut les vers d'Homere avec ceux du Poëte François, en félicitant celui-ci du bonheur de fa traduction. Cette approbation inefpérée enhardit M. de la Motte; il continua fon travail, qui fut encore applaudi dans les affemblées publiques de l'Académie. C'étoit un préfage des plus heureux : mais tout changea dès que l'Ouvrage parut. Il étoit précédé d'un Difcours où le Pere de la Poéfie étoit vivement attaqué; d'ailleurs la liberté avec laquelle l'imitateur avoit refferré les derniers Livres de l'Iliade, fouleva contre lui ceux qui étoient verfés dans l'étude de l'antiquité. On vit alors fe rallumer, avec une fureur nouvelle, cette guerre des anciens & des modernes où Perraut avoit fuccombé. Quelques-uns des combattans, trop femblables aux Héros de l'Iliade, mélerent des injures à leur défenfe. Une femme parut à la tête des défenfeurs d'Homere; le Prince des Poëtes étoit l'auteur favori de Madame Dacier; & elle ne l'avoit traduit que pour lui donner plus d'adorateurs. Eut-elle pu voir fans frémir l'objet de fon culte défiguré par un homme qui ne

savoit pas le Grec ? Elle se hâta de venger cet outrage, & commença le combat par un gros Livre *sur les causes de la corruption du goût.* A cette Satyre, dont le titre seul étoit une injure, M. de la Motte opposa des *Réflexions sur la Critique* : ce Livre, plein de sel, de finesse & de modération, donna pour la forme, gain de cause au détracteur de l'Antiquité. « On eût dit » que l'Ouvrage de M. de la Motte » étoit d'une femme d'esprit, & celui » de Madame Dacier d'un homme sa» vant » (4). Cependant les esprits s'échauffoient de plus en plus, lorsqu'un Académicien célébre se leva comme un

Voltaire. Essai sur la Poésie Épique.

(4) Dans le tems de cette dispute, un plaisant écrivit sur la porte de l'Académie Françoise ces quatre Vers, qui sont une parodie de ceux que Corneille avoit faits sur le Cardinal de Richelieu.

La Motte & la Dacier, avec un zele égal,
Se battent pour Homere, & n'y gagneront rien :
L'une l'entend trop bien pour en dire du mal,
L'autre l'entend trop peu pour en dire du bien.

Quoique l'Académie n'eut pris aucun parti, cependant elle penchoit pour M de la Motte, qui étoit soutenu par toute la jeunesse. M. de la Monnoie, qui étoit de cette compagnie & zélé pour les anciens, l'avoua à Brossette. *Voyez les Lettres de Rousseau*, Tom. I. Part. 2. p. 4.

autre Neſtor, pour faire ceſſer une diſpute qui auroit pu, ſelon l'idée de Rouſſeau, fournir le ſujet d'une nouvelle Iliade. M. de Valincour vit les chefs des deux partis, leur parla, les rapprocha. La paix fut ſignée, & l'Acte en fut rendu ſolemnel dans un repas qu'il leur donna, & dont étoit Madame de Staal. « J'y repréſentois, dit-elle, la » neutralité. On but à la ſanté d'Ho- » mere, & tout ſe paſſa bien ». M. Boivin le jeune, de l'Académie des Belles-Lettres, eut part à cette réconciliation. Il étoit entré dans la diſpute, & avoit publié une *Apologie d'Homere*, & particulierement du *Bouclier d'Achille*, ſur lequel tomboient une partie des traits lancés par les défenſeurs des modernes. Mais en ſoutenant la cauſe de Madame Dacier, il l'avoit fait avec tous les égards dûs aux talens de M. de la Motte. La réconciliation fut ſincere de part & d'autre. Madame Dacier ſupprima entiérement ſa replique. M. de la Motte n'acheva pas non plus une quatriéme partie des Réflexions ſur la Critique, & il garda le ſilence le plus fidéle, malgré les aſſauts qui lui furent portés. Un de ceux qui le provoqua le plus au combat, fut François Gacon,

Mém. Tom. 1. p. 190.

littérateur médiocre, qui fit paroître, sous le titre d'*Homere vengé*, un amas bifarre de Rondeaux, de Sonnets, de Satyres, &c. Piqué du silence de M. de la Motte qui lui refusoit l'honneur de répondre à ses injures, il lui dit un jour: « Vous ne voulez donc point ré-» pondre à mon *Homere vengé?* C'est que » vous craignez ma réplique. Eh bien, » vous ne l'éviterez pas. Je vais faire » une Brochure qui aura pour titre: *Ré-» ponse au silence de M. de la Motte* ». Cette menace n'eut pas lieu. Gacon supprima sagement une seconde Partie qu'il avoit préparée; le peu de succès qu'avoit eû la premiere l'obligea même, sept ou huit ans après, à l'offrir gratuitement aux personnes qui souscriroient pour d'autres Livres qu'il vouloit publier: mais il ne trouva point d'acquéreur à ce prix. La retraite de M. de la Motte ne fit pas cesser le combat; son parti fut soutenu encore par un Géomêtre dont le mérite ne se bornoit pas à tracer des lignes. C'étoit M. l'Abbé Terrasson de l'Académie des Sciences, connu par son Roman de Sethos, & sa traduction de Diodore de Sicile. Il publia une Dissertation critique sur l'Iliade, qui fut à son tour

l'objet de la censure. On s'arma de nouveau; Arlequin même prit la défense d'Homere (5), & l'on finit par rire d'une contestation qui avoit été trop long-tems sérieuse.

Un nouvel Ouvrage que M. de la Motte publia dans un autre genre, réveilla le zele de ses admirateurs & la malignité de ses envieux. Depuis plusieurs années, il s'étoit amusé à faire quelques Fables, qu'il avoit récitées à ses amis. Il recueillit tout ce qu'il avoit fait en ce genre, & le publia en 1719: c'étoit beaucoup risquer après la Fontaine, dont la naïveté sera toujours le désespoir de ceux qui voudront l'imiter. M. de la Motte, qui avoit à lutter contre un rival si dangereux, voulut au moins s'assurer du mérite de l'invention. Il s'engagea à faire cent Fables, & il a tenu parole. Dans toutes il y a du sens & de l'esprit, mais il paroît trop; malgré ce défaut général, on en trouve

Princip. de Littérature, par M. le Batteux, Tom. 2. de l'Apologue.

(5) Vers le milieu de 1715, on joua sur le Théâtre de la Foire, *Arlequin défenseur d'Homere,* Opera Comique en un Acte par Louis Fuzelier. Dans cette Piece Arlequin tiroit l'Iliade d'une espece de chasse; & par une allusion peu décente aux cérémonies ecclésiastiques, il la faisoit baiser à tous les Acteurs, en réparation des outrages qu'on lui avoit faits.

plusieurs qui sont encore estimées, & qui méritent de l'être. Celles même qu'on ne lit plus ont pour elles la justesse de l'Allégorie. Ce mérite est rare dans celles des anciens, à la plupart desquelles la Fontaine a fait trop d'honneur en leur prêtant les graces de son style. M. de la Motte avoit aussi fait dans sa jeunesse plusieurs Contes qui n'ont pas vu le jour.

Ces occupations différentes l'avoient empêché de travailler pour le Théâtre, auquel il s'étoit d'abord consacré. Depuis 1708, il n'avoit rien donné à l'Opera. En 1721, il voulut parcourir la carriere de Corneille & de Racine, quoique, à dire vrai, il ne fût pas né pour le cothurne, & qu'il pensât d'ailleurs sur cette partie même des Spectacles, avec toute la séverité du Casuiste le plus exact (6). On a de lui quatre Tragédies; la premiere,

(6) « Si on concluoit, dit-il, que les Tragédies » ne peuvent pas être d'un grand fruit pour les » mœurs, la sincérité m'obligeroit d'en demeurer » d'accord ; nous ne nous proposons pas d'ordi- » naire d'éclairer l'esprit sur le vice & la vertu, » en les peignant de leurs vraies couleurs ; nous ne » songeons qu'à émouvoir les passions par le mê- » lange de l'un & de l'autre... ce qui a fait dire à

dont le sujet est tiré de l'histoire des *Machabé.s*, eut d'abord beaucoup de succès. L'Auteur avoit cru devoir cacher son nom à la curiosité publique. L'année suivante il fit jouer *Romulus*, & demanda aux Acteurs que cette Piece fût suivie d'une Comédie. Jusqu'alors les Tragédies nouvelles avoient été *jouées* seules ; l'on n'y ajoutoit une petite Piece, que lorsque le concours des spectateurs étoit diminué. La Tragédie de Romulus réussit assez, malgré cette innovation qui sembloit annoncer une Piece foible, comme celle-ci l'est en effet. Mais *Inès de Castro*, que M. de la Motte donna en 1723, eut un succès égal à celui du *Cid*, & qui s'est toujours soute-

» une Dame illustre, (Madame Lambert) dans les » *avis* qu'elle donne *à sa fille*, qu'on reçoit au » Théâtre de grandes leçons de vertu, & qu'on en » remporte l'impression du vice. Nous ne réussi» rions pas, si dans nos Personnages nous blessions » une *justice* naturelle. Je pourrois employer pour » notre apologie le soin que nous avons de nous y » conformer ; mais, à parler de bonne foi, ce » n'est pas assez : cet hommage passager que nous » rendons à la raison, ne détruit pas l'effet des » passions que nous avons flattées dans tout le cours » de la Tragédie. Nous instruisons un moment, » mais nous avons long-tems séduit. Le remede est » trop foible, & vient trop tard ». *Extrait du Discours sur la Tragédie de* Romulus.

nu. On en tira des copies pendant les représentations, & elle passa presque aussitôt dans les Provinces, où elle réussit de même, malgré le jeu médiocre des Acteurs qui en remplirent les rôles. Le sujet de cette Piece est le mariage que l'Infant Dom Pedre avoit formé avec Inès, à l'insçu d'Alphonse son pere, roi de Portugal. Jamais Tragédie n'a été plus applaudie ni attaquée plus vivement. La Critique prit diverses formes pour la faire tomber : on vit paroître une foule de Brochures contre Inès, qui fut encore ingénieusement parodiée au Théâtre Italien (7). Mais, quoique la Piece prêtât réellement à la Satyre, cependant les situations touchantes qui s'y trouvent, ont fait oublier la dureté de la Versification & d'autres défauts essentiels.

Tout Paris, pour Inès, eut les yeux de Dom Pedre.

M. de la Motte ne borna pas à cette Piece ses travaux dans la carriere tragique. La Fable d'Œdipe, si célébre

(7) *Agnès de Chaillot*, en un Acte en vers. *Paris*, 1723. *in*-12. Cette Parodie, que M. de la Motte lui-même trouvoit plaisante, est de Dominique & de Le Grand, Comédiens. On la joue encore avec succès, ainsi que la Piece d'Inès.

depuis

depuis Sophocle, lui fournit en 1726 le ſujet d'une nouvelle Piece qui fut jouée ſept fois. Corneille & M. de Voltaire avoient déja mis ſur la Scène Françoiſe cette aventure dont il eſt difficile de ſauver l'abſurdité. De ces trois Rivaux, M. de Voltaire eſt le ſeul dont la Piece ſoit reſtée au Théâtre, & elle s'eſt toujours ſoutenue avec éclat depuis 1718, où elle fut donnée pour la premiere fois. L'Œdipe de M. de la Motte eut le ſort de celui de Corneille; il ſeroit à peine connu aujourd'hui, ſi l'Auteur ne s'en étoit ſervi pour appuyer l'opinion qu'il s'étoit formée contre les vers.

Quoiqu'il ſe fut occupé preſque toute ſa vie à rimer, il étoit devenu l'ennemi le plus redoutable de l'harmonie poétique que la nature lui avoit trop ſouvent refuſée. Il ſe perſuada que la Verſification n'eſt que le *vrai mérite de la difficulté, une extravagance de la part de ceux qui impoſent ce joug, & de la part de ceux qui le reçoivent.* Pour donner plus de cours à cette opinion, & engager la jeuneſſe dans la nouvelle route qu'il lui traçoit, il ne parla d'abord de mettre en proſe que les Tragédies. Ce fut dans cette vue qu'il publia ſous cette forme

son Œdipe, que les Comédiens n'avoient pas osé risquer sur le Théâtre sans le secours des vers. Il décomposa de même la premiere Scène de Mithridate de Racine. Bientôt il étendit son systême à l'Ode. Il en fit une qu'il intitula : *La libre Éloquence :* c'est une déclamation contre la mesure poétique. Son but étoit de prouver que la Prose peut s'élever jusqu'aux mouvemens hardis de la Poésie lyrique : il faut avouer qu'il parut avoir rempli son intention. On en peut juger par ce trait malin de l'Abbé des Fontaines, qui disoit dans le tems, Que la Motte étoit beaucoup plus Poëte dans cette Ode en prose, que dans ses Odes en vers. Le ton avec lequel M. de la Motte récita son Ode en prose dans une séance publique de l'Académie, imposa à ceux qui l'entendirent. Mais le charme cessa en grande partie dès qu'elle fut publiée. Parmi les Ecrivains qui s'opposerent au changement, on distingua M. de la Faye de l'Académie Françoise, & M. de Voltaire. Le premier envoya à M. de la Motte une Ode très-harmonieuse pour soutenir la cause de la Poésie. Il loua son ami en le critiquant, & s'attira de sa part une réponse également polie.

Son Ode fut décompoſée, & miſe en proſe. Il répliqua, mais ſans perſuader ſon adverſaire. M. de la Motte répondit auſſi à M. de Voltaire. Il avoit approuvé ſes Réflexions en qualité de Cenſeur royal, mais il n'avoit point rendu les armes. C'eſt à cette diſpute que l'on dût en 1732 l'Épître à Clio, par M. Nivelle de la Chauſſée de l'Académie Françoiſe, célébre Poëte comique. Quoique lié avec M. de la Motte, il y combat ſon Confrere avec autant d'eſprit que de ſolidité, mais peut-être avec trop peu de ménagement. M. de la Motte ne vit point cette Critique.

Une fluxion de poitrine, cauſée par une révolution de goutte, l'avoit enlevé le 26 Décembre 1731 dans ſa ſoixantieme année. Il fut inhumé à S. André-des-Arcs ſa Paroiſſe.

Sa ſanté avoit toujours été très foible, & pendant long-tems il n'a vécu que de légumes & de lait. Il reſſentit de bonne heure les atteintes de la goutte, qui lui ôta même l'uſage des jambes. Il ne pouvoit faire un ſeul pas ſans le ſecours d'un bras, ni même ſe tenir debout. En 1729, quand il fut député par l'Académie pour féliciter le Roi ſur la naiſſance d'un Dauphin, Sa Majeſté lui permit

de se présenter devant Elle, soutenu par deux Académiciens. Avant d'éprouver ces infirmités douloureuses, il avoit eu le malheur de perdre un organe dont la privation est sur-tout sensible à l'homme-de-Lettres. Dès 1710, il ne pouvoit plus lire, & il devint entiérement aveugle douze ou quinze ans avant sa mort. M. Lefévre, son neveu, lui servit pendant 24 années de lecteur & de secrétaire. C'est à ses soins assidus que son oncle dût la plupart de ses connoissances.

M. de la Motte les augmentoit encore par les entretiens qu'il avoit avec des Savans. Une mémoire heureuse, & qui tenoit même du prodige, lui faisoit retenir tout ce qu'il entendoit. Un jour M. de ***, qui avoit alors au plus 24 à 25 ans, lui lut une Tragédie qu'il avoit composée. Après l'avoir écoutée avec toute l'attention possible jusqu'à la fin : « Votre Piece est belle, lui dit M. de la Motte, » & j'ose vous répon- » dre d'avance du succès. Une seule » chose me fait peine ; c'est que vous » donnez dans le plagiarisme : je puis » vous citer en preuve la seconde » Scène de l'Acte quatrieme ». Le jeune Poëte fit de son mieux pour se justifier d'une pareille accusation. « Je

n'avance rien, ajouta M. de la Motte, qu'en connoissance de cause; & pour vous le confirmer, je vais réciter cette même Scène que je me suis fait un plaisir d'apprendre autrefois par cœur, & dont il ne m'est pas échappé un seul vers ». En effet, il récita toute entière sans hésiter, & une façon aussi animée que si lui-ême l'eût faite. Tous ceux qui avoient é présents à la lecture de la Piece se gardoient les uns les autres, & ne saient ce qu'ils devoient penser; l'Auur sur-tout étoit absolument déconerté. Quand M. de la Motte eut un eu joui de son embarras, « Remettez-vous, Monsieur, lui dit-il; la Scène en question est de vous sans doute, ainsi que tout le reste; mais elle m'a paru si belle & si touchante, que je n'ai pu m'empêcher de la retenir ».

Bibliot. poétiq. par M. Le Fort, Tom. 4.

Ce qui contribua beaucoup à tromer les Auditeurs dans cette occasion, e fut le ton pathétique avec lequel il endit une Scène qui lui avoit été jusu'alors inconnue. On sait en effet qu'il ossédoit dans le plus haut degré le taent de réciter des Ouvrages de différens genres. Sa maniere étoit à lui. Il ne éclamoit point, il prononçoit tout du

ton d'une converſation ſoutenue. C'eſt par là qu'aux aſſemblées publiques de l'Académie, il a fait ſouvent illuſion au Public & à ſes Confreres. On ne trouvoit à la lecture de ſes Odes ni cette chaleur ni cette harmonie qu'il avoit ſu leur prêter en les récitant; il étoit privé cependant des avantages du regard & du geſte qui animent ſi bien la parole. Sa voix d'ailleurs étoit foible & peu agréable; mais une intelligence ſupérieure donnoit à ſon organe des inflexions que la nature ſembloit lui avoir refuſées.

Préface de M. l'Abbé le Blanc, ſur les Lettres de M. de la Motte.

Les cercles de la Capitale avoient été ſa principale école; il y fut toujours deſiré, malgré ſes infirmités; elles n'avoient altéré en aucune maniere la douceur & la gaieté qui lui étoient naturelles. Il aimoit la converſation, & y plaiſoit également. « Je louerois, diſoit Montagne, » une ame à divers étages, » qui ſache & s'étendre & ſe démonter, » qui ſoit bien par tout où ſa fortune le » porte; qui puiſſe deviſer avec ſon voiſin, de ſon bâtiment, de ſa chaſſe & » de ſa querelle ». C'étoit là le caractere de M. de la Motte. Dans la ſociété, il ſavoit tirer parti des eſprits les plus médiocres, & ne s'ennuyoit preſque

Eſſais, l. 3. c. 3.

Trublet, Eſſais, Tom. 4. p. 298.

avec personne. Mais la conversation ne lui étoit jamais plus agréable que lorsqu'on y discutoit quelque matiere ; il disputoit avec vivacité, mais sans aigreur. Il badinoit avec grace (8), & railloit quelquefois, mais il ne cherchoit à offenser personne, pas même ses Critiques. Il n'a jamais affecté de les faire connoître au Public. M. Bel, Conseiller au Parlement de Bordeaux, qui avoit attaqué ses Tragédies avec trop de malignité, est le seul qu'il ait désigné par la lettre initiale de son nom. Il l'accusa, il est vrai, d'avoir un peu manqué de sincérité à son égard. M. Bel, très-sensible à ce reproche, qui n'étoit pas sans fondement, s'en plaignit à M. de la Motte lui-même avec une extrême vivacité. Celui-ci n'en conserva pas moins dans cette occasion la modération parfaite qui l'a caractérisé, & dont il ne s'écartoit pas plus dans la conversation que dans ses écrits. Se trouvant un jour dans le Café de la

(8) On a conservé le mot qu'il dit en 1712, au sujet de l'*Epreuve réciproque* de René Alain : Il rencontra l'Auteur au sortir de la premiere représentation, & lui dit : « M. *Alain*, vous n'avez » pas assez allongé la courroie ». La Piece avoit paru fort courte, & Alain étoit Maître Sellier.

Comédie Françoiſe, il entendit des jeunes gens, dont il n'étoit pas connu, déchirer la Tragédie d'Inès, dont on devoit le jour même donner une repréſentation. Il les écouta avec patience pendant une demi-heure, & garda toujours l'*incognito*. Il ſe leva enſuite, & adreſſant la parole à un de ſes amis: *Allons, Monſieur*, lui dit-il, *nous ennuyer à la quarante-deuxieme repréſentation de cette mauvaiſe Piece*.

Mém. de l'Abbé d'Artigny, Tom. 6. p. 324.

M. de la Motte fut admis à la Cour de Madame la Ducheſſe du Maine. Cette Princeſſe, célèbre par ſon eſprit & par la variété de ſes connoiſſances, avoit formé dans ſon château de Scéaux une eſpece d'Académie, dont elle faiſoit un des principaux ornemens. Tout reſpiroit la bergerie dans cette Cour; l'Alteſſe Séréniſſime, ſans oublier ſa dignité, prenoit elle-même la houlette, M. de la Motte eut le titre de ſon Berger. Son eſprit, toujours agréable au milieu des plus vives douleurs, ſe prêta facilement à ce badinage, & ſut rendre les hommages les plus galans à la Bergere, ſans bleſſer en aucune maniere le reſpect dû à la Princeſſe. Les Lettres qu'il lui écrivit à cette occaſion firent dire dans le tems

à une

à une Dame (9) qui brilloit aux divertissemens de Scéaux par la vivacité de son génie, que M. de la Motte *avoit reçu son cœur en esprit comptant.* Madame du Maine avoit dès 1715 donné des marques de son estime pour M. de la Motte, en rejettant hautement la Dédicace de l'*Homere vengé*, que Gacon avoit osé lui adresser sans son aveu.

C'étoit la Marquise de Lambert qui avoit fait entrer M. de la Motte à la Cour de Scéaux. L'Hôtel de cette Dame célébre étoit aussi une Académie, où il se trouvoit le mardi de chaque semaine, avec M. le Marquis de Lassé, M. de Fontenelle, M. de S. Aulaire, M. de Mairan, & plusieurs autres personnes connues par leur esprit & par leur savoir. Madame de Lambert montra toujours un grand zele pour la gloire de M. de la Motte; elle écrivit une Lettre (10) en sa faveur dans la querelle sur Homere; & dans la suite elle fit un portrait en prose de cet ami

(9) Elisabeth Monlaur, épouse de M. Dreuillet, Président au Parlement de Toulouse, morte à Scéaux en 1730.

(10) Cette Lettre a été imprimée avec deux autres du P. Buffier qui l'avoient fait naître. Le titre de ce petit Recueil est *Homere en arbitrage.*

fidele, où il faut convenir qu'elle l'a trop flatté.

M. de Fontenelle étoit à la fois le plus célébre & le meilleur des amis de M. de la Motte. Tout contribuoit à les unir; ils vivoient dans les mêmes sociétés; ils avoient beaucoup de ressemblance dans le caractere, le tour d'esprit, les goûts, les opinions. *Un des plus beaux traits de ma vie*, a dit M. de Fontenelle, *c'est de n'avoir pas été jaloux de M. de la Motte.* Ce fut lui qui répondit en 1732 au Discours de M. de Bussi-Rabutin, Evêque de Luçon, successeur de M. de la Motte à l'Académie Françoise. Sa réponse est un éloge complet de son illustre ami. M. de la Motte s'étoit attaché à lui dès sa jeunesse.

Parmi les Partisans de M. de la Motte, il y en eut un sur-tout qui lui nuisit souvent par l'excès de son zele : c'étoit l'Abbé Pons; il joignoit à beaucoup d'esprit une imagination vive & un cœur excellent. Dès le moment qu'il eut connu M. de la Motte, il embrassa ses sentimens avec vivacité. Il écrivit pour lui contre Gacon & Mde Dacier, & se déclara l'Apologiste de ses Fables. On raconte qu'il vint un jour au Café très en

colere contre son petit neveu, auquel il avoit donné pour apprendre par cœur deux Fables, l'une de la Fontaine, l'autre de M. de la Motte. L'enfant, qui avoit à peine six ans, avoit appris facilement celle de la Fontaine, & ne pouvoit pas retenir un mot de l'autre. Cette expérience ne fit qu'indigner l'Abbé Pons contre le mauvais goût futur de son neveu. Comme cet Abbé étoit contrefait, un plaisant s'avisa, pour le désigner à quelqu'un, de l'appeller le *Bossu de M. de la Motte*. Le sobriquet lui resta; il en rioit, & s'en faisoit honneur. Il est mort en 1732.

M. de la Motte se flattoit de n'avoir aucun ennemi. Un jour même il alla jusqu'à dire à M. de Fontenelle qu'il avoit pour amis tous les gens de Lettres. « Si cela étoit vrai, répondit Fontenelle, » ce seroit un terrible préjugé » contre vous ; mais vous leur faites » trop d'honneur, & vous ne vous en » faites pas assez ». Mais dans le tems même où l'on critiquoit ses Ouvrages, il n'y eut qu'une voix à l'égard de ses mœurs, de sa probité, de sa droiture & de son attachement à ses devoirs. Ses vrais amis lui ont été fidéles.

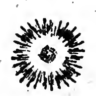
M. de la Motte n'a jamais été ma-

tié (11). Il a vecu avec ſon beau-frere, ſa ſœur & ſon neveu, dans une certaine aiſance qu'il devoit principalement aux bienfaits du Roi.

M. Titon du Tillet lui a donné une place honorable dans ſon Parnaſſe François. Son Médaillon porte cette Inſcription : *La Mort aſſure mon Triomphe.* Le corps de la Deviſe eſt un Génie au-deſſus d'un Tombeau que l'Envie ſemble fuir.

---

(11) C'eſt du moins l'opinion commune. Feu M. l'Abbé Goujet avoit trouvé une perſonne qui diſoit que M. de la Motte étoit marié. L'auteur d'un Mémoire manuſcrit que nous avons ſous les yeux, apprit auſſi en 1756 qu'il y avoit alors dans le fauxbourg S. Germain une Dame qui portoit le nom d'Houdar, & qu'on lui aſſura être la veuve de M. de la Motte.



NOTES
SUR QUELQUES OUVRAGES
DE MONSIEUR
DE LA MOTTE.

ODES *de M. de la Motte, avec un Discours sur la Poësie en général, & sur l'Ode en particulier.* Paris, 1707, *in*-12, 1 *vol.* 1711, 1713, *in*-8°.

Quelques-unes de ces Odes ont été traduites en Latin par plusieurs Jésuites, qui sont nommés. L'Auteur de la traduction d'une grande partie des Odes Anacréontiques ne s'est désigné que par ces trois syllabes initiales, *ab*, *Em*, *Br. Mont*; c'est le P. Noel Etienne Sanadon, mort en 1733. Il l'avoit faite dans sa jeunesse. Les Odes Anacréontiques & Pindariques ont aussi été traduites en Italien, & imprimées à Florence en 1741.

Le premier Livre de l'Iliade en vers François, par M. D. Paris, 1701, in-8°.

L'Iliade d'Homere, Poëme en douze Chants; avec un Discours sur Homere. Paris, Dupuis, in-8°.

On feroit une Bibliothéque de tous les Écrits sérieux & comiques qui parurent au sujet de cette traduction de l'Iliade, qui, de l'aveu d'un des plus zelés Apologistes de M. de la Motte (Journal des Savans, 1739, Mai.) est *regardée par-tout le monde, amis, ennemis, indifférents, comme le moindre des Ouvrages de cet Auteur.* M l'Abbé Goujet a écrit d'une maniere étendue l'histoire

de cette dispute. *Voyez* sa Bibliothéque Françoise, Tom. IV, p. 34 & suiv. 69 & suiv. 149 & suiv. *Voyez* aussi les Mémoires de l'Abbé d'Artigny, Tom. II, p. 156 & suiv.; & la Vie de Pope, à la tête de ses Œuvres, édition d'Hollande.

En 1716, M. Carlet de Marivaux, depuis de l'Académie Françoise, & connu par des Ouvrages très-ingénieux, publia l'Iliade d'Homere, ou plutôt celle de M. de la Motte, travestie en vers burlesques. M. de la Motte n'en fut pas moins un des amis & des admirateurs de M. de Marivaux. On connoît les Épigrammes qui furent faites contre la nouvelle Iliade, sur-tout celle de Rousseau, qui commence par ces mots: *Le Traducteur qui rima l'Iliade.* M. de Malezieux fit aussi une Fable allégorique sur le même sujet.

Fables nouvelles en vers, dédiées au Roi par M. de la Motte, avec un Discours sur la Fable. Paris, 1719, in-4°. *avec figures, & in-12, quatrieme édition.* Leyde, 1720. *in-12.*

Le Privilége du Roi, qui permet l'impression de ces Fables, porte une clause singuliere. On y défend de les traduire en Latin, en Grec, & même en langue Hébraïque. Gacon, pour ne point encourir les peines portées par ce Privilége, s'avisa d'en refondre quelques-unes, & de les faire imprimer sous ce titre : *Fables de M. de la Motte, traduites en vers François au Café du Mont-Parnasse*, in-12.

M. de la Chaussée de l'Académie Françoise a aussi écrit contre les Fables de M. de la Motte, où l'on trouve en effet des expressions obscures, forcées & affectées. Tout le monde sait, par exemple, qu'un Cadran y est appellé un *Greffier solaire*; une grosse rave, un *Phénomene potager.*

De toutes les pieces qui ont paru contre ces Fables, la plus fameuse est la petite Comédie de Louis Fuselier, intitulée : *Momus fabuliste*, ou *les Nôces de Vulcain.* Elle eut en 1719 38 représentations.

En 1766, les Comédiens François ont voulu la reprendre ; mais elle n'a pas réussi. Les circonstances n'étoient plus les mêmes.

Eloge funebre de Louis le Grand, protecteur de l'Académie Françoise, avec une Ode sur sa mort, prononcé dans l'Académie le jeudi, 19 Décembre 1715, par M. de la Motte. Paris, 1716, *in-4°.*

Le Roi d'Espagne fit dire dans le tems à M. de la Motte, qu'il souhaiteroit avoir ce Discours en Espagnol, & qu'il le chargeoit de veiller à la traduction qu'on en feroit par son ordre.

Œuvres de Théâtre de M. de la Motte, avec plusieurs Discours sur la Tragédie. Paris, 1730, *2 vol.* in-8°.

Ce Recueil contient ses quatre Tragédies & deux Comédies, le Talisman & la Matrone d'Ephèse. Celle-ci avoit été jouée au commencement du siécle. M. de la Motte a fait encore d'autres Comédies ; mais la meilleure & la seule qui soit restée au Théâtre, est le *Magnifique* en deux Actes ; elle passe pour une Piece charmante.

C'est aussi dans ce Recueil qu'on trouve établie l'opinion de M. de la Motte contre les vers. Ce systême fut combattu, comme on l'a dit dans l'Éloge, par des hommes célébres. On fit encore contre lui une Comédie intitulée : *La Tragédie en prose*, ou *la Tragédie extravagante.* Paris, 1730, *in-12.* Cette Piece, attribuée à M. du Castre d'Auvigny, est du célébre Abbé des Fontaines. M. Richer, Avocat au Parlement de Rouen, connu par un recueil de Fables, fit aussi, contre cette opinion, un arrêt du Parnasse, qui est dans les *Mémoires de la Calotte, Tom. IV, p.* 133 & dans le *Trésor du Parnasse, Tom. I. p.* 163. Il est bon d'observer que le systême des Tragédies en prose n'étoit pas particulier à M. de la Motte. Dès le tems de Corneille, *Thomas Morus*, Tragédie en

prose de Puget de la Serre, avoit été représentée avec quelque succès, quoique mal écrite, & d'une intrigue médiocre. On en a vu paroître encore d'autres, telle que l'*Alinde* de la Menardiere, & la *Zenobie* de l'Abbé d'Aubignac.

En 1754, on a recueilli en onze volumes *in-12* les *Œuvres de M. de la Motte*, dont plusieurs n'avoient point encore paru ; mais ils ne contiennent pas tout ce qu'il a composé. Il a fait en différentes occasions plusieurs Discours qu'il n'a jamais avoués. On lui attribue jusqu'à des Mandemens d'Evêques. Ce fut lui qui fit le Mémoire justificatif de Joseph Saurin, au sujet des Couplets trop fameux qui firent bannir Rousseau en 1712. M. de la Motte étoit très-lié avec Saurin, que Rousseau avoit accusé d'être l'Auteur de ces vers injurieux. Mais on auroit tort d'en conclure que M. de la Motte ait pu produire des Satyres si éloignées de son caractere, & où il étoit lui-même déchiré. Nicolas Boindin, Procureur du Roi au Bureau des Finances, est le premier qui en ait accusé M. de la Motte. Il avoit été lié avec lui dans sa jeunesse, & ils avoient même composé en société deux petites Comédies. (*les trois Gascons & le Port de Mer.*) Depuis il étoit devenu l'ennemi de M. de la Motte. Voici une Anecdote qui peut servir à l'Apologie de celui-ci, s'il en avoit besoin sur cet article. Elle est tirée du Mémoire manuscrit que nous avons déja cité. « En 1746 ou 47 mourut » dans le voisinage de Boindin un homme dont le » nom, dit l'Auteur, m'est absolument échappé. » Il avoit été très-répandu dans le grand monde, » & faisoit agréablement des Chansons & des Vers » de société. Feu M. le Curé de S. Sulpice (Languet) » l'assista lui-même à la mort ; & ce fut par le con- » seil de ce Curé, que, lorsqu'il fut administré, » cet homme, en présence de personnes d'honneur,

» s'avoua l'Auteur des Couplets en question, & té-
» moigna son repentir de les avoir composé. On en
» parla dans le tems au Café de Procope, & je me
» souviens d'avoir entendu Boindin lui-même en
» parler. Je demeurois alors dans le quartier, & je
» fus informé du fait, même avant de l'avoir en-
» tendu raconter dans le Café ».

Le P. le Long (Bibliot. hist. de France, N°. 6573) cite un Manuscrit intitulé : *Clovis, Poëme, où l'on fait voir l'établissement du Royaume de France & la conversion des François; par Antoine* Houdar de la Motte *de l'Académie Françoise.* On ne sait quel a été le sort de cet Ouvrage, qui, selon les apparences, est resté en projet. Il n'en est parlé dans aucun des Auteurs qui ont écrit sur la Vie & les Ouvrages de M. de la Motte.

Il a laissé d'autres Manuscrits qu'il avoit fait dans sa jeunesse. 1°. Une Paraphrase des Pseaumes de la Pénitence, à laquelle il avoit travaillé en sortant de la Trappe. Le P. de Tournemine, son ami, le pressoit vivement en 1730 de la publier. 2°. Un Examen de tous les Opera de Quinault & de celui de Psiché, par M. de Fontenelle, qui fut pendant long-tems attribué à Quinault. M. Trublet a publié celui ci dans ses Mémoires sur Fontenelle.

M. Freron, en rendant compte de la collection de ses Œuvres, a donné (*Année Littéraire* 1754, *Tome VI & VII.*) une Analyse judicieuse des Ouvrages de cet Académicien, qu'il considere & comme Poëte & comme Prosateur. Sous ce dernier rapport, il est généralement estimé, & il passera toujours à cet égard pour un de nos meilleurs Écrivains.

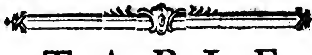


TABLE DES PIECES

Contenues dans ce Recueil.

ODES DU LIVRE PREMIER.

ODES DU LIVRE SECOND.

CANTATES, PSEAUMES, HYMNES.

PSEAUMES.

HYMNES.

FRAGMENT

Des Cantates, Pseaumes, Hymnes.

FABLES DU LIVRE PREMIER.

FABLES DU LIVRE SECOND.

POÉSIES DIVERSES.

Fin de la Table.

ODES.



ODES.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

LIVRE PREMIER.

ODE I.

LA GLOIRE
ET LE BONHEUR DU ROI.

L'ASTRE fécond qui nous éclaire,
Devant qui les autres ont fui,
Confond le regard téméraire
Qui s'ose élever jusqu'à lui ;
Mais, quand dans la nue éclatante,
Où lui-même il se représente,
Sa fidelle image nous luit,
Notre œil, que ce prodige attire,
D'un regard tranquille l'admire,
Dans l'astre nouveau qu'il produit.

Tel, d'un trop vif éclat m'étonne,
L'amas des vertus de LOUIS :
De la gloire qui l'environne,
Les yeux mortels sont éblouis.
C'est dans sa glorieuse race,
Qui seule à nos yeux le retrace,
Que j'ose aujourd'hui l'admirer :
Muse, en ses vivantes images,
Je veux lui rendre mes hommages :
Pourriez-vous ne pas m'inspirer.

O Toi *, la premiere espérance
D'un empire qu'il fait fleurir ;
Toi dont la tendre obéissance
Vaut mieux que l'Art de conquérir :
Quand il veut t'armer de sa foudre,
Tu fais mettre les murs en poudre,
Tu suffis aux plus hauts projets ;
Mais, digne fils d'un si grand Maître,
Ta grandeur est de savoir n'être
Que le premier de ses Sujets.

Quel prix ne dois-tu pas attendre
De ce zèle ardent pour ton Roi ?
Ta postérité te va rendre
Ce que LOUIS reçoit de toi.

* M. le Dauphin.

Vois tes fils, ces jeunes Alcides,
Comme toi, justes, intrépides,
* Par-tout aimés & triomphans.
Ainsi de la vertu d'un pere,
La récompense la plus chere
Est la vertu de ses enfans.

Si l'Ibere admire Philippe, †
S'il voit tant de dons en lui seul,
Il en reconnoît le principe
Dans son pere & dans son ayeul :
Heureux que le choix le plus sage
Fasse à jamais couler le Tage
Sous de si favorables loix ;
Il voudroit pour le bien du monde,
Qu'un jour dans ta race féconde,
La terre choisît tous ses Rois.

Regarde au milieu des allarmes,
Le Héros vainqueur de Brisac ?
Vois ses défenseurs sous nos armes,
Tomber en foule au triste Lac :

* *Dans la derniere Edition des Œuvres de* M. de la Motte, *on lit :* Par *toi* aimés, *ce qui est une faute.*

Gardez qu'une Voyelle à courir trop hâtée
Ne soit d'une Voyelle en son chemin heurtée.

BOIL. *Art poétiq.*

† *Philippe V, Duc d'Anjou, appellé à la Couronne d'Espagne, le 2 Octobre 1700.*

Digitized by Google

Que d'emploi pour la Renommée !
Déjà la Victoire charmée
Le comble des honneurs guerriers ;
Mais toujours fiere, elle s'étonne
De voir un front qu'elle couronne,
Si modeste sous ses lauriers.

Pour se délasser, il cultive
Les Muses, les paisibles Arts ;
Et de Minerve, il joint l'olive
Aux pénibles lauriers de Mars.
Triomphant d'un âge rébelle,
Ce n'est qu'à l'ardeur d'un saint zèle
Que son cœur se laisse enflâmer :
Le juste Ciel l'en récompense,
Et de son sang donne à la France
Un fils que Louis va former.

Vain espoir qu'un instant renverse.
Sort cruel ! Ce Prince n'est plus.
Grand Roi, Dieu tour-à-tour exerce
Et récompense tes vertus.
Sûr de ta piété solide,
Au chaste sein d'Adélaïde,
Il va réparer ces revers ;
Et par une suite de Princes,
Durable appui de nos Provinces,
Te rendre plus que tu ne perds.

Tout me garantit ce présage,
Les ſanglans duels abolis;
L'Héréſie en proye à la rage,
Pleurant ſes temples démolis:
J'en crois ton *exacte* * juſtice,
Fléau de la fraude & du vice;
Pour la Paix tes deſirs conſtans;
Certain de cet oracle auguſte,
Que le Trône où régne le juſte,
Ne craint point l'outrage des tems.

Que ces Princes *qu'en un* autre âge,
Nos fils verront régner ſur eux,
Faſſent ſur toi l'apprentiſſage
Du grand art de les rendre heureux:
Qu'au-deſſus de leur grandeur même,
Ils préférent au Diadême
La gloire de le mériter;
Et qu'à te ſuivre auſſi fidelle
Leur race, aux Rois qui naîtront d'elle
Enſeigne encore à t'imiter.

* *Proſaïque.*



ODE II.

LE SOUVERAIN.

*AINSI de ſa propre licence
Redoutant le cours effréné,
L'homme établit une Puiſſance,
Et lui-même s'eſt enchaîné :
Contre la révolte ennemie,
Dieu puiſſant, tu l'as affermie
Sur les fondemens les plus ſaints.
Je vois l'autorité ſuprême,
Oui, l'autorité de Dieu même,
Gravée au front des Souverains.

Mais ſavez-vous, Maîtres du monde,
A quel prix vous régnez ſur nous ?
Ce Dieu veut qu'un ſeul lui réponde
De la félicité de tous.
Il veut que vos Sujets tranquilles,
Pour *vous*, enfans toujours dociles,
Vous trouvent des peres pour eux :
En vain portez-*vous* le tonnerre,
Vous n'êtes les Dieux ſur la terre,
Qu'autant que nous ſommes heureux.

* *On a ſupprimé les deux ſtrophes qui précédoient celle-ci.*

Que sur votre Trône placée,
La vertu commande avec vous;
Pour la voir de tous embrassée,
L'exemple est l'ordre le plus doux.
C'est peu de proscrire le vice;
Aimez vous-même la justice,
Vous allez lui gagner les cœurs:
De la place auguste où vous êtes,
Vous commandez ce que vous faites;
Les Loix ne sont rien sans vos mœurs.

Naisse donc l'équité publique
De vos exemples fructueux;
Le premier trait de Politique
Est de nous rendre vertueux.
Heureuses cent fois les contrées,
Où sous le joug des Loix sacrées
Le vice gémit abbatu!
Ainsi du reste de la Grèce,
Sparte jadis fut la maîtresse;
Et son sceptre étoit sa vertu.

Mais, hélas! de combien de piéges
Vois-je les Rois environnés!
Cruel flateur, tu les assiéges
De tes conseils empoisonnés:
Par des illusions grossieres,
Tu viens obscurcir leurs lumieres;

A ton gré tout change de nom :
Et ton ambition servile,
De prudence loue un Achille,
De justice un Agamemnon.

Qu'un prompt mépris, qu'un œil sevère
Des flateurs étouffe la voix ;
Chassez ce peuple mercénaire,
L'idolâtre tyran des Rois.
Qu'à jamais la candeur vengée
Habite votre Cour purgée
De ces coupables ennemis ;
Et croyez que cette victoire
Va mieux assurer votre gloire
Que le monde même soumis.

D'une main sage & bienfaisante
Partageant alors les emplois,
La vérité toujours présente,
Va présider à votre choix.
Pontifes *saints* & respectables,
Juges éclairés, équitables,
Ministres zélés, vigilans,
Venez remplir vos destinées.
Les places ne sont plus données
Qu'aux vertus, & qu'aux grands talens.

Mais, content d'une paix ſecrette,
Le mérite aime à ſe cacher :
Pénétrez ſon humble retraite ;
Rois, c'eſt à vous de le chercher.
Qu'en vain l'ambition ſoupire ;
Dans les vaſtes ſoins de l'Empire,
C'eſt à lui ſeul de vous aider :
La vertu craint les places hautes,
Et c'eſt le préſage des fautes
Que l'orgueil de les demander.

Loin l'ardente & guerriere flâme,
Qu'allume la ſoif d'un grand nom,
Aux yeux de l'erreur, grandeur d'ame ;
Foibleſſe, aux yeux de la Raiſon.
En vain le vainqueur de l'Euphrate
Par d'injuſtes exploits ſe flate
De ſubjuguer tous les eſprits ;
Malgré les éloges d'Athènes,
Il eſt encor des Diogènes
Dont il ſubira le mépris.

Ce torrent tombe : la montagne
Gémit ſous ſes horribles bonds ;
Il menace au loin la campagne,
Du cours de ſes flots vagabonds :
Il renverſe l'orme & le chêne ;
Tout ce qui l'arrête, il l'entraîne,

Et noye à grand bruit les guérêts ;
Avec lui marche le ravage,
Et par-tout ſon affreux paſſage
Eſt le déſeſpoir de Cérès.

Mais ce fleuve, grand dès ſa ſource,
S'ouvre un lit entre les roſeaux,
Et s'agrandiſſant dans ſa courſe,
Roule paiſiblement ſes eaux :
Egal, jamais il ne repoſe ;
Dans les campagnes qu'il arroſe,
Il va multiplier les biens :
Heureux les pays qu'il traverſe!
C'eſt là que fleurit le Commerce
Et des flots en ſont les liens.

Tel d'un Conquérant tyrannique
S'aſſouvit l'orgueil indompté,
Telle, d'un Prince pacifique,
S'exerce l'active bonté.
L'un né pour déſoler la terre,
De tous les maux que fait la Guerre,
Achete un inutile bruit ;
L'autre, ſans combats, ſans victoire,
Goûte une plus ſolide gloire,
Dont le bien public eſt le fruit.

Il veille : de ſon héritage
Chacun paiſible poſſeſſeur
Ne craint point qu'il ſoit le partage
De l'inſatiable oppreſſeur :
Notre bonheur ſeul l'intéreſſe ;
L'ordre qu'établit ſa ſageſſe,
Son pouvoir ſait le maintenir ;
Et toujours exempt de tempête,
Son régne eſt une longue fête,
Qu'on ne craint *que de* voir finir.

De ſes Etats d'où fuit la Guerre,
Si je parcours les vaſtes champs,
J'y vois de tout côté la terre
S'ouvrir ſous les coutres tranchans :
Point de plaine inculte & déſerte ;
Par-tout la campagne eſt couverte
D'un peuple au travail excité ;
Et l'opiniâtre culture
Y fait hâter de la nature
La tardive fécondité.

De ſes préſens Bacchus couronne,
Enrichit * les rians côteaux :
Sous le poids de ſes dons, Pomone
Aime à voir plier les rameaux.

* *Mot inutile.*

La moiſſon tombe & va renaître ;
Par-tout l'abondance champêtre
Enfante l'innocent plaiſir :
Et j'entends Tityre qui chante
Sur ſa flûte reconnoiſſante
Le Dieu qui *lui* fait ſon loiſir.

Que je m'enferme dans les villes ;
J'y vois les nombreux citoyens,
Actifs à la fois & tranquilles,
Artiſans de leurs propres biens.
Le travail les rend opulentes ;
Les Loix ſans ceſſe vigilantes
Y font régner la ſûreté ;
Les richeſſes même y ſont ſages ;
Le luxe n'y fait point d'outrages
A l'humble médiocrité.

De quelque nom que l'on te nomme,
Valeur, reconnois tes excès :
Oui, le vrai Héros, le Grand-Homme
Déplore juſqu'à ſes ſuccès.
Son ame ſagement guerriere,
Hait cette gloire meurtriere
Où le fol orgueil fait courir.
Et toujours humain, équitable,
Par une guerre inévitable,
C'eſt la Paix qu'il veut conquérir.

D'un tel Roi, *d'une ame si grande*, *
Quel prix peut payer les projets ?
Le seul que lui-même il demande ;
L'amour, *le cœur* de ses Sujets.
Gardé par cet amour fidelle,
Jamais son trône ne chancelle,
Il en est l'éternel appui ;
Et périssant pour le défendre,
Son peuple à peine croit lui rendre
Autant qu'il a reçu de lui.

Ma Muse, avec *cette* assurance
Qui naît de la sincerité
Au Prince que pleure la France,
Disoit ainsi la vérité.
Il m'écoutoit, & son suffrage
Ranima vingt fois mon courage
S'affoiblissant à son aspect.
Il daignoit d'une voix touchante,
Soutenir ma voix chancelante
Que faisoit languir le respect.

Dans l'image d'un Prince juste,
Guerrier, mais ami de la Paix,
Il connut le modele auguste,
Où ma Muse avoit pris ses traits.

* *Dans cette strophe & dans la suivante, les mots distingués par l'Italique paroissent inutiles.*

Publiez, dit-il ces maximes,
Et répandez ces ſages rimes,
Dignes de l'oreille des Rois.
Partez, mes vers, *il faut l'en croire;*
Faites du moins à ſa mémoire
L'honneur d'exécuter ſes loix.

ODE III.

LE DEVOIR AU ROI.

Oui, grand Roi, je céde à mon zèle;
C'eſt à lui de me ſoutenir:
J'oſe encor plus hardi qu'Apelle,
Peindre Louis à l'avenir.
J'ai cru que les Muſes laſſées,
Sur tes vertus tant retracées,
N'avoient plus rien à nous dicter.
Mais celle qu'aujourd'hui j'écoute,
Me montre une nouvelle route,
Où mon ardeur va m'emporter.

Qu'au bruit de tes armes terribles,
D'autres étonnent l'Univers;
Tes faits guerriers, tes ſoins paiſibles,
Ne ſont point l'objet de mes Vers.

Je peins cette ame plus qu'humaine,
Sur qui la raiſon ſouveraine
Exerça toujours ſon pouvoir ;
Et d'un cœur qu'inſtruit la Prudence,
Cette héroïque indifférence,
Que détermine le devoir.

L'ardeur d'une gloire frivole,
Quelquefois enflâme un grand cœur :
Alors la paſſion s'immole
Au vain phantôme de l'honneur :
Ivres d'une douce fumée,
Notre amour pour la Renommée,
Nous arrache plus d'un effort :
La ſoif de l'eſtime future
Peut même, malgré la nature,
Prêter des charmes à la mort.

En vain Rivale de Bellone,
La Paix t'étale ſes appas ;
Si-tôt que le Devoir l'ordonne,
La France enfante des Soldats.
Pallas te prête ſon Egide :
Tu ſais, ſage autant qu'intrépide,
Combattre & protéger les Rois :
Sans témérité, ſans allarmes,
Tu comptes pour prendre les armes,
Non tes ennemis, mais tes droits.

Pourſuis, fais les plus grands prodiges,
Par un principe encor plus grand ;
Puiſſe marcher ſur tes veſtiges,
Tout Roi paiſible ou conquérant.
Aux cœurs que leur penchant domine,
Fais aimer cette loi divine,
Que les Rois doivent reſpecter ;
Et négligeant juſqu'à l'eſtime,
Que ton exemple magnanime
Les inſtruiſe à la mériter.



ODE IV.

ODE IV.

LA SAGESSE DU ROI,

Supérieure à tous les événemens.

VÉRITÉ, qui jamais ne changes,
Et dont les traits toujours chéris,
Seuls aux plus pompeuses louanges,
Donnent leur véritable prix ;
C'est toi qu'aujourd'hui j'interroge ;
LOUIS ne souffre point d'éloge
Que tu ne puisses garantir.
Dicte-moi des vers qu'il approuve,
Où son cœur modeste ne trouve
Rien dont il m'ose démentir.

On a vu dès son premier âge,
Ses Etats chaque jour accrus,
Et ses voisins, par son courage,
Humiliés ou secourus ;
A sa voix l'erreur fugitive,
Le progrès des Arts qu'il cultive,
Les vaisseaux souverains des flots :
Mais malgré ces hautes images,
Tout cet éclat n'est pour les Sages,
Que l'apparence du Héros.

D'où vient *que de cet*te apparence
Nos foibles yeux trop éblouis,
Avec la gloire de la France
Confondoient celle de Louis ?
Juges aveugles que nous sommes,
Sur le mérite des grands hommes
Le sort régle nos jugemens ;
Sous son empire illégitime,
Nous abandonnons notre estime
Au hazard des événemens.

Les champs de Pharsale & d'Arbelle
Ont vu triompher deux Vainqueurs,
L'un & l'autre digne modele
Que se proposent les grands cœurs.
Mais le succès a fait leur gloire ;
Et si le sceau de la Victoire
N'eût consacré ces demi-Dieux,
Alexandre aux yeux du Vulgaire,
N'auroit été qu'un téméraire,
Et César qu'un séditieux.

Louis, ce douteux avantage
Sur mon esprit n'a point de droits ;
Et pour t'admirer, j'envisage
Tes vertus plus que tes exploits.
Quelque pompe qui t'environne,
Du vif éclat de ta couronne,

Ma raiſon tempere l'excès ;
Je ne te cherche qu'en toi-même ;
C'eſt là qu'eſt ta gloire ſuprême ,
Indépendante des ſuccès.

Tu ſais vaincre & braver l'envie ;
Mais de tes ennemis vaincus ,
Quand l'audace fut aſſervie ,
Tu ſus , grand Roi , ne vaincre plus ;
Laiſſant des palmes toutes prêtes ,
Tu réſiſtas à tes conquêtes ;
Triomphe ignoré des Guerriers ;
Vainqueur , toi-même tu te domptes ,
Et de ce ſeul inſtant tu comptes
Avoir mérité tes lauriers.

Ainſi reſpectant les limites ,
Que te preſcrivoit l'équité ,
Cent fois à ces bornes preſcrites
Ton courage s'eſt arrêté :
Mais le Dieu que ton cœur adore ,
En toi vouloit donner encore
Un autre exemple à l'Univers ;
Et pour t'ouvrir une carriere ,
Où s'exerçât ton ame entiere ,
Le Ciel te devoit des revers.

Il semble que la Providence,
Toujours jalouse de ses droits,
Ait voulu tromper ta prudence,
Qu'elle seconda tant de fois.
Tout paroissoit à nos armées,
Par cent triomphes animées,
Assurer des honneurs nouveaux :
Prodige ! fatale méprise !
Je vois la Victoire surprise
S'égarer sous d'autres Drapeaux. *

Toi, qui des vertus immortelles
Fais voir en LOUIS tous les traits;
Grand Dieu, que tes faveurs nouvelles
Couronnent tes propres bienfaits.
Par toi, son cœur inébranlable
Du sort contraire ou favorable

**Le Poëte veut parler ici de la Bataille de Hochstet, petite Ville d'Allemagne en Baviere, sur le Danube, où les François furent défaits par le Prince Eugene & le Duc de Malborough en 1704, (les Impériaux y avoient été battus en 1703 :) & de celle que remporterent en 1706 le même Malborough & M. Owerkerques à Ramillies, Village des Pays-Bas dans le Brabant : enfin, du Siege de Turin, Capitale du Piémont, que M. le Duc d'Orléans, forcé dans ses lignes par le Prince Eugene, fut obligé de lever.*

Sut éviter le double écueil ;
Soutiens toujours cette sagesse
Qui voit les revers sans foiblesse,
Et la victoire sans orgueil.

ODE V.

DESCENTE AUX ENFERS.

A M. LE DUC DE BOURGOGNE.

CALLIOPE, savante Fée,
Inspire-moi de nouveaux airs;
Je veux, sur les traces d'Orphée,
Descendre vivant aux Enfers.
Conduis-moi, que le triste Empire,
Aux sons triomphans de ma lyre,
Soit ouvert encore une fois;
Et qu'enchanté comme les ombres,
Cerbere, des Royaumes sombres,
Me laisse violer les loix.

Sur le Stix, où déjà je touche,
Je vois le vieux nocher des Morts...
Approche, & d'un cœur moins farouche,
Pour tribut, reçois mes accords.

BIBLIOTECA NAZ. V. EMANUELE

C'en eſt fait ; l'oreille attentive,
Il ſe rend ; & de l'autre rive,
En vain le menace Alecton :
Le fleuve écume ſous ſa rame,
Et l'onde noire qu'il entame,
Me porte aux Palais de Pluton.

Là régne en un morne ſilence,
Ce Tyran aux ſéveres traits,
Près de la Beauté, dont l'abſence
Coûta tant de pleurs à Cérès.
La Douleur, la Faim, le Carnage,
Le Déſeſpoir, l'aveugle Rage,
Sont ſes miniſtres odieux ;
Et pour plaire au Roi du Ténare,
Se diſputent l'honneur barbare
De mieux peupler les ſombres lieux.

Qu'entends-je ! le Tartare s'ouvre ;
Quels cris, quels douloureux accens !
A mes yeux la flâme y découvre
Mille ſupplices renaiſſans.
Là, ſur une rapide roue,
Ixion, *dont le Ciel ſe joue*,
Expie à jamais ſon amour.
Là, le cœur du Géant rébelle
Fournit une proye éternelle
A l'avide faim d'un Vautour.

Autour d'une tonne percée,
Se lassent ces nombreuses Sœurs,
Qui sur les freres de Lyncée,
Vengerent des folles terreurs.
Sur cette montagne glissante,
Elevant sa roche roulante,
Sisiphe gémit sans secours;
Et plus loin cette onde fatale
Insulte à la soif de Tantale,
L'irrite, & la trahit toujours.

Mon œil à ses objets s'attache,
Curieux, malgré son effroi;
Mais de Minos, qui m'en arrache,
Subissons l'équitable loi.
Laisse des tourmens trop célébres,
Dit-il, à travers ces ténébres,
Jette un plus utile regard;
Et dans nos prisons souterreines,
Vois avec fruit, de quelles peines
On punit l'abus de ton art.

D'abord me frappent les supplices
Destinés aux lâches Auteurs
Qui rendent les Muses complices
De leurs Libelles imposteurs;

Je vois * Archiloque à leur tête ;
D'un arc que Némésis apprête,
S'arme cet essaim malheureux ;
Et leurs mains, toujours imprudentes,
Décochent des flêches ardentes,
Qui retombent toutes sur eux.

J'entends les chaînes vengeresses
De ces fourbes ingénieux,
Qui de couleurs enchanteresses
Ont fardé le vice à nos yeux :
Je vois ces corrupteurs insignes,
Qui des Princes les plus indignes
Furent les flatteurs assidus ;
De Mégère justes victimes,
Sur eux elle punit les crimes
Dont ils leur firent des vertus.

Quelle est cette troupe allarmée ?
J'y connois ces jaloux esprits,
Qui vouloient que la Renommée
Ne publiât que leurs écrits :

* *Archiloque, célébre Poëte Grec, Satyrique, né à Paros, vers 664 avant Jesus-Christ ; il est un des premiers qui ait composé des Vers Iambes. On dit qu'il écrivit contre Lycambe avec tant de fureur, que celui-ci se pendit de désespoir.*

Un éternel souci les ronge ;
Toujours quelque funeste songe
Couronne à leurs yeux leurs Rivaux ;
Et de la lyre que je touche,
Le moindre son les effarouche,
Et semble un *surcroit* à leurs maux.

Prince, qui dans ta grandeur même
Crains de rencontrer un écueil,
Et qui si près du rang suprême,
Sais la mériter sans orgueil :
De ma muse reçois l'hommage ;
Par-tout elle trace l'image
De la vertu que tu chéris ;
Je ne chante que ses maximes,
Et je sais qu'à tes yeux, nos rimes
D'elle seule empruntent leur prix.



ODE VI.

L'OMBRE
DU MARQUIS DE ROQUELAURE.

Toi, qui d'une ardeur empreſſée
Sers le Maître de l'Univers,
Prend tes aîles, ton caducée;
Vole, & viens m'ouvrir les Enfers.
Cherche l'Ombre de Roquelaure;
D'un ami qui le pleure encore,
C'étoit la plus chere moitié;
Va, ce ſeul eſpoir me ſoulage,
Va lui porter le tendre hommage
Que lui rend ma triſte amitié.

Pénétre à ces heureux rivages
Que du Léthé lavent les flots;
C'eſt-là, ſous d'éternels ombrages,
Qu'il erre parmi les Héros.
Né pour ſuivre les pas d'Alcide,
A l'aſpect du fer homicide,
Jamais ſon ſang ne s'eſt glacé;
Brave, prudent, ſans artifice,
Au milieu d'Achille & d'Uliſſe,
Rhadamante l'aura placé.

O valeur, don des grandes ames,
Vertu digne de nos Autels,
Rarement de tes pures flâmes
Tu viens embraſer les Mortels !
L'un s'expoſe pour fuir la honte,
En téméraire l'autre affronte
Un danger qu'il ne connoît pas ;
Un autre armé par la furie,
Périt ſans ſervir ſa patrie,
Et perd ſa vie & ſon trépas.

Une valeur plus magnanime
Seule mérite un ſi beau nom ;
Les ſages n'accordent d'eſtime
Qu'au devoir & qu'à la raiſon :
J'en atteſte la Grèce & Rome,
Pour perdre la vie en grand homme,
Il en faut connoître le prix ;
Et quelquefois le vrai courage
Veut que le Héros la ménage,
Sans craindre un aveugle mépris.

Ami, dont je n'étois pas digne,
Et que les Dieux m'ont enlevé,
C'eſt ta valeur que je déſigne,
Ton cœur ſi ſouvent éprouvé.
D'une ame au devoir aſſervie,
Sentant tout le prix de la vie,

Tu bravas mille fois la mort ;
Et la recevant ſans allarmes,
D'un ſuccès qui trahit nos armes
Ta vertu fit rougir le ſort.

Pourquoi donc n'eſt-il point au nombre
Des plus mémorables Guerriers ?
Mercure, ſans trouver ſon ombre,
Tu parcours ces bois de lauriers,
Quitte-les, & change de route :
Va, tu le trouveras ſans doute
Entre les amis généreux.
Oui, mon cœur me le perſuade,
Oreſte, Théſée & Pilade
Charmés le retiennent entre eux.

Non, je vois quel charme l'attire.
Par les Poëtes entraîné,
Il oublie au ſon de la lyre,
Le rang qui lui fut décerné.
Exempt du faſte militaire,
Il aime mieux entendre Homere,
Et ſes ſublimes fictions,
Que d'aller en ombre plus fiere
Enchanter la troupe guerriere
Du récit de ſes actions.



ODE VII.

LE DEUIL DE LA FRANCE.

*PRINCE, que de ses mains sacrées
A formé la Religion,
Loin de toi les douleurs outrées,
Fruits amers de la passion.
Tes yeux pleuroient encor un pere,
Et des jours d'une Epouse chere
Tu viens de voir trancher le fil :
Mais de la Foi sublime éleve,
Dans l'instant qui te les enleve,
Tu vois la fin de leur exil.

L'un & l'autre a fourni sa course
Prescrite par l'ordre éternel ;
Tous deux rappellés à leur source,
Dieu leur ouvre un sein paternel.
Jamais notre mort n'est trop prompte,
Quand les jours que le Ciel nous compte,
A ses yeux sont assez remplis ;
Il mesure nos destinées,
Non par le nombre des années,
Mais par les devoirs accomplis.

* *Le commencement de cette Ode fut fait après la mort de Madame la Dauphine, & adressé à M. le Dauphin avant que la France l'eut perdu.*

Ainsi l'Auteur de ta naissance,
L'amour de l'Empire françois,
Fut donné par la Providence
Pour modele aux enfans des Rois.
Respectueux, fidele & tendre,
Tous ses jours ont dû lui apprendre
Ce qu'est un Pere couronné :
D'un zèle aussi rare que juste,
Il est long-tems l'exemple auguste,
Et meurt, quand l'exemple est donné.

Ainsi cette Epouse chérie
Que tu pris des mains de la Paix,
A de sa nouvelle patrie
Comblé les plus ardens souhaits :
C'étoit sa tendresse féconde
Qui devoit enrichir le monde
De Princes nés pour l'imiter.
Quel est l'éloge digne d'elle ?
Tes pleurs : sa vie est assez belle ;
Puisqu'elle a su les mériter.

Prince chéri, si tu nous aimes,
Commande à ton cœur, à tes yeux ;
Songes que par nos pertes mêmes
Tu nous deviens plus précieux ;
Que pour nous ton amour redouble ;
A la nature qui se trouble,

Que cet amour faſſe la loi;
Un plus grand objet l'intéreſſe,
Crains, en allarmant ſa tendreſſe,
D'expoſer ton pere & ton Roi.

O Ciel ! quelles plaintes ſoudaines !
Quels cris ! tous les yeux ſont en pleurs !
Le ſang s'eſt glacé dans mes veines ;
Je crains d'apprendre nos malheurs.
L'eſpérance eſt-elle ravie ?
Te perdons-nous; & pour la vie
Fais-je ici des vœux ſuperflus ?
Aux larmes que je vois répandre,
Prince, je le dois trop entendre,
Je te conſole, & tu n'es plus!

C'en eſt fait; une mort fatale
A l'Epouſe a rejoint l'Epoux;
Je vois ta couche nuptiale
Se changer en tombeau pour vous.
Au ſéjour des divines flâmes,
Tandis que s'envolent vos ames,
Vos cendres vont ſe réunir.
O Ciel ! eſt-ce grace ou vengeance ?
Eſt-ce hâter leur récompenſe,
Ou te hâter de nous punir ?

Je le vois trop ; ta main févere
Punir notre indocilité,
Tu nous reprens dans ta colere,
Tes dons que nous fit ta bonté :
Tu punis un peuple volage,
Vain des fuccès de fon courage,
Ou par les revers abbatu,
Un peuple l'efclave du vice,
Qui pour tout refte de juftice,
Sait louer encor la vertu.

Pour qui fe r'ouvre encor la tombe !
Chaque inftant aigrit notre fort ;
Avec les Epoux le Fils tombe ! *
Arrête, infatiable Mort.
Et toi, qui rends les faits célébres,
Vole répans ces fons funebres
Dont ma lyre a frappé les airs :
Que jufques aux dernieres races
Ce monument de nos difgraces
Attendriffe tout l'Univers.

* *Madame la Dauphine mourut le* 12 *Février* 1712. *M. le Dauphin ne lui furvecut que de fix jours. M. le Duc de Bourgogne, âgé de cinq ans, l'aîné des deux Princes, qu'ils laifferent, les fuivit de près. M. le Duc d'Anjou* (Louis XV.) *fut auffi en grand danger.*

ODE VIII.

LA MORT
DE LOUIS LE GRAND.

MUSE, jusques *aux* derniers âges
Porte & fais sentir mes douleurs ;
Et que ma lyre, pour suffrages,
En obtienne un tribut de pleurs.
Je peins un Roi de qui la vie
Respectable même à l'envie,
Etonna l'un & l'autre sort ;
Mais je le peins quand il expire ;
Le nouveau trône où je l'admire
Est le lit affreux de la mort.

Combien de fois la *dure* Parque
Nous réservant *tout* son courroux,
Sur la famille du Monarque
Avoit-elle essayé ses coups ?
Cette famille fortunée,
Qui pour le trône destinée
Lui prêtoit un appui nouveau :
Le cours d'un soleil homicide
La voit, d'une chûte rapide,
Fondre dans la nuit du tombeau.

C'eſt ainſi que par ſa menace
La mort tient Louis inveſti,
Et laiſſe ſur ſa triple race
Tomber ſon bras appeſanti.
Frappé de tant de coups funeſtes,
Il y voit les arrêts céleſtes,
Et ſans trouble il ſait obéir :
Mais lui-même touche à ſon terme :
Et ſi ſa vertu n'eſt pas ferme,
L'inſtant fatal va la trahir.

Voyez ce front toujours paiſible,
Cette héroïque Majeſté,
Cette ame au trouble inacceſſible ;
Cependant l'arrêt eſt porté :
La douleur croît, & lui découvre
Le tombeau menaçant qui s'ouvre,
De ſa dépouille impatient :
Cet aſpect n'a rien qui le touche,
Et c'eſt un ſoleil qui ſe couche,
Plus ſerein qu'à ſon Orient.

Courtiſan, timide Miniſtre,
Dont l'intérêt conduit la voix,
La mort te ſemble un mot ſiniſtre
Trop *fort* pour l'oreille des Rois ;
Tu craignois que dans ton langage
Louis n'entrevît quelque image

De la douleur & du trépas :
En voyant comme il les furmonte,
Avoue, à fa gloire, à ta honte,
Que tu ne le connoiffois pas.

Sur ce lit, théâtre funébre
Où fe vont éteindre fes jours,
Où du regne le plus célebre
La Mort va terminer le cours,
Sous fa faulx, je le vois le même
Que quand orné du diadême
Et de la pourpre revêtu,
Il juftifioit ces hommages
Que des plus reculés rivages
Les Rois rendoient à fa vertu.

Quels monumens affez durables
Inftruiront à jamais les tems,
De ces oracles mémorables
Que rendent fes derniers inftans ?
Difcours précis, mais d'un fens vafte,
Nobles, majeftueux fans fafte,
Et magnanimes fans effort;
Fruits naïfs d'une ame fublime
Dont la conftance fe ranime
Dans le fein même de la Mort.

Serrant de ses mains défaillantes
Ce Roi qui va croître pour nous,
De quelles leçons *pénétrantes*
Il l'anime au bonheur de tous!
Il voudroit par des traits de flâme
Répandre à jamais dans son ame
Toutes les vertus des bons Rois;
Il sent qu'on ne sauroit l'entendre,
Et pleure sur cet âge tendre
Qui n'est frappé que de sa voix.

Cher Prince, pour qui notre zele
Chaque jour va *se* redoubler,
On vous peindra ce grand modele
A qui vous devez ressembler;
C'est le flambeau qui doit vous luire;
La vertu n'a pour vous instruire
Que sa vie à vous raconter:
Passez vos premieres années
A méditer ses destinées,
* Les autres à les imiter.

* *Dans la derniere Edition que l'on a donné des Œuvres de* M. de la Motte, *on lit :* Et les autres. *Le Vers n'y est pas de cette maniere.*

ODE IX.

L'HOMME.

A M. FIEUBET.

Mon cœur d'une guerre fatale
Soutiendra-t-il toujours l'effort ?
Remplira-t-elle l'intervale
De ma Naiſſance & de ma Mort ?
Pour trouver ce calme agréable,
Des Dieux partage inaltérable,
Tous mes empreſſemens ſont vains.
En ont-ils ſeuls la jouiſſance ?
Et le Deſir & l'Eſpérance
Sont-ils tous les biens des Humains ?

Oui, d'une vie infortunée
Subiſſons le joug rigoureux :
C'eſt l'arrêt de la deſtinée,
Qu'ici l'Homme ſoit malheureux.
L'eſpoir impoſteur qui l'enflâme,
Ne ſert qu'à mieux former ſon ame
A l'heureuſe tranquilité.
C'eſt pour ſouffrir, *qu'il ſent*, *qu'il* penſe ;
Jamais le Ciel ne lui diſpenſe
Ni lumiere, ni volupté.

Impatient de tout connoître,
Et se flattant d'y parvenir,
L'Esprit veut pénétrer son être,
Son principe & son avenir;
Sans cesse il s'efforce, il s'anime,
Pour sonder ce profond abîme,
Il épuise tout son pouvoir:
C'est vainement qu'il s'inquiete,
Il sent qu'une force secrete
Lui défend de se concevoir.

Tel qu'au séjour des Euménides,
On nous peint ce fatal Tonneau,
Des sanguinaires Danaïdes
Châtiment à jamais nouveau:
En vain ces Sœurs veulent sans cesse
Remplir la tonne vengeresse,
Mégere rit de leurs travaux,
Rien n'en peut combler la mesure,
Et par l'une & l'autre ouverture
L'Onde entre, & fuit à flots égaux.

Tel est, en cherchant ce qu'il aime,
Le cœur des Mortels impuissans;
Supplice assidu de lui-même,
Par ses vœux toujours renaissans.
Ce cœur, qu'un vain espoir captive,
Poursuit une paix fugitive;

Dont jamais nous ne jouiſſons ;
Et de nouveaux plaiſirs avide,
A chaque moment *il ſe vuide*
De ceux dont nous le rempliſſons.

Toi que de la miſere humaine
Tes vertus doivent excepter ;
Fieubet, plains l'eſpérance vaine
Dont j'avois oſé me flatter.
Mon zele me faiſoit attendre
Un plaiſir ſolide à te rendre
Cet hommage que je te dois ;
Mais je n'ai, malgré mon attente,
Qu'une crainte reconnoiſſante
Qu'il ne ſoit indigne de toi.

Auſſi ſevere qu'équitable,
Tu veux un ſens dans mes écrits,
Elevé, nouveau, véritable,
Dont le tour augmente le prix.
Jaloux d'obtenir ton ſuffrage,
J'ai tâché d'orner cet Ouvrage
De traits dignes de te toucher ;
Mais je crains qu'en mes hardieſſes,
Tu ne découvres les foibleſſes
Que mon orgueil ſait m'y cacher.

ODE X.

LES FANATIQUES.

A M. FLÉCHIER,

Evêque de Nismes.

Au sortir de ta main puissante,
Grand Dieu, que l'homme étoit heureux!
La vérité toujours présente
Se livroit à ses premiers vœux.
Mais une Epouse parricide,
Organe du Serpent perfide,
Contre toi souleva son cœur;
Et ce cœur, depuis son offense,
Fut esclave de l'Ignorance,
Et tributaire de l'Erreur.

Bien-tôt une foule d'idoles
Usurpa l'encens des Mortels;
Dieux sans force, ornemens frivoles
De leurs ridicules Autels.
Amoureux de son esclavage,
Le monde offrit un fol hommage
Aux monstres les plus odieux:
L'Insecte eut des demeures saintes,
Et par ses desirs & ses craintes,
L'homme aveuglé compta ses Dieux.

Si

Si tu veux de cette licence
Sauver tes Elûs égarés,
Le faux zele prend la défense
Des crimes qu'il a consacrés.
Par lui les Tirans se soulevent,
De nombreux échafauds s'élevent,
D'un *tel* culte dignes soutiens.
C'est ce zele dont les caprices
Inventerent ces longs supplices,
Que briguoient jadis les Chrétiens.

Vous inhumains, dont nos campagnes
Sentent la rébelle fureur;
Avez vous fait de vos montagnes, *
L'indigne asile de l'Erreur?
Offrez-vous tant de morts tragiques
Aux Divinités chimériques
Qu'adora long-tems l'univers?
Par vos efforts & vos exemples
Voulez-vous rétablir des temples
A des Dieux qu'ont mangé les vers.

Non: mais pour quelle autre chimere
Le fer brille-t-il dans vos mains?
Et quel Dieu vous osez-vous faire,
Altéré du sang des humains?

* *Les Cévenes.*

Des Dieux de métal ou de plâtre,
Font moins de honte à l'Idolâtre,
Que les crimes déifiés;
Et par le meurtre & l'incendie,
Cruels, c'est à la perfidie
Qu'aujourd'hui vous sacrifiez.

Que vois-je? quel monstre farouche,
Les cheveux d'horreur hérissés,
L'œil en feu, l'écume à la bouche,
Fixe vos regards empressés?
Vous l'écoutez: & dans sa rage,
Il exige un sanglant hommage
Pour le Dieu qu'il croit l'agiter.
Est-ce l'ordre du Dieu suprême?
Non: l'idée en est un blasphême;
Quel crime de l'exécuter!

Ici, par des meres mourantes
En vain vous êtes implorés;
A leurs yeux de vos mains sanglantes,
Leurs enfans meurent déchirés.
Dans les bras d'un fils qu'il embrasse,
Ce Vieillard fuyoit sa disgrace;
Un seul coup les perce à la fois.
Là, dans les débris & la flamme
Les Freres, l'Epoux & la Femme
Brûlent écrasés sous leurs toits.

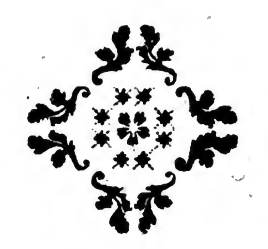
Ah ! du moins, troupe impitoyable,
Que le Temple soit respecté ;
C'est la demeure redoutable
D'un Dieu déja trop irrité.
Mais Ciel ! à vous-mêmes contraires,
Vous osez troubler des mysteres
Que l'on y célebre pour vous.
J'y vois le Ministre fidele,
Plein du Dieu que son sein recele,
Tranquille, s'offrir à vos coups.

Je le vois sous le glaive impie
Se courber, Martyr glorieux ;
Mais c'est peu que sa mort expie
Sa Foi sacrilege à vos yeux.
Sans le spectacle détestable
D'une douleur vive & durable,
Votre rage ne s'éteint pas ;
Vous cherchez, affamés de crimes,
L'art de fixer pour vos victimes,
Le moment affreux du trépas.

Cessez ; sous ces traits véritables
Honorez la Divinité :
Laissez consacrer dans les Fables
La fureur & la cruauté.
De votre parricide audace
Esperez encore la grace,

Le remords peut tout effacer.
Louis armé malgré lui-même,
Pleure en ſecret un ſang qu'il aime,
Et qu'il eſt contraint de verſer.

Fléchier, ferme dans cet orage,
Tu t'oppoſas à ſa fureur;
Ton Eloquence, ton courage
Calma la publique Terreur.
Paſteur zélé *pour tes Ouailles*,
Leurs maux déchiroient tes entrailles;
Ton cœur *eût voulu tout ſouffrir.*
Je *t'en* dois le tableau fidele;
Et ton nom prévenant mon zele,
De lui-même eſt venu s'offrir.



ODE XI.
L'ÉMULATION.
A M. DE FONTENELLE.

DÉPOUILLONS ces respects serviles
Que l'on rend aux siecles passés ;
Les Homeres & les Virgiles
Peuvent encor être effacés.
Dût l'audace sembler plus vaine
Que celle du fils de Climene, *
Ou de l'amoureux Ixion ?
Il faut, au mépris du Vulgaire,
Sécouer, sage téméraire,
Le joug de l'admiration.

Jadis l'Italie & la Grece
Ont produit de rares esprits :
De ses premiers traits, la Sagesse
Nous éclaire dans leurs écrits.
Mais le jour doit suivre l'aurore ;
De l'honneur de les vaincre encore,
Conservons l'espoir généreux.
Malgré l'intervalle des âges,
Osons, en lisant leur Ouvrages,
Nous croire au moins hommes comme eux.

* *Phaëton.*

Eh ! pourquoi veut-on que j'encense
Ces prétendus Dieux dont je sors ?
En moi la même intelligence
Fait mouvoir les mêmes ressorts.
Croit-on la Nature bizarre,
Pour nous aujourd'hui plus avare
Que pour les Grecs & les Romains?
De nos aînés mere idolâtre,
N'est-elle plus que la marâtre
Du reste grossier des humains ?

Non, n'outrageons point la Nature
Par des reproches indiscrets;
Elle, qui pour nous moins obscure,
Nous a confié ses secrets.
L'ame en proie à l'incertitude,
Autrefois malgré son étude,
Vivoit dans un corps ignoré;
Mais le sang qu'enferment nos veines,
N'a plus de routes incertaines,
Et cet Enigme est pénétré.

N'est-ce donc que dans l'art d'écrire
Que nous avouerons des vainqueurs ?
N'osons-nous disputer l'empire
Que cet art donne sur les cœurs ?
Souffrirons-nous que nos ancêtres,
A notre honte, en soient les maîtres ?

Vain reſpect qu'il faut étouffer !
Il eſt encor de nouveaux charmes ;
C'eſt même par leurs propres armes,
Que nous pouvons en triompher.

Leurs travaux ont tiré des mines
L'Or que nos mains doivent polir ;
Ils ont arraché les épines
Des fleurs qui reſtent à cueillir.
Diſciple aſſidu ſur leurs traces,
De leurs défauts & de leurs graces,
Je tire le même ſecours.
Leur chûte me rend plus ſévere ;
Et l'aſſoupiſſement d'Homere
M'avertit de veiller toujours.

Vous qu'une aveugle eſtime abuſe,
Et qu'elle engage trop avant,
N'eſperez pas contre ma Muſe
Soulever le peuple ſavant.
Je ne viens point nouveau Zoïle,
Proſcrire un Poëme *fertile*,
Par les Muſes même dicté :
Je viens ſeulement comme Horace,
Rallumer l'eſpoir & l'audace
De ſurpaſſer l'Antiquité.

Si ce noble eſpoir ne nous tente,
L'Art diſparoît de l'Univers:
L'Émulation ſeule enfante
Les grands exploits & les beaux Vers.
Moi-même, qui loin du Permeſſe,
Avourai cent fois ma foibleſſe,
L'orgueil m'enivre en ce moment;
Et je céde à l'inſtinct ſuperbe,
Qui me flatte qu'avec Malherbe
Je dois vivre éternellement.

Fontenelle, par qui l'Eglogue
Étale de nouveaux appas;
Toi que dans le fin Dialogue
Lucien même n'atteint pas.
Toi que la raiſon pure éclaire,
Soutiens-moi contre le Vulgaire,
De mon audace trop ſurpris.
Il eſt encor des beautés neuves,
Et j'oſe, pour dernieres preuves,
Le renvoyer à tes écrits.



ODE XII.

ODE XII.

LA COLERE.

FUYONS ; j'apperçois la Colere ;
De la Raiſon qui nous éclaire,
Son ſouffle obſcurcit le flambeau ;
Sous ſes pas naît la Perfidie.
Dans ſa main, au crime enhardie,
Brille un ſacrilege couteau.

Fuyons *loin* ; ceux qu'elle enviſage,
Bientôt infectés de ſa rage,
Trament cent projets odieux ;
Nul obſtacle ne les arrête ;
Le fer levé, ni la tempête,
Ni la voix tonnante des Dieux.

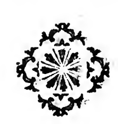
C'eſt cette Colere funeſte,
Qui jadis a nourri Thyeſte
Du ſang d'un fils qu'elle immola ;
Feſtin déteſtable & parjure !
Et qui ſurprit plus la Nature
Que le ſoleil qui recula.

Une nuit détruiſit Pergame ;
La Colere alluma la flâme

Qui l'anéantit à nos yeux ;
Et par le ſuccès même accrue,
Elle fit paſſer la charrue
Sur des murs bâtis par les Dieux.

Contente-toi de ces épreuves ;
Mais du venin dont tu t'abreuves,
Monſtre, ne fouille point mes Vers ;
N'y mêle point les traits perfides
De ces Iambes parricides
Qu'Archiloque expie aux Enfers

Que l'Envie à ſon gré m'offenſe,
De ſes traits cruels la Vengeance
N'armera jamais mes diſcours.
Toi, Muſe, qui me fus fidelle,
Si jamais mon dépit t'appelle,
Abandonne-moi pour toujours.



ODE XIII.

L'ORGUEIL POÉTIQUE.

A M. HUET,

Evêque d'Avranches.

OUI, Génie, *enfin* trop ſuperbe,
Qui toujours prêt à t'encenſer,
A côté même de Malherbe
En ſecret oſes te placer;
Sache à quel excès ridicule
Ton amour-propre trop crédule
Te fait ſans ceſſe t'oublier :
Deſcends du ſommet du Parnaſſe ;
Ma raiſon, malgré ton audace,
Entreprend de t'humilier.

Rappelle ces momens ſtériles,
Où, dans un tranſport convulſif,
De cent mouvemens inutiles
Tu hâtes un ſens trop tardif :
Après une pénible attente,
Si quelquefois il ſe préſente,
Ce n'eſt point un fruit de ton art ;
Tu ne ſais ce qui le fait naître ;
Le beau qui s'offre, ſemble n'être
Qu'un heureux préſent du hazard.

Mais de ce hazard ſans mérite
C'eſt peu que ton ſens ſoit le fruit ;
Un trouble plus honteux t'agite
En cherchant un mot qui te fuit.
Jouet de la rime rébelle,
Que de termes t'arrache-t-elle,
Que ton dépit même dément !
Et tu ſouffres qu'on t'applaudiſſe
D'une beauté qu'à ſon caprice
Tu dois plus qu'à ton jugement.

Qui peut fonder ton arrogance ?
Je t'entends, ſuperbe ; tu crois
Pouvoir, malgré ton impuiſſance,
Te faire au moins honneur du choix ;
Mais aveugle ſur tes penſées,
Les plus vaines, les moins ſenſées
Ont cent fois ſurpris ton amour ;
Pour prendre la derniere place,
Souviens-toi de ce que j'efface,
Non de ce que je mets au jour.

N'y dois-je rien à la critique
D'un ami ſincere, éclairé,
Sans qui l'ivreſſe poétique
Dès long-tems t'auroit égaré ?
Par toi ſeule, incertain de plaire,
Il n'eſt pas juſques au Vulgaire

Qui ne te prête quelque appui ;
Et ſouvent tes fautes repriſes
Par tel Cenſeur que tu mépriſes ,
T'abaiſſent au-deſſous de lui.

Avoue à la future race ,
Si juſques là vont tes accords ,
Qu'il fut mille Auteurs dont l'audace
Paſſa de bien loin tes efforts ;
Que tu voyois de la barriere
Des Athletes dans la carriere ,
Contre qui tu n'oſois lutter ;
Et que par des routes nouvelles
D'autres s'élevoient où tes aîles
Refuſerent de te porter.

De mes téméraires ſaillies ;
Je reconnois enfin l'abus ;
J'abjure aujourd'hui les folies
Des fiers éleves de Phœbus ,
Stérile artiſan de paroles ,
J'ai honte des lauriers frivoles
Dont moi-même j'ornai mon front ;
Et ſi déſormais je me loue ,
Eloges que je deſavoue ,
Soyez mon éternel affront.

Mais de ce langage peut-être,
Ma fierté va groſſir ſes droits.
Quelle gloire de ſe connoître,
Me crie une ſecrete voix !
C'eſt là le ſavoir *le* plus rare,
Et qu'aux Auteurs le Ciel avare
A le plus ſouvent refuſé.
Ah ! je connois le ſtratagême ;
Et la modeſtie elle-même
N'eſt que *notre* orgueil déguiſé.

Toi qui *déments* * cette maxime,
Huet, tu peux la cenſurer ;
Objet de la publique eſtime,
Toi ſeul, tu parois t'ignorer.
Tes talens, *ton* ſavoir extrême,
Prodige aux yeux des Savans même ;
Pour toi ne ſont point un écueil ;
Et de ces pieges garantie,
Il ſemble que ta modeſtie
Naiſſe des ſources de l'orgueil.

* *Mot impropre.*

ODE XIV.

L'ABUS DE LA POÉSIE.

LAISSE-MOI, Dieu de l'harmonie;
Non, n'attens pas que mon Génie
Te rende de nouveaux tributs;
Non, puisqu'on exauce au Parnasse
La haine, l'envie & l'audace,
Tes faveurs ne me touchent plus.

Lorsqu'en sa Verve criminelle
Un Poëte imposteur t'appelle,
Tu descends jusqu'à l'inspirer!
D'où vient qu'à ces noires malices
Tu prêtes des Graces complices
Du crime qui sait s'en parer?

Sans la Rime, sans la Mesure,
La plus éloquente imposture
Ne porte qu'un coup impuissant;
Et malgré cet accueil indigne
Que lui fait notre humeur maligne,
Elle expireroit en naissant.

Mais dès que tu la favorises,
Et qu'à ses lâches entreprises

Tu prêtes le charme des Vers,
Auſſi-tôt de *ſes cent* trompettes
La Meſſagere des Poëtes
Va l'annoncer à l'Univers.

J'ai vu ſous des rimes iniques
Cent mots & *cent* contes critiques,
Au ſein de la débauche nés.
Ces traits dont l'honneur s'effarouche,
Paſſeroient-ils de bouche en bouche,
Si tu ne les avois ornés ?

Tes Sœurs, ces Vierges immortelles,
Dis-moi, de quel front ſouffrent elles
Ces ſcandaleuſes nouveautés ?
Pourquoi, laſſes du nom de chaſtes,
Oſent-elles ſouiller leurs faſtes
De ces odieuſes beautés.

Quoi ! faut-il par des mains coupables,
Que tes lauriers les plus durables,
Que tes plus doux fruits ſoient cueillis ?
Tu ſers la malice & la haine ;
Et ceux que la vertu t'amene,
Sont ſouvent les moins accueillis.

Non, déſormais la Poéſie
N'eſt pour moi qu'une phrénéſie,

Qu'un don méprisable à mes yeux.
Je ne veux point d'un avantage,
Qu'avec le Vertueux, partage
L'Impudent ou le Furieux.

Tes dons sont purs : c'est du Parnasse
Que vient l'harmonie & la grace,
Le choix, le tour ingénieux ;
Et si par un abus funeste,
L'homme souille ce don céleste,
Son crime est-il celui des Dieux ?

J'avois oublié qu'au Ténare,
Il est un Juge qui sépare
Les sages, des malins Rimeurs :
Des uns * j'ai partagé la joie,
Et j'ai vu les autres en proie
Aux supplices vengeurs des mœurs.

Travaillons donc pour l'Elisée ;
Que ma verve immortalisée
Éternise aussi mes plaisirs ;
Et traçant d'utiles images,
Méritons par des travaux sages,
De doux & d'éternels loisirs.

* *Dans l'Ode de la Descente aux Enfers.*

ODES.

LIVRE SECOND.

ODE I.

A Mrs DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

DIEU des Vers pourrai-je ſuffire
A ce que tu viens m'inſpirer ?
Dois-tu confier à ma lyre
Tes favoris à célébrer ?
Par eux les filles de mémoire
Aux Mortels diſpenſent la gloire :
Que peut pour eux tout l'art *humain ?*
Conduis toi-même mon Ouvrage :
Ils en déſavoueroient l'hommage,
S'ils n'y reconnoiſſoient ta main.

Malgré l'Envie & l'Ignorance,
C'eſt toi qui ſous le nom d'Armand,
Pris le ſoin d'embellir la France
De ſon plus durable ornement.

*Tu t'é*levas un Sanctuaire,
Où loin du profane Vulgaire,
Tes Nourrissons furent admis;
Et réunis par *cette grace*,
Merveille inouie au Parnasse,
Les Rivaux devinrent amis.

Depuis plus de quatorze lustres,
Que j'y vois de Héros divers!
Quelle foule de noms illustres
Demande place dans mes Vers!
D'un poids égal dans la balance,
Leurs travaux, pour la préférence,
Tinrent les esprits suspendus;
Et le mien incertain encore,
En les admirant tous, ignore
Ceux qu'il doit admirer le plus.

Les uns à qui Clio révele
Les faits obscurs & reculés,
Nous tracent l'image fidele
De tous les siécles écoulés.
Des États la sombre origine,
Les progrès, l'éclat, la ruine,
Repassent encor sous nos yeux;
Et présens à tout, nous y sommes
Contemporains de tous les hommes,
Et citoyens de tous les lieux.

Les autres du ſecours des Fables,
Appuyant leurs inſtructions,
Ont orné les faits mémorables
D'ingénieuſes fictions.
Notre âge retrouve un Homere,
Dans ce Poëme *ſalutaire*, *
Par la Vertu même inventé;
Les Nimphes de la double cime,
Ne l'affranchirent de la Rime,
Qu'en faveur de la Vérité.

Des deux Souverains † de la Scène
L'aſpect a frappé mes eſprits:
C'eſt ſur leurs pas *que* Melpomène
Conduit ſes plus chers favoris.
L'un plus pur, l'autre plus ſublime,
Tous deux partagent notre eſtime,
Par un mérite différent:
Tour à tour ils nous font entendre
Ce que le cœur a de plus tendre,
Ce que l'eſprit a de plus grand.

Au gré de ce nouvel Eſope, ¶
Les animaux prennent la voix;
Sous leurs diſcours, il enveloppe
Des leçons même pour les Rois.

* *Le Télémaque.* † *Racine & Corneille.* ¶ *La Fontaine.*

Une douceur ſimple, élégante,
En riant, par-tout y préſente
La nature & la vérité.
De quelle grace il les anime !
Oui ! peut-être que le Sublime
Céde à cette naïveté.

Ici du Cenſeur du Parnaſſe,
Je ne crains point d'être repris :
Au poids dont ſe ſervoit Horace,
Il ſait peſer tous les écrits.
Il connoît, Critique équitable,
Quel eſt l'ornement convenable,
Que chaque Auteur doit employer;
Et toi-même, fils de Latone,
Dans les préceptes qu'il nous donne,
Tu ne trouvas rien à rayer.

Soutenez-nous, rapides Aigles;
Pour nous voir prendre votre eſſor;
A l'exemple ajoutez des régles,
Qui le facilitent encor.
D'une langue * en vos mains fertile,
Fixez l'uſage difficile,

* *Le Dictionnaire & la Grammaire.*

Travail toujours trop peu vanté !
D'autant plus digne de mémoire,
Qu'on y ſemble immoler ſa gloire
A la publique utilité.

Vous, que diſtingue la Naiſſance,
Ou l'éclat d'un illuſtre Rang,
Soyez jaloux de la ſéance
Qu'ici le ſeul mérite prend.
Venez y protéger Minerve;
Le prix qu'elle vous *en* reſerve,
Eſt un nom vainqueur du trépas.
Loin les diſtinctions ſerviles:
Il eſt beau qu'avec les Virgiles
Se confondent les Mécénas.

Jouis, aſſemblée immortelle,
D'honneurs tous les jours augmentés;
Et ſois la ſource & le modele
Des ſavantes Sociétés.
Sans perdre l'éclat dont tu brilles,
Tendre mere, prête à tes filles
Des ornemens & des appuis.
C'eſt ton exemple qui les fonde;
Et les derniers âges du monde
T'en devront encore les fruits.

Que pour ton Protecteur auguste
Ton zele éclate à chaque instant :
De la louange la plus juste,
Tu lui dois l'hommage constant.
* *Mais non, pour mieux* servir sa gloire,
Ne mêle point à son histoire
Un art souvent désavoué :
De quel secours lui peut-il être ?
Tu n'as qu'à le faire connoître,
Et tu l'auras assez loué.

Approuve que j'ose te faire
Une offrande de ces écrits,
Où l'ambition de te plaire,
A mis peut-être quelque prix.
Si de plus sublimes ouvrages,
Ils te paroissent les présages,
Tu pourrois d'un mot généreux . . ?
Arrête, Desir chimérique;
Et malgré l'orgueil poëtique,
Cachons de téméraires vœux.

---

* *L'Auteur a le défaut d'entasser souvent des Monosyllabes les uns sur les autres.*



ODE II.

L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

A M. L'ABBÉ BIGNON.

Quel est ce Mortel que j'obſerve?
L'humble vertu lui ſert d'appui :
A ſes côtés marche Minerve :
L'Ignorance fuit devant lui.
Mais quel prodige ! Sur ſes traces,
Le Savoir raſſemble les Graces,
Lui qui ſi ſouvent les bannit;
Ah ! je ſais qui je vois paroître :
Pourrois-je encor le méconnoître?
C'eſt Bignon qui les réunit.

Prête l'oreille à mon audace,
D'un regard viens me ſecourir :
J'oſe célébrer ce Parnaſſe
Que tes ſoins ont fait refleurir.
J'y vois l'adroite Mécanique;
Ingénieuſe, elle s'applique
A mille prodiges nouveaux;
Elle force tous les obſtacles,
Et fait ſervir à ſes miracles,
L'Air, le Feu, les Vents & les Eaux.

Uranie

Uranie aux céleſtes voûtes
Élevant ſes hardis regards,
Parcourt les inégales routes,
Que tiennent les Aſtres épars;
Prévoit quel corps dans leur carriere
Doit nous dérober leur lumiere,
Et nous en prédit les inſtans:
Sait leur diſtance, leur meſure,
Et tous les rangs que la Nature
Leur a preſcrits dans tous les tems.

La Géométrie eſt le guide
Qui ſans ceſſe éclairant leurs pas,
Leur prête le ſecours ſolide
De ſa Régle & de ſon Compas.
Ses Sœurs avec elle infaillibles,
Bien-tôt dans leurs ſentiers pénibles,
S'égareroient ſans ſa clarté.
Toutes ſes démarches ſont ſûres,
Et ſa main à nos conjectures
Met le ſceau de la Vérité.

Mieux qu'elle encor l'exacte Algébre,
Ce *grand* art aux magiques traits,
Auſſi négligé que célébre,
Pénétre les plus hauts ſecrets.
La Vérité, des yeux vulgaires
A beau reculer ſes myſteres,

Il s'obſtine à les dévoiler ;
Et par un artifice extrême,
En l'interrogeant elle-même,
Il la force à ſe décéler.

Moins haute, & non moins inſtructive,
L'Anatomie en ſes emplois,
Du corps, où notre ame eſt captive,
Examine toutes les loix.
Elle ſuit ce ſecret Méandre,
Que la nature ſut répandre,
Dans tous les détours de ſon lit.
En ſa recherche oſons la ſuivre ;
Eh ! n'eſt-il pas honteux de vivre
A qui ne ſait pas comme il vit ?

Je vois la Chimie attachée
A ſervir encor ſon deſſein ;
De la Nature trop cachée,
Seule elle ſait ouvrir le ſein :
Voit par quels ſecrets aſſemblages,
Elle a varié ſes ouvrages,
Animaux, Plantes, Minéraux ;
Et ſait en mille expériences,
Faire à ſon gré les alliances
Et les divorces des métaux.

Savantes Sœurs, ſoyez fidelles
A ce que préſagent mes Vers :
Par vous de cent beautés nouvelles,
Les Arts vont orner l'Univers.
Par les ſoins que vous allez prendre,
Nous allons bien-tôt voir s'étendre
Nos jours trop prompts à s'écouler ;
Et déja ſur la ſombre Rive,
Atropos *en* eſt plus oiſive,
Lachéſis a plus à filer.



ODE III.

LE TEMPLE DE MÉMOIRE,

OU

L'ACADÉMIE DES MÉDAILLES.*

A M. DE PONTCHARTRAIN.

DOCTE Fureur, divine Ivresse,
En quels lieux m'as-tu transporté ?
C'est ici qu'avec la Sagesse,
Préside l'Immortalité.
De l'Édifice que je chante,
Une moitié paroît brillante
Des plus superbes ornemens ;
Tandis que l'autre encore nue,
Pour s'embellir à notre vue,
N'attend que les événemens.

Le Tems qu'en un long esclavage
Minerve retient en ce lieu ;
Ce Vieillard au double visage,
Du Temple occupe le milieu :

* *On l'appelle depuis long-tems l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.*

Il voit ſur la pierre immortelle,
Mille exploits qu'un cizeau fidelle
A ſauvés de ſes attentats;
Et là, ſur le marbre & le cuivre,
Les Arts à ſes yeux font revivre
Des Dieux dont il vit le trépas.

Nouvel ordre! chaque colonne,
Ouvrage des mains d'Apollon,
Au lieu d'acanthe, ſe couronne
Des rameaux du ſacré Vallon:
Sur la friſe, autour des Portiques,
Par-tout, cent Médailles antiques
Frappent les regards empreſſés;
Mais ici, quels faits mémorables
Cachent ces débris vénérables,
Mutilés, & preſque effacés?

Pénétrons dans ce Sanctuaire
Conſacré par un noble orgueil;
Que d'énigmes pour le Vulgaire,
Et pour les Savans quel écueil!
Ambiguité de paroles,
Langue inconnue, obſcurs Symboles,
Indices incertains d'un nom:
Combien l'abus de ces myſteres
Éterniſe-t-il de chimeres
Que dément en vain la Raiſon?

O vous, que l'Univers contemple,
Qui par les soins de Pontchartrain,
Exercez dans ce vaste Temple
Le Ministere souverain :
Vous, devant qui vont fuir les ombres,
Et qui des siécles les plus sombres,
Percez la ténébreuse horreur;
Sages confidens de l'Histoire,
Venez défendre la Mémoire
Des entreprises de l'Erreur.

Toi, par qui de ce Temple auguste,
Les fondemens sont plus certains;
La gloire me montre ton buste,
Qu'elle couronne de ses mains;
Pontchartrain, viens t'y reconnoître;
Ton zele digne de ton Maître,
Aura tous les tems pour témoins :
Il n'est point d'exploits que Minerve
Avec plus d'ardeur y conserve,
Que le souvenir de tes soins.



ODE IV.

LA PEINTURE.

A M. L'ABBÉ REGNIER.

PEINTURE, dont la main ſavante
De ton triomphe orne ces * lieux,
C'eſt peu qu'un Peuple entier te vante ;
Reçois un prix plus glorieux.
Tu le ſais, c'eſt la Poéſie,
Qui d'une louange choiſie,
Seule diſpenſe la douceur ;
Et quelques honneurs qu'on te rende,
Ta plus magnifique guirlande
Doit ſortir des mains de ta Sœur.

Exerce ce pouvoir magique,
Qui nous charme en nous abuſant ;
Tu ſais du tems le plus antique,
Nous faire un ſpectacle préſent.
Ces Dieux que conçurent les Fables,
Jadis phantômes vénérables,

* *La Gallerie du Louvre.*

Existent *au* moins sous tes traits :
Tu donnes du corps à ces songes;
Et l'on diroit que les mensonges
A ton ordre deviennent vrais.

Comme on voit l'amante volage
Du Thim, de la Rose & du Lis,
Former son merveilleux ouvrage
Des sucs qu'elle en a recueillis ;
Ainsi de sources différentes,
Tes mains avec choix *inconstantes*,
Tirent un chef-d'œuvre nouveau :
Rien n'échappe à ton industrie ;
Histoire, Fable, Allégorie,
Tout s'anime sous ton pinceau.

Quel souffle divin, quelle flâme
Donne la vie à tous tes traits !
Dans les yeux tu dévoiles l'ame;
Tu peins ses plus profonds secrets.
Sous les couleurs obéissantes,
Tu rends les passions vivantes,
L'espoir, la crainte, le desir;
Et d'un trait, ta main assurée
Donne aux figures qu'elle crée,
De la douleur, ou du plaisir.

Ici d'une affreuſe aventure
Tu m'expoſes toute l'horreur ;
A cette naïve impoſture ,
Je me ſens frappé de terreur.
Là , des jeux tu traces l'image ,
Et mon cœur abuſé partage
Les plaiſirs que tu me fais voir :
Là , j'envie un amour paiſible ;
Et par-tout , la toile inſenſible
Semble émue , & fait émouvoir.

Mais d'où vient qu'ici me ſurprennent
Ces * prés , ces bois & ces vallons ;
Mes regards au loin s'y promenent
A travers de vaſtes ſillons :
Je vois les fontaines riantes ,
Coulant des roches blanchiſſantes ,
Abreuver les champs altérés.
Par quel art un ſi court eſpace
Que ma main touche & qu'elle embraſſe ,
Laiſſe-t-il mes yeux égarés ?

Pourſuis, qu'un nouveau feu te guide :
Malgré le ciſeau d'Atropos ,
Conſerve à l'avenir avide ,
Et les Savans & les Héros.

* *Les Païſages.*

Répare l'ennuyeuse absence ;
Qu'un ami par ton * assistance,
En ressente moins les rigueurs ;
Et que par ton secours les Belles,
Jusqu'aux climats ignorés d'elles,
Aillent assujettir les cœurs.

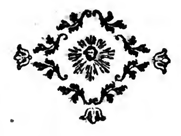
Mais toi, dont ce Palais étale,
Un travail non moins respecté,
SCULPTURE, immortelle Rivale
De l'art que mes Vers ont chanté ;
Ne te plains pas si mes ouvrages
Lui vont obtenir des hommages
Au-delà des portes du jour :
Célébrée aussi par ma veine,
Tu vas de la terre incertaine
Partager l'estime & l'amour.

Avant les siècles, la Matiere
Impuissante & sans mouvement,
N'étoit qu'une masse grossiere,
Où se perdoit chaque élément.
Mais malgré ce désordre extrême,
Tout s'arrange, & l'Etre suprême

* *Le Portrait.*

D'un mot débrouille ce cahos :
Dans l'instant même qu'il l'ordonne,
Au-dessous du feu, l'air couronne
La terre qu'embrassent les flots.

Ainsi des carrieres s'éleve
Un marbre sans forme, à nos yeux,
Dur cahos, où ton art acheve
Ses miracles ingénieux.
Image du Maître du monde,
Tu rends cette masse féconde,
Tu l'asservis à ton dessein ;
Et lorsque ton ciseau commande,
Tous les objets qu'il lui demande,
Naissent aussi-tôt de son sein.



ODE V.

LE PARNASSE.

A M. LE CHANCELIER.

* QUELLE est cette fureur ſoudaine!
Le Mont ſacré m'eſt dévoilé ;
Et je vois jaillir l'Hypocrène
Sous le pied du cheval ailé.
Un Dieu (car j'en crois cette flâme
Que ſon aſpect verſe en mon ame)
Dicte ſes loix aux chaſtes Sœurs ;
L'immortel laurier le couronne,
Et ſous ſes doigts ſavans raiſonne
Sa Lyre maîtreſſe des cœurs.

De la ſuperbe † Calliope
La trompette frappe les airs.
Que vois-je ! elle me développe
Les ſecrets du vaſte Univers.
¶ Les Cieux, les Mers, le noir Cocyte,
L'Élyſée où la paix habite,

* *C'eſt la premiere Ode de l'Auteur, couronnée à Toulouſe.*

† *Le Poëme Epique.* ¶ *Le Merveilleux.*

A ſon *gré s'offrent* à mes yeux.
Sa voix enfante les miracles,
Et pour triompher des obſtacles,
Diſpoſe du pouvoir des Dieux.

Sous ces myſtérieux prodiges,
Muſe, tu caches tes leçons;
Tu nous inſtruis, tu nous corriges,
Par tes héroïques Chanſons.
L'homme trop ami du menſonge,
Souvent ſéduit par un vain ſonge,
Du vrai ne ſent pas la beauté;
Mais malgré ce penchant coupable,
Tu ſais ſous l'appas de la Fable,
Lui faire aimer la vérité.

Melpomène, les yeux en larmes,
De cris touchans vient me frapper;
Quel art me fait trouver des charmes
Aux pleurs que je ſens m'échapper?
La Pitié la ſuit gémiſſante,
La Terreur toujours ménaçante,
La ſoutient d'un air éperdu.
Quel infortuné faut-il plaindre?
Ciel! quel eſt le ſang qui doit teindre
Le fer qu'elle tient ſuſpendu?

Mais les ris, aimable Thalie,
Me détournent de ces horreurs :
D'un fiécle en proie à la folie,
Tu peins les ridicules mœurs.
Impoſteurs, Avares, Prodigues,
Tout craint tes naïves intrigues ;
On s'entend, on ſe voit agir.
Tu bleſſes, tu plais tout enſemble ;
Et d'un maſque qui nous reſſemble,
Ton art nous fait rire & rougir.

Quelle autre avec plus d'amertume,
Ajoute les noms aux portraits ?
Le fiel * découle de ſa plume,
La colere éguiſe ſes traits.
Je la vois, qui pleine d'audace,
Chaſſant mille Auteurs du Parnaſſe,
De lauriers dépouille leur front ;
Et ce revers les laiſſe en proie
Au ris, à la maligne joie,
Plus cruelle encor que l'affront.

Qu'entends-je ? † Euterpe au pied d'un hêtre,
Chantant les troupeaux, les jardins,
Du ſon d'une flûte champêtre,
Réveille les Echos voiſins.

* *La Satyre.* † *L'Eglogue.*

* Deux Bergers que sa voix enchante :
Des tranquilles biens qu'elle chante,
Viennent étudier le prix ;
Et tous deux osent après elle,
Sur une musette fidelle,
Redire ce qu'ils ont appris.

C'est Polymnie, à tant de graces,
Qui peut méconnoître tes chants ?
Autre fois sous le nom d'Horace,
Tu fis tes airs les plus touchants.
Aujourd'hui le Dieu qui m'inspire,
A daigné me prêter ta lyre
Pour célébrer le double Mont.
Si j'en ai soutenu la gloire,
Muse, viens payer ma victoire,
D'un laurier digne de mon front.

C'est fait ; pour prix de mon audace,
J'entends qu'on décerne à mon nom
Tous les honneurs de ce Parnasse,
Dont Pontchartrain † est l'Apollon.
Des Loix souverain Interprete,
Toi de qui la Sagesse prête

* *Théocrite & Virgile.*
† *Protecteur des Jeux Floraux.*

Aux Muſes l'appui de Thémis ;
Phœbus veut que ſous tes auſpices,
Je conſacre ici les prémices
Des Triomphes qu'il m'a promis.

ODE VI.

ASTRÉE.

A SON ALTESSE ROYALE Mgr LE DUC D'ORLÉANS.

Toi que la louange importune,
Qui ne veut que la mériter ;
Prince, plus grand que ta fortune,
Un moment daigne m'écouter.
Aſtrée, elle-même m'inſpire
L'hommage que te rend ma Lyre ;
Elle a décidé de mon choix :
Elle veut qu'en toi je révere
Un cœur grand, modeſte & ſincere,
Tel qu'elle en formoit autrefois.

Deſcend du Ciel, divine Aſtrée :
Ramene-nous ces jours heureux,
Où des Mortels ſeule adorée,
Seule tu comblois tous leurs vœux.

Mais ſous tes ſaintes Loix, croirai-je
Que l'homme ait eu le privilege
De fixer jadis les plaiſirs ?
Où ce Regne ſi favorable
N'eſt-il qu'un phantôme agréable,
Né de nos impuiſſans deſirs ?

La Terre féconde & parée,
Marioit l'Automne au Printems;
L'ardent Phœbus, le froid Borée
Reſpectoient l'honneur de ſes champs:
Par-tout les dons brillans de Flore,
Sous ſes pas s'empreſſoient d'éclore
Au gré du Zephyr amoureux.
Les moiſſons inondant les plaines,
N'étoient ni le fruit de nos peines,
Ni le prix tardif de nos vœux.

Mais pour le bonheur de la vie,
C'étoit peu que tant de faveurs;
Tréſors bien plus dignes d'envie,
Les vertus habitoient les cœurs:
Peres, enfans, époux ſenſibles,
Nos devoirs, depuis ſi pénibles,
Faiſoient nos plaiſirs les plus doux;
Et l'égalité naturelle,
Mere de l'amitié fidelle,
Sous ſes loix nous uniſſoit tous.

Pourquoi fuis-tu, chere Innocence ?
Quel destin t'enleve aux Mortels ?
Avec la paix & l'abondance,
Disparoissent tes saints Autels :
Déja Phœbus brûle la terre ;
Borée à son tour la resserre ;
Son sein épuise nos travaux :
Sourde à nos vœux qu'elle dédaigne,
Il faut que le Soc la contraigne
De livrer ses biens à la faulx.

Aux cris de l'audace rebelle,
Accourt la guerre au front d'airain ;
La rage en ses yeux étincelle,
Et le fer brille dans sa main :
Par le faux honneur qui la guide,
Bientôt dans son art parricide,
S'instruisent des peuples entiers ;
Dans le sang on cherche la gloire,
Et sous le beau nom de Victoire,
Le meurtre usurpe les lauriers.

Que vois-je ? en une frêle barque,
Quels insensés fendent les eaux ?
A ce spectacle, en vain la Parque
S'arme de ses mortels ciseaux ;
En vain se souleve Neptune,
Et par une ligue commune

Tous les vents ont troublé les airs,
Malgré la foudre qui l'effraye,
L'Avarice obstinée essaye
De dompter les vents & les mers.

C'est toi, Furie insatiable,
Qui mets le comble à tous nos maux;
Par toi, l'Espoir infatigable
Embrasse les plus durs travaux.
Du sein de la terre entr'ouverte,
Chers instrumens de notre perte,
L'Argent & l'Or sont arrachés:
On les tire de ces abîmes,
Où sage & prévoyant nos crimes,
La Nature les a cachés.

Fureur, Trahison mercénaire,
L'Or vous enfante, *j'en frémis!*
Le Frere meurt des coups du Frere,
Le Pere, de la main du Fils!
L'Honneur fuit, l'Intérêt l'immole;
Des loix que par-tout on viole,
Il vend le silence ou l'appui:
Et le crime seroit paisible,
Sans le remords incorruptible
Qui s'éleve *encor contre* lui.

Viens calmer ce défordre extrême,
Aftrée, exauce mes fouhaits ;
Je cherche l'homme en l'homme même ;
Il a perdu fes plus beaux traits ;
Qu'à ton retour tout fe répare,
Des cœurs que l'intérêt fépare,
Viens refferrer les doux liens ;
Et fans la premiere abondance,
Rends-nous feulement l'innocence,
Elle tient lieu de tous les biens.



ODE VII.

THÉMIS.

NOMBREUX accords, hautes pensées,
Unissez pour moi vos attraits ;
Et servez les fureurs sensées
Qui m'ont conduit dans ce Palais.
J'y vois une auguste Déesse
De qui la droite vengeresse
Fait briller un glaive tranchant ;
Dans sa gauche est une balance,
Que ni fraude, ni violence
Ne forcent au moindre penchant.

C'est Thémis ; oui, c'est elle-même,
Orné de l'éclat le plus beau,
Son front porte ce Diadême
Que l'Erreur prend pour un bandeau.
Pour elle la nuit est sans ombre ;
Et le cœur même le plus sombre
A son œil ne peut échapper ;
Il veille à tout ce qu'elle pese,
Et la seule Raison l'appaise,
Ou la détermine à frapper.

Devant elle font les Annales
Des Oracles qu'elle a tracés,
De faux fens, de gloſes vénales,
Par la Raiſon débarraſſés :
Les Loix, appui de l'innocence,
Frein redouté de la licence,
Sages limites de nos droits ;
Du repos, ſources délectables,
Au foible, au puiſſant reſpectables,
Souveraines même des Rois.

Juſtice, voilà donc ton Temple !
Injuſtes, coupables, tremblez ;
Tous ces Sages que je contemple
Sont ces Miniſtres aſſemblés.
Au gré de Thémis implorée,
L'Orphélin, la Veuve éplorée
Vont dépouiller l'uſurpateur ;
Et l'Innocence enfin paiſible,
Va la voir d'un glaive infaillible
Frapper ſon calomniateur.

Mais quelle lumiere imprévue
Étonne mes yeux déſillés !
Dois-je m'en fier à ma vue ?
Des lieux ſi ſaints ſont-ils ſouillés ?

J'ai cru voir entre ces Miniſtres
Se placer des guides ſiniſtres :
L'Égard & la Prévention,
Que ſuivent l'aveugle Ignorance,
La pareſſeuſe Indifférence
Et la perfide Ambition.

Juges, plus jaloux de vos titres
Que du devoir de vos emplois,
Rendrez-vous de ſi faux arbitres
Pour les Interprétes des Loix ?
Quand la Raiſon veut vous conduire,
Votre erreur pour vous mieux ſéduire
Éteint ſon importun flambeau.
Haine, Amitié, tout vous impoſe ;
Tel même dont l'amour diſpoſe,
Ne voit qu'à travers ſon bandeau.

Quoi ! notre vie & nos fortunes
Dépendent-elles de leur voix ?
De quelles frayeurs importunes
Me ſaiſit tout ce que je vois !
Mais non, des Juges vénérables,
Aux paſſions invulnérables,
Sont les remparts de l'Équité ;
Eux dont la ſage indépendance,
Dont le ſavoir & la prudence
Arme & régle l'intégrité.

En vain l'Erreur impérieuſe
Brigue ici d'injuſtes ſuccès ;
Vigilance laborieuſe,
Vous lui défendez tout accès.
Si l'injuſtice couronnée
Voit l'innocence ſoupçonnée
Tomber quelquefois ſous ſes coups,
C'eſt le triſte deſtin des hommes
Foibles, imparfaits que nous ſommes,
Il n'eſt rien de pur parmi nous.



ODE VIII.

LA FORTUNE.

A M. LE MARÉCHAL,

DUC DE BERWICK.

FORTUNE, ma Muſe t'appelle ;
Pour Berwick, ſeconde mon zele ;
De ſa vie, embellis le cours :
Conſtante une fois ſur ſes traces,
Que par *quelqu'une* de tes graces,
Il puiſſe compter *tous* ſes jours !

Nous te devons ce que nous ſommes ;
C'eſt ta main qui des foibles hommes
Fait, à ſon gré, rouler le ſort.
Seule, ſur les ondes ameres,
Tu fais, aux vaiſſeaux téméraires,
Trouver le naufrage, ou le port.

Des combats fiere ſouveraine,
C'eſt, ou ta faveur, ou ta haine
Qui détourne, ou conduit les traits ;
Et, ſans ton arrêt qui l'ordonne,
Un front que le laurier couronne,
N'eut été ceint que de cyprés.

Tout fuit ton empire inflexible ;
Préſente, & toujours inviſible,
Tu prends place aux Conſeils des Rois,
Quand, dans ſon aveugle foibleſſe,
Le Peuple croit que la Sageſſe,
Elle ſeule y dicte ſes loix.

Pour tromper l'humaine prudence,
Tu te plais, contre l'apparence,
A ranger les événemens.
Souvent des ris naiſſent les larmes,
Et quelquefois de nos allarmes
Naiſſent nos plus heureux momens.

Lorſque l'Auteur de ta naiſſance
De ſon peuple fuit l'inſolence,
Le même coup perce ton cœur :
Berwick, dans ce funeſte orage,
Tu crois voir, d'un commun naufrage,
Périr ta gloire & ton bonheur.

Fuis des lieux dignes du tonnerre,
Le Ciel va dans une autre terre
Relever ton ſort abbatu :
La France, redoutable au crime,
Sert d'aſyle aux Rois qu'on opprime,
Et de Patrie à la Vertu.

Après l'effort de la tempête,
C'eſt là que LOUIS, ſur ta tête,
Fait lever un jour plus ſerein;
Et, te confiant ſes armées,
A la Victoire accoutumées,
Te met les lauriers à la main.

Marche, la gloire t'accompagne,
Ta valeur affermit l'Eſpagne
Sous une *douce* & juſte loi;
Et le Tage a vu ſur ſes rives
D'Albion les troupes craintives,
Fuir devant le fils de leur Roi.

Sur cette inacceſſible roche,
Quel Fort * de l'Olimpe s'approche!
Quels Titans faut-il en chaſſer?
Tu viens, tout fuit, tout eſt en poudre:
Jupiter t'a commis la foudre:
Quel bras eût mieux ſu la lancer?

Pourſuis, ſers d'une ardeur conſtante
Un Héros dont la main puiſſante
Prit ſoin d'adoucir tes douleurs;
Et qu'à jamais, dans notre Hiſtoire,
L'avenir admire ta gloire,
Peut-être due à tes malheurs.

* *Nice en Piémont, Place forte par ſa ſituation.*

ODE IX.

PINDARE AUX ENFERS.

*Epouse du sombre Monarque,
Enfin l'impitoyable Parque
A ton empire m'a soumis :
J'ai passé les bords du Cocyte :
Il faut que mon ombre s'acquitte
Du tribut que je t'ai promis.

Écoute ; jamais tes oreilles,
Par de si puissantes merveilles,

* *Pindare avoit fait des Hymnes pour tous les Dieux, & il n'avoit oublié que Proserpine. Cette Déesse, à ce que raconte Pausanias, lui apparut un jour, & lui reprocha son oubli. Il s'engagea, comme le souhaitoit la Déesse, à réparer cette faute dès qu'il seroit arrivé dans son Empire. En effet, étant mort, quelque tems après, une de ses amies le vit en songe ; & il lui chantoit l'Hymne qu'il venoit de composer aux Enfers en faveur de Proserpine. Cette Hymne prétendue de Pindare, est le sujet de l'Ode. L'Auteur y fait entrer une digression sur Corinne qui avoit remporté cinq fois sur le Poëte Grec le prix de la Poésie Lyrique, en partie, à ce que croit Pausanias, parce qu'elle étoit fort belle, & en partie parce qu'elle écrivoit en Langue Æolique, qui étoit celle du Peuple ; au lieu que Pindare se servoit de la Langue Dorique, qui étoit moins vulgaire.*

Ne te sentirent enchanter ;
Même, quand le Chantre * de Thrace,
Guidé d'une amoureuse audace,
Vint te forcer de l'écouter.

Mes chants passent ces chants perfides,
Piéges qu'aux Nautonniers avides
Tendent les Muses † de la mer ;
La douceur en est plus charmante
Que le Nectar qu'on te présente
A la table de Jupiter.

» Tiphée engagé dans ce gouffre,
» D'où partent la flamme & le souffre
» Que vomit l'effroyable Æthna,
» Jadis de sa prison profonde,
» Donna des secousses au monde,
» Dont le Dieu des morts s'étonna.

» Il craignit qu'au triste rivage,
» La Terre n'ouvrit un passage
» A l'Astre par qui le jour luit :
» Et qu'usurpateur des lieux sombres,
» Il n'y vint effrayer les ombres,
» Éternels sujets de la Nuit.

* *Orphée.*
† *Les Syrenes.*

» Il vint aux champs de Syracuſe ;
» Et là, ſur les bords du Péguſe,
» L'Amour à tes loix l'aſſervit.
» Effet digne de ta préſence !
» En un inſtant le Dieu s'avance,
» Te voit, t'adore & te ravit.

» O mes compagnes ! ô ma mere !
» O vous, maître des Dieux, mon pere !
» Cris impuiſſans & vains regrets.
» Au char la Terre ouvre une voie,
» Et déja le Styx voit la proie
» Que Pluton enleve à Cérès.

» Mais Ciel ! quel déſeſpoir la preſſe !
» Je vois la flamme vengereſſe
» Qu'elle allume aux braſiers d'Æthna.
» Sicile, terres déſolées,
» Vous vîtes vos moiſſons brûlées
» Par la main qui vous les donna.

» *Loin*, une Raiſon trop timide :
» Les froids Poëtes qu'elle guide,
» Languiſſent & tombent *ſouvent*.
» Venez, Ivreſſe téméraire,
» Tranſports ignorés du Vulgaire,
» Tels que vous m'agitiez vivant.

» Je ne veux point que mes Ouvrages
» Ressemblent, trop fleuris, trop sages,
» A ces jardins, enfans de l'Art :
» On y vante en vain l'industrie :
» Leur ennuyeuse symmétrie
» Me plaît moins qu'un heureux hazard.

» J'aime mieux ces forêts altiéres,
» Où les routes moins réguliéres
» M'offrent plus de diversité :
» La Nature y tient son empire,
» Et par-tout l'œil surpris admire
» Un désordre plein de beauté.

» Déesse, ni par artifice,
» Ni par vœux, ni par sacrifice,
» Nul *de nous ne* peut t'échapper :
» Thétis même en trempant Achille,
» Laisse à la trame qu'on lui file,
» Encore un endroit à couper.

» Quelles légions de phantômes,
» Nouveaux hôtes de ces Royaumes,
» S'y rassemblent de toutes parts !
» Combien chaque instant en amene !
» Leur apparition soudaine
» Est plus prompte que les regards.

» La Parque ne fait point de grace ;
» Tout meurt : c'eſt pour l'humaine race
» L'inviolable arrêt du ſort.
» Le rang, le ſavoir, le courage,
» Rien de tes loix ne nous dégage,
» Tout meurt, puiſque Pindare eſt mort.

» Triomphe, Déeſſe inflexible :
» Fiere de ton ſceptre terrible,
» Ne céde pas même à Junon :
» Tout eſt ſous ton obéiſſance :
» Et rien ne vaincra ta puiſſance,
» Que mes Ouvrages & mon Nom.

» Ciel ! de ſa Lyre Æolienne,
» Corinne interrompant la mienne,
» Se préſente à mes yeux ſurpris !
» Quel orgueil jaloux la dévore ?
» Sur mon ombre veut-elle encore
» Remporter un injuſte prix.

» Approche impuiſſante Rivale,
» Chante, & que la troupe infernale
» Juge aujourd'hui de nos Chanſons.
» *Tu ne me* cauſes plus d'allarmes :
» Et tes yeux ont perdu les charmes
» Qui briguoient le prix pour tes ſons.

» Reconnois

» Reconnois déja ta foibleſſe :
» *Eh ! qui pour t'en*tendre s'empreſſe ,
» Qu'un Peuple ignorant & ſans nom ?
» Tandis qu'autour de moi j'attire
» Les Héros, les Dieux de la lyre ,
» Orphée, Homere , Anacréon.

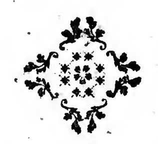
» A mes pieds s'abaiſſe Cerbere ,
» J'ai calmé ſa rage *ordinaire ;*
» Ses regards ne menacent plus ;
» Ses oreilles ſont attentives ;
» Et de ſes trois gueules oiſives ,
» Les hurlemens ſont ſuſpendus.

» Quels prodiges ma Lyre *cauſe !*
» Siſiphe étonné ſe repoſe ,
» Son rocher vient de s'arrêter :
» Et je vois chaque Danaïde
» Demeurer ſur leur tonne vuide ,
» Immobile pour m'écouter.

» *Juſqu'au* petit-fils de Saturne ,
» Minos perd le ſoin de ſon urne ;
» Occupé de mes ſons vainqueurs ,
» Je vois les Parques attendries :
» De leurs mains même les Furies
» Laiſſent tomber les feux vengeurs.

Toureil, c'est ainsi qu'au Ténare,
De ses airs le divin Pindare
Charmoit Proserpine & les Morts.
Mais non, tu connois trop sa Lyre,
Non, *Tout ce que tu* viens de lire
N'est que l'ombre de ses accords.

O! que n'ai-je ce goût sublime,
Ce génie ardent qui t'anime,
Ce choix qui brille en tes écrits!
J'aurois dans une Ode immortelle
Si bien imité mon modele,
Que tes yeux s'y feroient mépris.



FRAGMENT
D'UNE ODE
DES POËTES AMPOULÉS.

Voyez cette Nymphe brillante,
Plus fraîche qu'une fleur naiſſante;
Elle ſort des bras du ſommeil.
L'Art n'a point formé ſa parure;
C'eſt à la ſincere Nature
Qu'elle doit tout ſon appareil.

Mais non contente de ſes charmes,
Elle va chercher d'autres armes
Dans les impoſtures de l'Art;
Et bientôt ſa beauté naïve
Languit, ignorée & captive,
Sous le maſque imprudent du fard.

Ainſi la Raiſon ſait nous plaire;
Par-tout elle charme, elle éclaire
L'eſprit avide qui la ſuit.
Mais une Poéſie outrée
N'en fait qu'une beauté plâtrée;
Et voulant l'orner la détruit.

ODE : *De la Poésie Françoise.*

Le tems de tout souverain maître,
Fait périr tout ce qu'il voit naître :
Il n'épargne que les beaux Vers.
Vainqueur des Vents & des Orages,
Phœbus ne craint pour ses Ouvrages
Que la chûte de l'Univers.

Vous que la Victoire couronne,
Ne croyez pas qu'ainsi Bellone
Vous sauve de l'oubli jaloux :
Sans le secours des doctes Fées,
La mémoire de vos trophées
Est ensevelie avec vous.

ODE : *Le zele de la Religion.*

Conduite par l'hypocrisie,
Féconde fille des Enfers,
La fiere & subtile hérésie
Sous les fleurs nous cachoit ses fers :
Par elle la licence énorme,
Du nom fastueux de Réforme,
Honore la sédition ;
Et compte que sa main rébelle
Va sapper la base éternelle
De l'inébranlable Sion.

CANTATES, PSEAUMES ET HYMNES.

CANTATE I.

ADAM.

LE MONDE étoit ſorti de l'éternelle main.
L'Homme en fut le dernier ouvrage,
Qui de ſon Dieu portant l'image,
De l'Univers naiſſant ſe vit le Souverain.
Dans un lieu formé pour lui plaire
Tout fut ſoumis à ſes deſirs;
Et ſans autre tribut qu'un amour volontaire,
Le Ciel avoit pour lui raſſemblé les plaiſirs.

Regne; mais de ta liberté
Ne fais point d'uſage infidele;
C'eſt peu de ta félicité,
Si tu ne la rends éternelle.

Sur toi le travail, la douleur,
La mort n'ont point reçu d'empire;
Tu n'as encore d'autre malheur
Que la puiſſance de te nuire.

Regne; mais de ta liberté
Ne fais point d'uſage infidele;
C'eſt peu de ta félicité,
Si tu ne la rends éternelle.

Du Ciel la colere fatale
Lance les plus terribles traits:
Sur nous d'une main libérale,
Il aime à verſer ſes bienfaits;
Mais quand on l'irrite, il égale
Les maux aux biens qu'il nous a faits.



CANTATE II.

LE DÉLUGE.

DIEU puiſſant, dont le ſouffle anima les Mortels,
Qui voulois de leurs cœurs te faire des Autels ;
Déja toute la race humaine,
Par le crime, a ſouillé l'ouvrage de tes mains ;
Tu t'en repens en Dieu, ſans douleur & ſans haine ;
Et ce repentir même entra dans tes deſſeins.

Aux Mortels déclare la guerre ;
Que ta juſtice arme ton bras.
Lève-toi ; *que de ces* ingrats
Ta vengeance purge la terre,
Ils n'écoutent que leurs deſirs ;
Ta voix ne ſe fait plus entendre ;
Frappe, il eſt tems de les ſurprendre
Dans l'ivreſſe de leurs plaiſirs.

Quel prodige ! Les Mers franchiſſent leurs rivages,
Les fleuves ſe joignent aux Mers ;
De toutes parts les humides nuages,
Raſſemblés par les Vents, ont obſcurci les airs.
Une nouvelle Mer dans les Cieux ſuſpendue
Mêle encor ſes torrents à la fureur des flots.
Toute la nature éperdue
N'eſt plus que cris, qu'horreur, que plainte & que ſanglots.

Ciel ! eſt-ce en vain que l'on t'implore ?
Es-tu ſourd aux cris des humains ?
Tirés du néant par tes mains,
Vont-ils y retomber encore ?

Ne reſte-t-il aucun eſpoir ?
Détruiras-*tu tout ton* ouvrage ?
Ton bras pour venger ton outrage
Épuiſera-t-il ton pouvoir ?

Non, ce vaſte vaiſſeau reſpecté par les ondes,
A ſauvé l'innocent, reſte du genre humain.
Les flots vont retourner dans leurs grotes profondes ;
La terre ſe découvre, & l'air devient ſerein.
Sur les mortels qui doivent naître,
Un ſemblable courroux ne doit plus éclater ;
Mais ils en deviendront, peut-être,
Plus hardis à le mériter.

Gage de Paix, nue éclatante,
Étonnez & charmez les yeux.
Hâtez-vous d'embellir les Cieux ;
Raſſurez la terre tremblante.

D'un bras ſi prompt à nous punir,
Sauvez déſormais la nature ;
Et de la paix qu'un Dieu nous jure,
Éterniſez le ſouvenir.

CANTATE III.

LA TOUR DE BABEL.

Quels sont ces feux ardens où la brique s'allume ?
Quelle foule ! quels mouvemens !
On prépare à grand bruit la pierre & le bitume ;
On a déja jetté de vastes fondemens.
Une superbe Tour à chaque instant s'avance ;
Je vois à l'élever tout un Peuple empressé.
Et je l'entends dans son impatience
S'animer par ces mots à l'ouvrage avancé.

Éternisons notre memoire
Par un monument éternel.
Qu'il s'éleve pour notre gloire,
Qu'il nous sauve d'un Dieu cruel.

Nous ne craindrons plus sa vengeance
Qui submergea tous nos ayeux ;
Et désormais notre puissance
Le fera trembler dans les Cieux.

Éternisons notre mémoire
Par un monument éternel.
Qu'il s'éleve pour notre gloire,
Qu'il nous sauve d'un Dieu cruel.

Descends, Dieu souverain ; vois l'orgueil téméraire
De ce Peuple ingrat & sans foi ;
La promesse de paix que tu fis à leur pere
Ne les a pas encor rassurés contre toi.

Tu les vois obtinés à la folle entreprise,
Qu'ils opposent à ton pouvoir.
Déja leur orgueil te méprise,
Et tu n'as pas encor confondu leur espoir.

Frappe ; ton courroux est trop lent.
Qu'avec eux leurs projets périssent.
Que de l'édifice *insolent*
Les débris les ensevelissent.

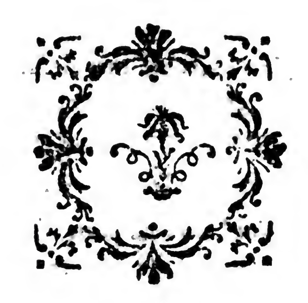
Mais ton bras est las de punir.
Tu ris de leurs projets, content de les confondre.
Leur langage par toi vient de se désunir.
Ce Peuple ne peut plus s'entendre & se répondre :
L'ouvrage insensé va finir.

Peuples, séparez-vous ; laissez votre entreprise.
De freres, vous voilà devenus étrangers :
Mais du crime qui vous divise,
N'oubliez jamais les dangers.

Que le cœur du superbe tremble,
Qu'il redoute un funeste écueil.
Quel prodige de voir ensemble
Tant d'impuissance & tant d'orgueil.

Bien-tôt la ſuprême Sageſſe
Détruit un téméraire eſpoir.
Le Ciel inſulte à la foibleſſe
De qui croit braver ſon pouvoir.

Que le cœur du ſuperbe tremble,
Qu'il redoute un funeſte écueil.
Quel prodige de voir enſemble
Tant d'impuiſſance & tant d'orgueil.



CANTATE IV.

JACOB.

POUR la jeune Rachel Jacob brûlant d'amour
Attendoit la fin de sa peine.
Ce jour va les unir d'une éternelle chaîne ;
Et la nuit attendue éteint déja le jour.

De sept ans de travaux elle est la récompense.
Mais à peine croit-il mériter son bonheur.
Et de ces mots, sa chaste ardeur
Amusoit son impatience.

Vien, cher objet de mes desirs,
Vien partager mes tendres chaînes ;
Ton amour va payer des peines
Qui faisoient mes plus doux plaisirs.

Des Étés j'ai bravé la flâme
Et le froid mortel des Hivers.
Par l'espoir qui flattoit mon ame,
Tous mes maux me devenoient chers.

Mais que sert pour Rachel le feu qui le dévore !
Sa Sœur trompe un espoir si doux.
Jacob va se trouver au retour de l'aurore,
Triste Amant, & plus triste Époux.

Qu'il ſent vivement cet outrage !
Au perfide Laban il accourt éperdu.
Et privé du ſeul bien qu'il avoit prétendu,
Par ce reproche il ſe ſoulage.

Cruel, quelle injuſtice extrême !
Pour le prix de mes ſoins, hélas !
Falloit-il m'ôter ce que j'aime ?
Falloit-il me donner ce que je n'aimois pas ?
Vous jouiſſez d'une abondance
Que vous devez à mes travaux.
Falloit-il donc pour récompenſe,
Loin de me ſoulager, inſulter à mes maux ?

Laban s'excuſe *encor* ſur l'amitié d'un pere :
Qu'il n'a pas dû priver ſa fille de ſes droits,
La coûtume vouloit que Lia ſa premiere
Du doux Himen ſubit les loix.

Que l'eſpoir rentre dans votre ame.
Fidele Amant, conſolez-vous :
Par les mêmes travaux qui vous furent ſi doux,
Vous obtiendrez l'objet de votre flâme.

Quand ſur une douce eſpérance
Mille ſoins nous ont agité,
A peine on obtient l'apparence
Du bien dont on s'étoit flatté,

Malgré ces fuccès infideles,
On reprend le même deffein.
Heureux ! fi des peines nouvelles
Le fuccès étoit plus certain.

CANTATE V.

LE PASSAGE DE LA MER ROUGE.

Les Hébreux dont le Ciel vouloit brifer les fers,
Fuyoient loin du Tyran la trifte fervitude.
Ils fentent à l'afpect des Mers
Renaître leur incertitude.

Moïfe entend déja ces murmures nouveaux :
Devois-tu nous conduire à ces affreux abîmes,
Et l'Egypte pour tes victimes
Eut-elle manqué de tombeaux ?

Ingrats, que vos plaintes finiffent ;
Reprenez un plus doux efpoir.
Il eft un fouverain pouvoir
A qui les ondes obéiffent.

Il s'arme pour votre ſecours.
Les flots ouverts vont vous apprendre
Que la main qui régla leur cours
A le pouvoir de les ſuſpendre.

Moïſe parle à ces flots en courroux ;
Ils ſe calment, ils ſe ſéparent ;
Pour Iſrael ſurpris, ils s'ouvrent, & préparent
Un immenſe cercueil à ſes Tyrans jaloux.

Ciel ! *quel prodige !* quel ſpectacle !
On voit au ſein des Mers flotter leurs étendarts ;
L'onde qu'il croyoit un obſtacle
Se partage, s'éleve, & lui ſert de remparts.
Que fera le Tyran témoin de ce miracle ?

Le trouble & l'horreur
Régnent dans ſon ame ;
L'aveugle fureur
L'irrite & l'enflâme ;
Il oſe tenter
Le même paſſage ;
Mais en vain ſa rage
Cherche à ſe flatter.
Peut-il éviter
Un cruel naufrage ?

. . . . . .

La Mer pour engloutir ſon armée inſenſée,
A réuni ſes flots vengeurs.

. . . . . .

Peuples, chantez la main puissante
Qui pour vous enchaîne les Mers.
Que de la trompette éclatante
Le bruit se mêle à vos concerts:
Et faites retentir les airs
De votre flûte triomphante.

Peuples, chantez la main puissante
Qui pour vous enchaîne les Mers.

CANTATE VI.

SAMSON.

SAMSON qui fut long-tems l'effroi des Philistins
En étoit devenu la Fable,
Et l'Amour enchaînant ce Héros redoutable,
Avoit interrompu ses glorieux destins.

Que l'on est foible quand on aime!
Qu'on est aisément désarmé!
Un Héros se trahit lui-même
Pour deux beaux yeux qui l'ont charmé.

Épris d'une honteuse chaîne,
La vertu n'est plus son appui;
Et dans son cœur l'amour amene
Mille foiblesses avec lui:

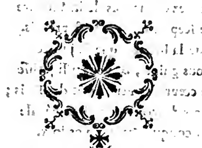
Tremblez,

. . . .

Tremblez, fiers Tyrans, tremblez;
Que vos vains outrages cessent;
Vous allez être accablés
Sous ses forces qui renaissent.

A faire un dernier effort
Son courage le convie;
Si vous avez craint sa vie,
Craignez encore plus sa mort.

Tremblez, fiers Tyrans, tremblez;
Que vos vains outrages cessent;
Vous allez être accablés
Sous ses forces qui renaissent.



PSEAUME 44.

Eructavit cor meum verbum bonum, &c.

Du transport fécond qui me guide,
Au Roi, je consacre l'ardeur;
Telle qu'une plume rapide
Ma langue va suivre mon cœur.
Avec la majesté mêlées,
Toutes les graces rassemblées
Habitent sa bouche & son front:
Et sur lui, toujours redoublées
Les faveurs du Ciel *descendront.*

Armez-vous, & brillant de gloire
Marchez contre vos ennemis;
Prenez des mains de la Victoire
Le sceptre qui vous est promis.
Que la bonté, que la justice
Vous guide, & vous assujetisse
Le cœur des Peuples & des Rois;
Mais de vos traits aigus périsse
Quiconque bravera vos loix.

Votre Trône est inébranlable,
Et votre sceptre est toujours saint;
De son diadême adorable
Votre Dieu même vous a ceint.

Des Rois les filles enflâmées
Dans vos demeures parfumées,
Se rassemblent de toutes parts;
Un Peuple de Vierges charmées
Briguent l'honneur de vos regards.

Toi, Reine brillante & chérie,
A qui ce Roi daigne s'unir,
De ton pere & de ta patrie
Perds aujourd'hui le souvenir.
Il t'orne de son diadême;
Adore-le seul, comme il t'aime;
Que tous tes vœux lui soient offerts;
Et sous ses loix regnant toi-même,
Reçois les vœux de l'Univers.

La pompe & la magnificence
Éclatent sur tes vêtemens;
Mais tes vertus, ton innocence
Sont tes plus riches ornemens.
Combien de Vierges sur tes traces
De leur jeunesse & de leurs graces
Viendront faire hommage à ton Roi?
Trop heureuses! si tu les places
Près de ton Époux & de toi.

Pour prix d'avoir quitté tes peres,
Il te va naître des enfans
Qui des Nations étrangeres
Deviendront les Rois triomphans.

Leur zele sûr de la Victoire
Fera respecter ta mémoire
A tous les tems, à tous les lieux :
Dieu veut qu'à jamais de ta gloire
La terre rende grace aux Cieux.

PSEAUME 45.

Deus noster refugium & virtus, &c.

UN DIEU favorable nous juge,
Dans nos maux c'est notre refuge ;
Sur son Peuple fidele il a les yeux ouverts.
Il nous garde, & sans épouvante
Nous verrions la terre tremblante,
Et les monts par les vents transportés dans les Mers.

Que le choc affreux des tempêtes,
Des rochers renverse les *têtes* ;
Que l'Univers ne soit qu'un théâtre d'horreur ;
Autour de Sion immobile
Le Jourdain coulera tranquille ;
La paix habitera la Cité du Seigneur.

Nous nous reposons, mais tu veilles ;
Les Peuples ont vu tes merveilles ;

Soús ton ſceptre, Seigneur, les ſceptres ont plié;
Tu parles, la Terre ſe trouble;
Tu parois, ſon effroi redouble;
Tu marches devant nous, tout eſt humilié.

Nations, chantez ſes Miracles;
Ce Dieu ne connoît point d'obſtacles;
Il impoſe à la Guerre un exil éternel.
Oui : des Auteurs de nos allarmes
Sa foudre a conſumé les armes;
Il a briſé les traits lancés contre Iſrael.

Jouiſſons d'une paix profonde,
Seigneur, & qu'aux deux bouts du monde,
De ton nom toujours grand l'honneur ſoit publié!
Tu parles, la Terre ſe trouble;
Tu parois, ſon effroi redouble;
Tu marches devant nous, tout eſt humilié.



PSEAUME 92.

Dominus regnavit, decorem indutus est.

DIEU regne : Quelle est sa couronne ?
La justice & la vérité.
Quel est l'éclat qui l'environne ?
L'Univers d'un mot enfanté.
Il a fait de la terre stable
Le marche-pied inébranlable
Du Trône qu'il a dans les Cieux.
Et depuis quand est-il le Maître ?
Avant tout ce qu'il a fait naître,
Avant les tems, avant les lieux.

Que de voix lui rendent hommage !
Le bruit des fleuves ondoyans,
La voix des vents & de l'orage,
La voix des carreaux foudroyans ;
La Mer qui jusqu'au Ciel s'élance,
Mieux encor l'auguste silence
Des Astres constans dans leur cours.
Quel cœur pourroit ne s'y pas rendre ?
Seigneur, pour ne pas les entendre,
En est-il encor d'assez sourds ?

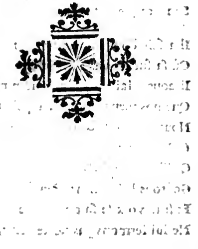
PSEAUME 94.

Venite exultemus Domino.

QU'AUJOURD'HUI la joie & le zele
Éclatent aux yeux du Seigneur;
Veillons à sa gloire immortelle;
Lui seul veille à notre bonheur.
Il est; c'est par lui que nous sommes;
Devant lui les Rois ne sont qu'hommes;
Les Dieux des Gentils ne sont rien.
D'une main il porte la Terre,
Et des monts voisins du Tonnere
Son doigt est l'éternel soutien.

Il a fait l'onde & les rivages
Où sa fureur va se briser;
Il nous a faits; que nos hommages,
Que nos pleurs *aillent* l'appaiser.
Nous sommes ses *cheres Ouailles;*
Qu'il nous porte dans ses entrailles;
Qu'il soit toujours notre Pasteur.
Goûtons le bonheur d'en dépendre;
Et si sa voix se fait entendre
Ne lui fermons pas notre cœur.

Infideles comme vos Peres,
Dit-il, craignez de m'irriter;
Par leurs murmures téméraires,
Cent fois ils m'oserent tenter;
Mon bras déploya sa puissance;
Mais quarante ans de ma vengeance
Furent le prix de leurs erreurs;
Ma colere jura leur perte.
Ainsi la paix au juste offerte,
S'éloigne à jamais des Pécheurs.



PSEAUME 97.

PSEAUME 97.

Cantate Domino Canticum novum, quia, &c.

PAYONS d'une nouvelle gloire
Les nouveaux bienfaits du Seigneur;
Sa main ſûre de la Victoire,
S'eſt armée en notre faveur.
Les miracles de ſa ſageſſe
Ont juſtifié la promeſſe
Faite à la maiſon d'Iſrael;
Et le jour qui briſe vos chaînes,
Atteſte aux Nations lointaines
La vérité de l'Éternel.

Devenons-en les interpretes;
Que la Harpe anime nos chants;
Que les Clairons, que les Trompettes
Nous prêtent leurs ſons éclatans.
Que l'Écho des Monts nous ſeconde;
Que tout l'Univers nous réponde;
Fleuves & Mers, applaudiſſez;
Peuples, que ſon regne s'étende;
Avec amour Dieu vous commande,
Avec amour obéiſſez.

PSEAUME III.

Beatus vir qui timet Dominum, &c.

HEUREUX cent fois l'homme fidele
Qui chérit & craint le Seigneur ;
Qui prompt à lui marquer son zele,
De son devoir fait son bonheur !

Par le sentier même qu'il trace,
Marchera sa postérité,
Qui jouira de race en race
Du prix de sa fidélité.

Ses richesses & sa puissance
Seront l'héritage des siens ;
Et sur-tout son humble innocence,
Qui seule enferme tous les biens.

Au sein de la nuit la plus noire,
Seigneur, tu viendras l'éclairer :
Puisqu'il ne cherche que ta gloire,
Il ne doit jamais s'égarer.

Ses mains s'ouvrent à la misere ;
L'Équité dicte ses discours ;
Et dans sa droiture sincere,
La grace l'affermit toujours.

D'aucune épreuve sa constance
Ne sauroit se décourager ;
Si le Ciel permet qu'on l'offense,
Il laisse au Ciel à le venger.

Il sort triomphant du naufrage ;
Le Pécheur s'en trouble, & s'aigrit.
Mais que peut l'envie & la rage ?
Le desir des mechans périt.

PSEAUME 114.

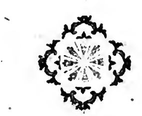
Dilexi, quoniam exaudiet Dominus, &c.

J'AIME un Dieu prêt à ma défense ;
Mes vœux sont sûrs de son secours ;
J'implorerai son assistance,
Aujourd'hui, demain & toujours.
Tout me poursuit, on m'abandonne ;
L'horreur de la mort m'environne ;
L'Enfer s'arme & vient m'attaquer :
La Mort, l'Enfer, rien ne m'étonne ;
Que craindre ? je puis l'invoquer.

Délivre moi *donc ;* je réclame
Le seul secours qui m'est resté ;
Seigneur, signale sur mon ame,
Et ta justice & ta bonté :

Cent fois dans ma bassesse extrême,
J'éprouvai ta bonté suprême;
Tu m'as fait vaincre tous mes maux:
Sur la foi de tes bienfaits même,
J'ose en attendre de nouveaux.

Par toi la Mort & ses allarmes
Ont fui de mon cœur consolé;
Mes yeux n'ont point versé de larmes,
Et mes pieds n'ont point chancellé.
Tu feras plus, Dieu tutélaire:
Je vivrai, certain de te plaire,
Dans la région de la paix:
Dans cette région qu'éclaire
Un jour qui ne s'éteint jamais,



HYMNE.

Vexilla Regis prodeunt, &c.

L'ÉTENDARD de Dieu ſe déploie ;
La Croix, notre divin ſecours ;
La Croix, où la mort fit ſa proie
De l'Auteur même de nos jours.

Là, de tant d'impures victimes,
Il répara l'indignité ;
Là, pour nous laver de nos crimes,
Le ſang coula de ſon côté.

Là, de la Harpe prophétique,
S'accomplit l'Oracle ſacré,
Qui prédit le regne myſtique
D'un Dieu ſur la Croix adoré.

Arbre, où voulut ſouffrir le Juſte,
Enorgueillis-toi de ce choix
Qui te rendit le Trône auguſte
De celui qui commande aux Rois.

Quel ſang adorable te couvre ?
Un ſang, le prix de l'Univers,
Un ſang devant qui le Ciel s'ouvre,
Par qui ſe ferment les Enfers.

O Croix, notre unique eſpérance, &c.

HYMNE.

Exultet Cœlum laudibus, &c.

PRÉPARE tes chants de victoire,
Terre, & que le Ciel avec toi
Chante les travaux & la gloire
Des premiers Héros de la Foi.

O vous, qui sur la terre entiere,
Plus forts que les Tyrans jaloux,
Avez répandu la lumiere
Qui doit un jour nous juger tous.

Anges de grace & de vengeance,
Qui pouvez perdre ou secourir;
Apôtres de qui la puissance
Peut fermer le Ciel ou l'ouvrir.

Jadis vos voix impérieuses
Des corps bannissoient les langueurs;
Des passions contagieuses
Guérissez aujourd'hui nos cœurs.

Afin qu'au jour de sa colere,
Du Peuple injuste séparés,
Dieu, comme vous, nous desaltere
Des biens dont vous vous enivrez.

Gloire au Pere, &c.

HYMNE.

Urbs Jerusalem beata, &c.

Cité de paix, Cité sacrée,
Et qui des Cieux fais la grandeur
Où brille, toujours adorée,
Son ineffaçable splendeur.

Comme une Épouse triomphante
L'Époux éternel t'embellit,
Et pour toi son ardeur constante
Fait de ton enceinte éclatante
Son Temple, son Trône & son lit.

Image de la pompe humaine,
Vous aviliriez ses attraits,
Et vous n'êtes que l'ombre vaine
De la puissance souveraine
Qui déploie ici tous ses traits.

Des cœurs fideles à la grace
Se forment ses murs éclatans;
Et l'Architecte qui les trace,
Nous taille, nous polit, nous place
Pour y durer plus que les tems.

Trinité, &c.

FRAGMENS DES CANTATES, PSEAUMES ET HYMNES.

CANTATES.

DE JOSEPH.

PAR tous les dons de la nature,
Il charme, il regne sur les cœurs.
Heureux ! s'il n'allumoit d'ardeurs
Que celles d'une flâme pure.

Son teint brilloit comme une fleur
Qu'un beau jour vient de faire éclore ;
Et sa beauté par sa pudeur
Devenoit plus touchante encore.

DE JEPHTÉ.

En goûtant un soin plein de charmes,
Défions-nous de ses attraits ;
Nos plaisirs, toujours imparfaits,
Sont la source de mille allarmes.

Craignons que le trouble & les larmes
Ne ſuivent les ris de trop près ;
En goûtant un ſort plein de charmes,
Défions-nous de ſes attraits.

DE L'ARCHE CAPTIVE.

Ils *tiennent ton* Arche captive,
Ils ſont au comble de leurs vœux ;
Et dans tes mains la foudre oiſive
N'a pas encor tombé ſur eux ?
Ah ! punis-les de leur victoire ;
De ton Peuple ſois le ſoutien ;
Souffriras-tu donc que ta gloire
Paſſe à des Dieux qui ne ſont rien ?

DE RUTH.

Laiſſez-moi ſuivre ce que j'aime ;
Près de vous tout me ſera doux.
Hélas ! je ſens que la mort même
Ne peut me ſéparer de vous.

Pour vous ſeule j'aime la vie,
Je ne connois plus d'autre bien ;
Votre pays eſt ma patrie,
Et votre Dieu ſera le mien.

L'amitié, quand elle eſt extrême,
Ne fait point céder au danger.
C'eſt un plaiſir de partager
Les maux *même* de ce qu'on aime.

Mais ces héroïques ardeurs
N'enflamment point un cœur vulgaire ;
La Vertu seule a droit de faire
Le fidele lien des cœurs.

DU PSEAUME 123.

Nisi quia Dominus erat in nobis.

CHANTONS le Dieu qui nous appelle ;
Il a trompé la faim cruelle
Des monstres dévorans que nous ne craignons plus.
Nous étions comme la colombe
Que l'avide Oiseleur poursuit.
Il tend son filet, elle y tombe ;
Le filet se rompt, elle fuit.
Que Sion chante & se réponde :
Dieu du néant tira le monde ;
De ce même pouvoir mon bonheur est le fruit.

DU PSEAUME 131.

Memento, Domine, David, &c.

DANS ses murs sera l'abondance,
Dans ses Lévites l'innocence,

Chez tout ſon Peuple un plein bonheur.
La Terre à ſes pieds proſternée
Verra ſa tête couronnée
De la Majeſté du Seigneur.

DE L'HYMNE

Chriſte Redemptor omnium, conſerva tuos famulos.

ET VOUS qui n'avez pu les ſuivre,
Devant qui le Martyre a fui,
Et qui pour Dieu fûtes vivre,
Toujours prêts à mourir pour lui.

Vous dont la rétraite profonde
Fut la force & la ſûreté ;
Qui prudens ennemis du monde,
En le fuyant l'avez dompté.

Vierges qui vécûtes jalouſes
De ne plaire qu'au Dieu jaloux,
Et qui goûtez, chaſtes Épouſes,
Le chaſte baiſer de l'Époux.

Femmes fortes, modeſtes Veuves,
Peuple triomphant des Élus,
Obtenez-nous dans nos épreuves
Les ſecours que vous avez eus.

Gloire au Pere, &c.

FRAGMENT DU POËME DES APÔTRES.

L'AVEUGLE Idolâtrie en chimeres féconde,
Avoit à son Empire assujetti le monde ;
Les Mortels préféroient, malgré mille bienfaits,
Au Dieu qui les forma, des Dieux qu'ils avoient faits.

. . . .

Douze hommes inconnus qu'un feu céleste anime,
Veulent briser le joug de l'Erreur & du Crime ;
Ils partent, vont porter cet oracle en tout lieu :
Soyez justes, Mortels, & ne craignez qu'un Dieu.

. . . .

L'humble Foi, d'un seul mot, sait se justifier.
Déja sa voix féconde enfante les miracles ;
La Nature soumise atteste ses Oracles.
L'Aveugle sent ses yeux s'éclaircir sous sa main ;
Le Boiteux à son gré marche d'un pas certain ;
Sur tous les malheureux ses dons vont se répandre ;
Le Muet parle au Sourd étonné de l'entendre, &c.



FABLES.

LIVRE PREMIER.

FABLE I.

LA BELLE ET LE MIROIR.

AU ROI.

PRINCE, l'amour du Peuple & sa chere espérance;
Soleil, qui commences ton cours;
Dont l'aurore déja fait goûter à la France
Le présage des plus beaux jours:
Je te voue (& mon zele en ta bonté se fie)
Ces récits ingénus qu'Apollon m'a dictés,
Fables en apparence, en *effet* vérités:
De ton âge innocent, c'est la Philosophie.
La Morale au front serieux,
Au geste grave, au ton severe,
T'ennuiroit; il est bon qu'elle rie à tes yeux,
Qu'elle badine pour te plaire.

Je l'égaye en mon Livre ; un autre peut mieux faire,
Prince ; mais en attendant mieux,
Reçoi de mes essais cette offrande sincere ;
S'ils sont de quelque fruit, que j'en louerai les Dieux !
Sous plus d'une riante image,
Les devoirs des Rois sont tracés :
J'ose en dire beaucoup, & si ce n'est assez,
Quelque jour ton exemple en dira davantage.

. . . .

On dit qu'un jour certaine Belle,
(Car je choisis tout exprès la Beauté,
Qui va de pair avec la Royauté :)
On dit qu'un jour la Demoiselle
Étoit à sa toilette, où son Miroir fidele
Lui disoit en ami plus d'une vérité.
Vous êtes belle, il faut rendre justice
Lui disoit il, à quelque chose près ;
Avec Venus vous entreriez en lice,
S'il falloit disputer d'attraits.
A quelque chose près, vous dis-je ;
Il faut qu'un peu de soin corrige
Certains défauts que je vous voi :
Défauts légers, ce sont des bagatelles,
D'accord ; mais tout importe aux Belles.
Que sert ce vermillon ? demandez-moi pourquoi

Vous altérez ainsi vos graces naturelles ?
Adoucissez un peu ces yeux ;
Ce souris moins marqué seroit plus gracieux :
Tous avis que la Belle approuve & songe à suivre ;
Quand un grand monde la vient voir,
Elle se leve, & quitte le Miroir.
Le cercle séducteur de louanges l'enivre.
On loua le faux teint, le regard, le souris ;
Rien n'y manquoit ; tout étoit grace ;
Tant fut dit, que la Belle oublia les avis
Qu'elle devoit à sa fidelle glace.

Prince, vous voyez bien que la Belle, c'est vous ;
Que le Miroir, c'est plus d'un Sage
Qui par d'heureux conseils veille à former pour nous
Un Roi parfait. Dieu bénisse l'ouvrage.
Quand les flatteurs viendront, faites-vous un devoir
De rappeller toujours les avis du Miroir.



FABLE II.

LE MÉDECIN ASTROLOGUE.

ENFANS de Galien, * pardonnez l'Apologue.
Un Médecin, qui pis est, Astrologue,
De son valet Colin, jeune, frais, vigoureux,
Fit l'horoscope; & vit, selon son thême,
Qu'en même jour le valet & lui-même
Seroient de maladie emportés tous les deux.
Il calcule vingt fois, rouvre maint & maint livre,
Voit par-tout son arrêt. A peine il doit survivre
Colin d'une heure. Or jugez si Colin,
Du moins si sa santé fut chere au Médecin.
Il s'attache à ses pas, ne le perd plus de vue.
Que sens-tu, mon enfant? Comment va la vigueur?
Et: Dieu t'assiste, de grand cœur,
A chaque fois qu'il éternue.
Il veut le voir manger, lui mesure son vin;
Le soir, lui fait faire un potage;
Dort-il mal? Dès le grand matin
Le petit clistere anodin.

---

* Galien, *fameux Médecin, qui vivoit dans le deuxieme siécle.*

Par

Par son régime exact, le docte personnage
Fait tant & tant que de Colin,
Moitié diéte, moitié chagrin,
Fleur de jeunesse, embonpoint déménage.
Surcroit d'allarme : au maigre jouvenceau
Prend une légere colique.
On saigne, vient la fiévre ; aussi-tôt l'émétique ;
Soudain redoublement ; bon transport au cerveau.
Bientôt de soins en soins Colin est au tombeau.
Le sang de l'Astrologue en ses veines se glace ;
Il n'a qu'une heure à respirer.
Il fait son testament ; enfin l'heure se passe,
Puis le jour, puis la nuit, puis à se rassurer
Il coule la semaine entière.
L'expérience enfin amena la lumiere.
De Cardan *, d'Hippocrate † il abjure les loix.
Voit que l'un & l'autre art n'est qu'erreur & folie.
Heureux de guérir à la fois
Et de la Médecine & de l'Astrologie.

* *Jerôme Cardan, Médecin fort entêté de l'Astrologie, quoique ses prédictions l'eussent souvent trompé. Il est mort à Rome en 1576. On dit qu'il se laissa périr de faim, pour accomplir l'horoscope qu'il avoit tiré de lui-même.*

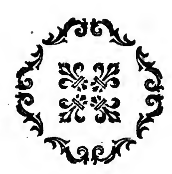
† *Hippocrate est regardé comme le pere de la Médecine.*

FABLE III.

L'ANE.

Sous quelle étoile suis-je né,
Disoit certain Baudet couché dans une étable?
Que de bon cœur je donne au diable
Le maître ingrat que le ciel m'a donné!
Combien lui rends je de services?
Et combien m'en faut il essuier d'injustices?
Debout long-tems avant le jour,
Il faut marcher, porter les herbes à la ville,
Courir de porte en porte, & puis à mon retour
Rapporter le fumier qui rend son champ fertile;
Aller chercher au bois ma charge de fagot;
Toujours sur pied, toujours le trot.
Vient il un Dimanche, une Fête?
Je le porte à la foire, en croupe sa Margot.
Et puis en deux paniers Jacqueline & Pierrot.
Son maudit Singe encor se campe sur ma tête.
Si je m'écarte un peu pour un brin de chardon,
Soudain marche Martin-bâton.
Tandis que son Bertrand, son baladin de Singe,
Franc fainéant, maître-étourdi,
Sautant, montrant le cul, gâtant habit & linge,
Vit sans soins, mange à table, est sur tout applaudi.

Peste du mauvais maître, & que Dieu le confonde!
Ami, lui dit un bœuf de cervelle profonde,
Le maître à qui le sort a voulu t'asservir,
N'est pas pire qu'un autre. Apprends qu'en ce bas monde
Il vaut mieux plaire que servir.



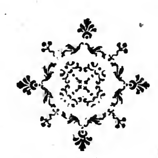
FABLE IV.

LA RONCE, ET LE JARDINIER.

La Ronce un jour accroche un Jardinier :
Un mot, lui dit-elle, de grace ;
Parlons de bonne foi, Gros-Jean, suis-je à ma place ?
Que ne me traites-tu comme un arbre fruitier ?
Que fais-je ici plantée en haye,
Que servir de Suisse à ton clos ?
Mets-moi dans ton jardin, & par plaisir essaye
Quel gain t'en reviendra ; je te le promets gros.
Tu n'as qu'à m'arroser, me couvrir de la bise :
Je m'engage à rendre à tes soins
Des fruits d'une saveur exquise,
Et des fleurs qui vaudront roses & lys *au moins*.
J'en pourrois dire davantage ;
Mais j'ai honte de me louer.
Mets-moi seulement en usage,
Et je veux que dans peu tu viennes m'avouer
Que je vaux moins au parler qu'à l'ouvrage.
C'est en ces mots que s'exhaloient
L'amour-propre & l'orgueil de la plante inutile.
Gros-Jean la crut en imbécile.
Du tems que les Plantes parloient,
On n'étoit pas encore habile.

On tranſplante la Ronce ; on la fait eſpalier.
Loin qu'on s'en fie à la roſée
Quatre fois plutôt qu'une elle étoit arroſée ;
Pour elle ce n'eſt trop de Gros-Jean tout entier.
Comme elle l'a promis, elle ſe multiplie ;
Elle étend ſa racine, & ſes branches au loin.
Sous ſes filets armés tout ſe caſſe, tout plie ;
Fruits, potager, tout meurt ; les fleurs deviennent
foin.
Gros-Jean reconnut ſa folie,
Et n'en crût plus les Plantes ſans témoin.

Pour qui ſe vante point d'oreilles.
Telles gens ſont bientôt à bout.
A les entendre, ils ſont merveilles ;
Laiſſez les faire, ils gâtent tout.



FABLE V.

LES SACS DES DESTINÉES.

LA Fable, à mon avis, eſt un morceau d'élite,
Quand, outre la moralité
Que d'*obligation* elle mene à ſa ſuite,
Elle renferme encor mainte autre vérité.
Aller au but par un ſentier fertile,
Cueillir, chemin faiſant, les fruits avec les fleurs;
C'eſt le fait d'une Muſe habile,
Et le chef-d'œuvre des Conteurs.
Donnez en promettant: D'une plume élégante,
Moraliſez juſqu'au récit.
Heureuſe la Fable abondante
Qui me dit quelque choſe, avant qu'elle ait tout dit!
Loin ces contes glacés, où le Rimeur n'étale
Qu'une aride fécondité;
L'Ennui vient avant la Morale:
Le Lecteur ne veut plus d'un fruit trop acheté.
Ce précepte eſt fort bon; ſoit dit ſans vanité.
L'ai-je toujours ſuivi! je ne m'en flatte guére:
On dit mieux que l'on ne ſait faire,

On n'eſt pas bien, dès qu'on veut être mieux.
Mécontent de ſon ſort, ſur les autres fortunes
Un homme promenoit ſes deſirs & ſes yeux;
Et de cent plaintes importunes
Tous les jours fatiguoit les Dieux.
Par un beau jour Jupiter le tranſporte
Dans les céleſtes magazins,
Où dans autant de ſacs ſcellés par les Deſtins,
Sont par ordre rangés, tous les états que porte
La condition des humains.
Tien, lui dit Jupiter, ton ſort eſt dans tes mains.
Contentons un Mortel une fois en la vie;
Tu n'en es pas trop digne, & ton murmure impie
Méritoit mon courroux plutôt que mes bienfaits;
Je n'y veux pas ici regarder de ſi près.
Voilà toutes les Deſtinées;
Peſe & choiſi; mais pour regler ton choix,
Sache que les plus fortunées
Peſent le moins: les maux ſeuls font le poids.
Grace au Seigneur Jupin, puiſque je ſuis à même,
Dit notre homme, ſoyons heureux.
Il prend le premier ſac, le ſac du rang ſuprême,
Cachant les ſoins cruels ſous un éclat pompeux.
Oh, oh! dit-il, bien vigoureux,
Qui peut porter ſi lourde maſſe!
Ce n'eſt mon fait. Il en peſe un ſecond,
Le ſac des Grands, des Gens en place;

Là giſſent le travail & le penſer profond,
L'ardeur de s'élever, la peur de la diſgrace,
Même les bons conſeils que le hazard confond.
Malheur à ceux que ce poids ci regarde,
Cria notre homme ! Et que le Ciel m'en garde ;
A d'autres. Il pourſuit ; prend & peſe toujours,
Et mille & mille ſacs trouvés toujours trop lourds :
Ceux-ci par les égards & la triſte contrainte ;
Ceux-là par les vaſtes deſirs ;
D'autres par l'envie ou la crainte ;
Quelques-uns ſeulement par l'ennui des plaiſirs.
O Ciel ! n'eſt-il donc point de fortune légere ?
Diſoit déja le chercheur mécontent :
Mais quoi ! me plains-je à tort ? J'ai, je crois mon affaire ;
Celle-ci ne peſe pas tant.
Elle peſeroit moins encore,
Lui dit alors le Dieu qui lui donnoit le choix :
Mais tel en jouit qui l'ignore ;
Cette ignorance en fait le poids.
Je ne ſuis pas ſi ſot ; ſouffrez que je m'y tienne,
Dit l'homme. Soit ; auſſi-bien c'eſt la tienne,
Dit Jupiter. Adieu ; mais là-deſſus
Apprends à ne te plaindre plus.



FABLE VI.

FABLE VI.

LA MAGICIENNE.

LA NUIT avoit au monde amené le repos.
Le silence regnoit sur toute la nature ;
Et l'obligeant, Morphée * à chaque créature
Faisoit litiere de pavots.
Une Sorciere de Carie,
Une vieille Médée †, une autre Canidie ¶,
Savante en l'art d'interroger le sort,
Pour exercer sa science hardie,
Arrive dans un bois qui tremble à son abord.
Dans le centre d'un cercle elle établit la scène
De ses enchantemens divers ;
Sur l'autel en triangle allume la verveine,
En prononçant les mots souverains des Enfers.
Pour sacrifice au Dieu du noir rivage,
Elle souffle la peste au plus prochain bercail ;
Et fait sur l'heure à l'innocent bétail
Perdre le goût du pâturage.

---

* *Morphée étoit le Dieu du sommeil & des songes.*
† *Médée, Magicienne fameuse dans la Fable, par ses crimes.*
¶ *Autre Magicienne dont parle Horace.*

Pluton, de ce grand art le vassal immortel,
Députe à la Sorciere une légion d'ombres,
Qui viennent des Royaumes sombres
Comparoître au magique autel.
Ce n'est pas tout. Il faut que du Ciel arrachée
La Lune descende en ce bois.
De son char, par un mot, la voilà détachée.
Des pauvres Cariens *, les tambours & les voix
La rappellent en vain : la Lune est empêchée.
A quoi ? vous allez voir. Dès que tout s'est rendu
Aux loix de la Magicienne,
Tirez-moi de souci, leur dit la Carienne ;
Où puis-je trouver un chien que j'ai perdu ?
Quoi ! falloit-il troubler l'ordre de la nature,
Lui dit Hécate †, pour ton chien ?
Eh que m'importe son allure,
Dit la Vieille, pourvu que je n'y perde rien ?

Que de gens ne seroient, avec même puissance,
Ni plus justes ni plus sensés !
Pour un rien ils mettroient tout le monde en souffrance ;
Ils se contentent ; c'est assez.

* *Lorsque la Lune étoit éclipsée, les Cariens la croyoient tourmentée par quelque Magicien, & tâchoient de la délivrer par leurs cris & par le bruit des tambours.*

† *Hécate, triple Divinité ; elle étoit Proserpine aux Enfers, Diane sur la terre & la Lune dans le Ciel.*

Est-ce Hiperbole ? non : & ma Fable s'appuye
D'un fait connu de l'Univers.
Parce qu'Alexandre s'ennuye,
Il va mettre le monde aux fers.

FABLE VII.

L'ENFANT*

ET LES NOISETTES.

Que j'aime une image naïve
Qui soit en apparence une leçon d'enfant,
Et qui pour le Sage instructive
Renferme un précepte important !
Les grandes vérités charment sous cette écorce ;
On ne les attend point, & d'abord on les voit ;
Cette surprise y donne de la force.
Un exemple, dit-on ; eh bien, exemple, soit.

* *Cette Fable est une de celles que le P. Desbillons croit devoir être distinguée des autres de M. de la Motte ; c'est une des sept qu'il en a imitées dans son Recueil de Fables latines. Elle se trouve la XXIIme de son* Liv. X. *de l'Edition publiée en* 1759, in-12. *Paris*, Barbou.

Philosophiquement, si je vais dire à l'homme,
Contente-toi de médiocrité;
Il ne t'en coûtera ni repos ni le somme;
Tu l'auras sans difficulté.
Mais par mille projets je te vois agité;
Tes desirs n'ont point de limites;
Toutes fortunes sont à ton gré trop petites.
Tu veux tout; tout échappe à ton avidité.
Belles leçons! mais l'homme y baille.
Que faire pour le reveiller?
Or voici comme j'y travaille;
Je lui conte une Fable, il cesse de bailler.

Un jeune enfant, je le tiens d'Épictete *,
Moitié gourmand & moitié sot,
Mit un jour sa main dans un pot
Où logeoit mainte figue avec mainte noisette.
Il en emplit sa main tant qu'elle en peut tenir;
Puis veut la retirer; mais l'ouverture étroite
Ne la laisse point revenir.
Il n'y sait que pleurer; en plainte il se consomme;
Il vouloit tout avoir, & ne le pouvoit pas.
Quelqu'un lui dit, (& je le dis à l'homme)
N'en prends que la moitié, mon enfant, tu l'auras.

* *Philosophe célèbre, qui a laissé de grandes leçons de Morale; il vivoit sous l'Empereur Néron.*

FABLE VIII.

LE CAMÉLÉON*.

Deux de ces gens coureurs du monde,
Qui n'ont point assez d'yeux, & qui voudroient tout voir;
Qui pour dire : J'ai vu, je le dois bien savoir;
Feroient vingt fois toute la terre ronde.
Deux Voyageurs, n'importe de leur nom,
Chemin faisant dans les champs d'Arabie,
Raisonnoient du Caméléon.
L'animal singulier! disoit l'un : de ma vie
Je n'ai vu son pareil; sa tête de poisson,
Son petit corps Lezard, avec sa longue queue,
Ses quatre pattes à trois † doigts,
Son pas tardif, à faire une toise par mois,
Par-dessus tout, sa couleur bleue.
Alte là, dit l'autre; il est verd;
De mes deux yeux je l'ai vu tout à l'aise;
Il étoit au soleil, & le gosier ouvert;

* *Le P. Desbillons a encore imité celle-ci dans son Recueil, Fable XXI.* Liv. X.

† *Plusieurs Voyageurs rapportent ce que l'on avance ici du Caméléon.*

Il prenoit son repas d'air pur... ne vous déplaise,
Reprit l'autre, il est bleu ; je l'ai vu mieux que vous,
Quoique ce fut à l'ombre : il est verd. Bleu, vous dis-je.
Démenti ; puis injure ; alloient venir les coups,
Lorsqu'il arrive un tiers. Eh ! Messieurs, quel vertige !
Holà donc ; calmez-vous un peu.
Volontiers, dit l'un d'eux ; mais jugez la querelle
Sur le Caméléon ; sa couleur, quelle est-elle ?
Monsieur veut qu'il soit verd ; moi je dis qu'il est bleu.
Soyez d'accord, il n'est ni l'un ni l'autre,
Dit le grave arbitre ; il est noir.
A la chandelle, hier au soir,
Je l'examinai bien ; je l'ai pris, il est nôtre,
Et je le tiens encor dans mon mouchoir.
Non, disoit nos mutins ; non, je puis vous répondre
Qu'il est verd ; qu'il est bleu ; j'y donnerois mon sang.
Noir ; insiste le juge ; alors pour les confondre,
Il ouvre le mouchoir, & l'animal sort blanc.
Voilà trois étonnés, les Plaideurs & l'Arbitre.
Ne l'étoient-ils pas à bon titre ?
Allez, dit le * Caméléon ;
Vous avez tous tort & raison.
Croyez qu'il est des yeux aussi bons que les vôtres ;
Dites vos jugemens ; mais ne soyez pas fous,
Jusqu'à vouloir y soumettre les autres.
Tout est Caméléon pour vous.

* *Le Caméléon est un petit animal qui a quatre pieds*

FABLE IX.

APOLLON, MERCURE ET LE BERGER.

L'HOMME est ingrat ; c'eſt ſon grand vice.
Comme une grace il ſollicite un bien ;
L'a-t-il reçu ? Ce n'eſt plus que juſtice ;
On a bien fait ; il n'en doit rien.
Place-t-on un nouveau Miniſtre ?
Il faut pour ſes flatteurs aggrandir ſon Palais.
Des graces, des tréſors n'a-t-il plus le regiſtre ?
Une ſolitude ſiniſtre
Fait déſerter juſques à ſes valets.

& point d'oreilles ; il eſt fait à peu près comme un Lezard. On en trouve en Egypte qui ont juſqu'à onze & douze pouces de long, y compris la queue. C'eſt une erreur de croire qu'il vit de l'air, parce qu'il ſe plait beaucoup à ouvrir la bouche pour reſpirer le frais. Il ſe nourrit de mouches & autres inſectes. A l'égard de ſa couleur, elle varie continuellement comme celle du Pigeon, ſelon la réflexion des rayons du ſoleil, & la ſituation où il eſt par rapport à ceux qui le regardent. On a prétendu à faux qu'il reçoit la teinture des objets qu'il approche, & qu'il eſt ſuſceptible de toutes les couleurs.

La foule se presse où l'on donne ;
Mais où l'on a donné, l'on ne voit plus personne.
Je plaindrois un vendeur d'encens
Qui n'en débiteroit qu'aux cœurs reconnoissans.
On a tort ! Les plaisirs que l'on daigne nous faire,
Doivent être payés du cœur ;
Et c'est voler son bienfaiteur,
Que lui retenir ce salaire

. . . .

Apollon & Mercure
Un jour firent gageure.
On m'adore pour ma bonté,
Disoit l'un : moi, pour ma malice,
Disoit l'autre ; & je suis le plus accrédité.
Faisons un peu l'essai de notre autorité !
Qui de nous obtiendra le premier sacrifice,
Aura le pas sur l'autre. On conclut le traité.
Apollon voit alors un Berger dans la plaine,
Qui du son de sa flûte éveilloit les Échos.
Il lui fait sous ses pas rencontrer une aubaine ;
C'est une pierre où sont écrits ces mots :
» Ici gît un trésor qu'Apollon te décele ».
Est-il possible ? ô Ciel ! s'écria le Berger.
Il renverse la pierre & la trouve fidelle.
Riche trésor. L'envisager,
Le tirer, le compter, ce ne fut qu'une affaire.
Il songe, en le comptant, à ce qu'il en peut faire.

Il achetera tout ; Terres, Forêts, Châteaux ;
 Rien de trop cher avec si grosse somme.
  Adieu donc mes pauvres troupeaux ;
  Le bon Guillot n'est plus votre homme.
Tandis qu'ainsi le Pâtre, ivre de son trésor,
 Laisse égarer ses yeux & sa pensée,
  Le Dieu malin enleve l'or.
Il ne faut à ce Dieu qu'un instant *, moins encor ;
  Toute la somme est éclipsée.
L'œil de Guillot revient. Plus d'argent. Justes Dieux !
Étoit-ce un songe ? Non. Je veille ; j'ai des yeux ;
Voilà le trou ; voilà la pierre renversée.
Il y voit en effet ces autres mots écrits :
» Apollon te le donne, & Mercure l'a pris ».
Ciel ! Mercure l'a pris ! O disgrace mortelle !
  Voilà mon Guillot à genoux.
Prenez pitié de moi : Mercure, calmez-vous :
Je vais vous immoler ma brebis la plus belle.
Il le dit ; il le fait ; & les larmes aux yeux,
Allume le bucher, y met la pauvre bête.
  Mercure en rit du haut des Cieux ;
 Et sans songer à signer sa requête,
S'écria j'ai gagné. Qu'il nous connoissoit bien !
Intérêt obtient tout ; reconnoissance rien.

---

* *Mercure étoit le Dieu des Voleurs ; un jour il déroba à Apollon ses troupeaux, ses armes & sa lyre.*

FABLE X.

LE FROMAGE.

Deux Chats avoient pris un fromage,
Et tous deux à l'aubaine avoient un droit égal.
Dispute entre eux pour le partage.
Qui le fera ? Nul n'est assez loyal.
Beaucoup de gourmandise & peu de conscience;
Témoin leur propre fait, le fromage volé.
Ils veulent donc qu'à l'audience,
Dame Justice entre eux vuide le démêlé.
Un Singe Maître-Clerc du Bailli du Village,
Et que pour lui-même on prenoit,
Quand il mettoit par fois sa robe & son bonnet,
Parut à nos deux Chats tout un Aréopage *.
Par-devant Dom-Bertrand le fromage est porté;
Bertrand s'assied, prend la balance,
Tousse, crache, impose silence,
Fait deux parts avec gravité;
En charge les bassins; puis cherchant l'équilibre,
Pesons, dit-il, d'un esprit libre,
D'une main circonspecte: & vive l'équité;

* *On appelloit ainsi le Sénat d'Athènes.*

Çà ; celle-ci me paroît déja trop pesante.
Il en mange un morceau. L'autre pese à son tour ;
Nouveau morceau mangé par raison du plus lourd.
Un des bassins n'a plus qu'une légere pente.
Bon ! nous voilà contens ; donnez , disent les Chats.
Si vous êtes contens , Justice ne l'est pas ,
Leur dit Bertrand ; race ignorante ,
Croyez-vous donc qu'on se contente
De passer , comme vous , les choses au gros sas !
Et ce disant , Monseigneur se tourmente
A manger toujours l'excédent ;
Par équité toujours donne son coup de dent ;
De scrupule en scrupule avançoit le fromage.
Nos Plaideurs enfin las des frais ,
Veulent le reste sans partage.
Tout beau , leur dit Bertrand ; soyez hors de procès ;
Mais le reste , Messieurs , m'appartient comme épice.
A nous autres aussi nous nous devons justice.
Allez en paix ; & rendez grace aux Dieux.
Le Bailli n'eût pas jugé mieux.



FABLE XI.

MERCURE ET LES OMBRES.

Mercure * conduisoit quatre Ombres aux Enfers.
Comptons-les : une jeune fille,
Item, un Pere de famille ;
Plus, un Héros, enfin un grand faiseur de vers.
Allant de compagnie, au gré du Caducée †,
Il s'entretenoient en chemin.
Hélas, dit l'Ombre fille, en pleurant son destin,
Que l'on me plaint là-haut ! Je lis dans la pensée
De mon Amant. Il mourra de chagrin.
Il me l'a dit cent fois d'un ton qui se fait croire,
Que loin de moi, le jour ne lui seroit de rien.
Quel amour ! Chaque instant en serroit le lien.
M'aimer, me plaire, étoient son plaisir & sa gloire.
S'il ne meurt, je me promets bien
De revivre dans sa mémoire.

* *C'étoit un des emplois de Mercure, de conduire les Ombres aux Enfers.*

† *Ainsi s'appelloit la Verge que Mercure reçut d'Apollon, en échange de la Lyre dont il lui fit présent.*

Pour moi, dit l'Ombre Pere, il me reste là-haut
Des enfans bien nés, une femme ;
Ils m'aimoient tous du meilleur de leur ame.
Je suis sûr qu'à présent on pleure comme il faut.
Ils me regretteront long-tems sur ma parole ;
Les pauvres gens ! que le Ciel les console.
L'Ombre Héros disoit : Eh qu'êtes-vous vraiment,
Près d'un mort comme moi, par cent combats célébre ?
Je m'assure qu'en ce moment
Les cris des Peuples font mon Oraison funébre.
Mon nom ne mourra point ; du* Gange jusqu'à l'Èbre†,
D'âge en âge, il ira semer l'étonnement.
Croirai-je que quelque autre espere
De vivre autant que moi ? Moi, dit le fier Rimeur ;
Qu'est-ce qu'Achille ¶ auprès d'Homere ? (1)
On me lira par-tout ; on m'apprendra par cœur
Dieu sait comme à présent le monde me regrette.
Vous vous trompez, Héros, Pere, Amante, Poëte ;

* *Gange, Fleuve de l'Inde.*

† *L'Ebre, Riviere d'Espagne, qui donne son nom à l'Iberie.*

¶ *Le plus vaillant des Grecs qui furent au Siége de Troye.*

(1) *Homere, l'un des Poëtes Grecs, le plus ancien, le plus grand & le plus sublime ; il a chanté Achille, On appelle Homere le Prince des Poëtes.*

Leur dit le Dieu. Toi, la Belle aux doux yeux,
Ton Amant consolé près d'un autre s'engage.
Toi, Pere, tes enfans chiffrant à qui mieux, mieux,
Calculent tous tes biens, travaillent au partage;
Ta femme les chicane; & de toi, pas un mot;
Chacun ne songe qu'à son lot.
Quand à toi, Général d'armée,
On a nommé ton successeur.
C'est le Héros du jour; déja la Renommée
Le met bien au-dessus de son prédécesseur.
Et vous, Monsieur l'Auteur, qui ne pouviez comprendre
Que de vous on pût se passer:
La mort, disent-ils tous, a bien fait de vous prendre,
Vous commenciez à baisser.
Ces Ombres se trompoient; nous faisons même faute,
Aux morts comme aux absens nul ne prend intérêt.
Nous laissons en mourant le monde comme il est.
Compter sur des regrets, c'est compter sans son hôte.



FABLE XII.

L'HOMME ET LA SIRENE.

QUELLE espece est l'humaine engeance !
Pauvres Mortels, où sont donc vos beaux jours ?
Gens de desir & d'espérance,
Vous soupirez long-tems après la jouissance ;
Jouissez-vous ? Vous vous plaignez toujours.
Mille & mille projets roulent dans vos cervelles.
Quand ferai-je ce-ci ? Quand aurai-je cela ?
Jupiter vous dit, le voilà ;
Demain dites-m'en des nouvelles,
Jouissez ; je vous attends là.
Ne vous y trompez pas ; toute chose à deux faces ;
Moitié défaut & moitié graces.
Que cet objet est beau ! Vous en êtes tenté.
Qu'il sera laid, s'il devient vôtre !
Ce qu'on souhaite est vu du bon côté,
Ce qu'on posséde est vu de l'autre.

D'une Sirène un homme étoit amoureux fou.
Il venoit sans cesse au rivage
Offrir à sa Venus le plus ardent hommage ;
Se tenoit là, soupiroit tout son sou,

* *La Déesse de la Beauté.*

La nuit l'en arrachoit à peine,
Les soucis avoient pris la place du sommeil;
Et la nuit se passoit à presser le soleil
De revenir lui montrer sa Sirène.
Quels yeux! Quels traits & quel corps fait au tour!
S'écrioit-il: quelle voix ravissante!
Le Ciel n'enferme pas de beauté si touchante.
Il languit, séche, meurt d'amour.
* Neptune en eut pitié. Çà, lui dit-il un jour,
La Sirène est à toi; je l'accorde à ta flâme.
L'Himen se fait; il est au comble de ses vœux.
Mais dès le lendemain le pauvre malheureux
Trouve un monstre au lieu d'une femme.
Pauvre homme! autant l'avoient travaillé ses transports;
Autant le dégoût le travaille.
Le Desirant ne vit que la tête & le corps.
Le Jouissant ne vit que la queue & l'écaille.

* *Le Souverain des Eaux.*



FABLE XIII.

FABLE XIII.

PLUTON ET PROSERPINE.

Dès que Pluton eut ravi Proſerpine,
Cérès en jetta les hauts cris.
Pour s'en plaindre, elle vole aux céleſtes lambris:
Jupin, ſouffriras-tu que Pluton m'aſſaſine?
Je perds ma fille; hélas! Si ce bien m'eſt ôté,
Ote-moi donc auſſi mon immortalité.
Votre affaire eſt embaraſſante,
Répondit Jupin à Cérès;
Ce Cadet-là n'a pas l'humeur accommodante;
Il tient bien ce qu'il tient: mais calmez vos regrets:
Afin d'avoir la paix dans ma famille,
J'imagine un traité que le ſort ſcellera:
Que ſix mois de l'année il garde votre fille;
Et les ſix autres mois pour vous elle vivra.
Voilà mon arrêt, toi, Mercure,
Va le porter au Dieu des Morts.
L'Huiſſier céleſte part, arrive aux ſombres bords;
Inſtruit Pluton. L'arrêt excite ſon murmure.
Quoi, mon frere, dit-il, attente à mes deſirs?
Prétend-il donc me tailler mes plaiſirs?

Nous lui laiſſons ſes biens ; qu'il nous laiſſe les nôtres.
Je n'aurois que ſix mois cette chere Beauté !
Eh ! comment vivre les ſix autres ?
Eſt-ce pour l'adorer trop de l'éternité ?
Vous êtes à plaindre ſans doute,
Lui dit Mercure, en reprenant ſa route :
Mais c'eſt l'ordre du ſort : tel qu'il eſt le voilà ;
Il faut bien en paſſer par-là.
Proſerpine eſt donc épouſée.
Grande fête aux Enfers ; tout ſupplice y ceſſa :
On dit qu'ainſi que l'Éliſée,
Tout le Tartare à la nôce danſa.
Au bout de quinze jours Pluton dit à ſa femme :
On va vous ravir à ma flamme ;
Enfin le terme approche où vous m'allez quitter.
Ici nous ne pouvons compter
Ni les jours ni les mois : nos aſtres * immobiles
Ne ſauroient meſurer le tems :
Mais je ſens bien, depuis que mes vœux ſont tranquilles,
Qu'il s'eſt paſſé bien des inſtans.
On va nous ſéparer : ô regrets inutiles !
(Le terme eſt loin pourtant, il falloit deux ſaiſons)
Autre quinzaine paſſe, & Pluton s'en étonne.
Quoi, dit-il en baillant, ſix mois ſont donc bien longs !
Autre mois paſſe encor ; alors le Dieu ſoupçonne

* *Les Anciens croyoient que l'Eliſée étoit éclairé par des Aſtres particuliers.*

Que Jupiter le trompe, & qu'enfreignant ses loix,
Il ne veut pas tenir la clause des six mois.
Il s'en plaint; mais sa plainte eut beau se faire entendre:
Avec sa Proserpine il lui fallut attendre
Qu'il plût au terme d'arriver.
Quand Mercure vint la reprendre,
Notre époux sentit à la rendre
Plus de plaisir qu'à l'enlever.

Dans un bien souhaité, quels charmes on suppose!
Vient-on à jouir de ce bien?
Tous les jours il décroît, perd quelque chose;
Il devient mal en moins de rien.

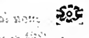
FABLE XIV.

LES DEUX CHIENS.

Maître Brifaut, chien fort doux, fort civil,
En son chemin rencontra de fortune
Aboyard, chien hargneux, un autre la Rancune *.
Il l'acoste humblement. Pardonnez, lui dit-il;
Peut-être je vous trouble en votre revêrie;
Mais si vous vouliez compagnie,

* *La Rancune, Personnage querelleur & malin du Roman Comique de Scarron.*

Je suis à vous, je m'offre de bon cœur ;
Et je tiendrai la grace à grand honneur.
Aboyard n'étoit pas dans son accès farouche :
Les plus brutaux ont leurs instans.
Nos Chiens font amitié : dans la patte on se touche ;
On s'embrasse, on se traite en amis de tout tems.
Nos freres suivent leur voyage.
Confidences trottoient de la part de Brifaut,
Racontant ses emplois, ses amours, son ménage ;
(Amitié fraîche a ce défaut,
Qu'elle jase plus qu'il ne faut.)
Le tout pour amuser le grave personnage,
Qui parloit peu, qui sembloit s'ennuyer,
Plus on prétendoit l'égayer.
Ils arrivent bientôt au plus prochain Village.
Là notre la Rancune aboye à tous les Chiens ;
Attaque l'un, puis l'autre, & se fait mille affaires ;
Tant qu'enfin le Tocsin sonne sur nos deux freres,
Qui sont, l'un portant l'autre, ajustés en vauriens.
Pauvre Brifaut en fut pour ses oreilles,
Ni plus ni moins que Seigneur Aboyard.
L'un attira les coups, & l'autre en eut sa part.
Je l'en plains ; mais choses pareilles
Menacent qui choisit ses amis au hazard.



FABLE XV.

L'AMOUR ET LA MORT.

La Mort fille du Tems, & l'enfant de Paphos *,
Jadis, comme aujourd'hui, voyageoient par le monde.
Tous deux, l'arc à la main, le carquois sur le dos,
Ils faisoient ensemble leur ronde.
Jupiter vouloit que l'Amour,
Blessant les jeunes cœurs, mît des humains au jour;
Et que la Mort frappant la Vieillesse imbécille,
Délivrât l'Univers d'une charge inutile.
C'étoit là l'ordre, & tout devoit aller
Selon ce plan que semble exiger l'âge.
† Cloto, disoit l'Amour, aura de quoi filer;
Nous lui taillerons de l'ouvrage;
Et moi, disoit la Mort, je m'en vais occuper
Sa sœur Atropos à couper:
Qu'elle ait de bons ciseaux; pour moi, j'ai bon courage.
Nos Voyageurs, au coin d'un bois,
Se reposant, fatigués du voyage,
Ils mettent bas & l'arc & le carquois,
Confondent tout leur équipage;

* *L'Amour.*

† *Une des trois Parques; la trame de la vie des hommes étoit entre leurs mains; celle-ci tenoit la Quenouille, Lachésis tournoit le fuseau, & Atropos coupoit le fil.*

Et quand il faut partir, le reprennent sans choix.
De l'Enfant, le Squelette avoit pris maintes flêches;
L'Amour parmi ses traits mêla ceux de la Mort.
L'une au cœur des Vieillards fit d'amoureuses brêches;
L'autre des jeunes gens alla trancher le sort.
Jupiter rit de la méprise,
Et n'y mit de remede en rien:
Il pensa que de leur sotise
Il pouvoit naître quelque bien.



FABLES.

LIVRE SECOND.

FABLE I.

LE LYS ET SON REJETON.

AU ROI.

Un Lys majeſtueux, la gloire des Vallées,
Après un regne floriſſant,
Touche enfin à ſon terme; & les fleurs déſolées
Regrettoient leur Roi périſſant.
Il voit un jeune Lys, tendre eſpoir de ſa tige:
J'ai régné, lui dit-il, mon fils, régne à ton tour;
De ces champs que ma chûte afflige,
Deviens & la gloire & l'amour.
Rends grace au Soleil qui t'éleve,
Comme je le bénis dans les tems qu'il m'abat:
Que ſa douce influence acheve
De te donner ta force & ton éclat.

Attire dans ton ſein l'Abeille diligente ;
Et croiſſant ſous le plus beau Ciel,
De ta ſubſtance bienfaiſante
Aide-la chaque jour à compoſer ſon miel.

Prince, que ces leçons réglent votre carriere ;
Reſte de tant de Lys à nos yeux abbatus,
Raſſemblez-en la ſplendeur toute entiere :
Offrez mille ſujets aux enfans de Phœbus ;
Croiſſez de vertus en vertus :
Nous attendons notre matiere.



FABLE II.

FABLE II.

LE PORTRAIT.

De ſe faire tirer certain homme eut envie.
Chacun veut être peint une fois en ſa vie.
L'amour-propre de ſon métier
Eſt ami des Portraits : cet art qui nous copie,
Semble auſſi nous multiplier.
Ce n'eſt pas là notre unique folie.
Le Portrait achevé, notre homme veut avoir
L'avis de ſes amis, gens experts en peinture :
Regardez, il s'agit de voir
Si je ſuis attrapé, ſi c'eſt là ma figure.
Bon, dit l'un, on vous a fait noir.
Vous êtes blanc : Cette bouche grimace,
Dit un autre. Ce nez n'eſt pas bien à ſa place,
Reprend un tiers : Je voudrois bien ſavoir
Si vous avez les yeux ſi petits & ſi ſombres ?
Et puis, en vérité, que ſervent-là ces ombres ?
Ce n'eſt point vous enfin ; il faut tout retoucher.
Le Peintre en vain s'écrie ; il a beau ſe fâcher ;
Sur cet arrêt il faut qu'il recommence :
Il travaille, fait mieux, réuſſit à ſon choix,
Et gageroit tout ſon bien cette fois
Pour la parfaite reſſemblance,

P

Les Connoiſſeurs aſſemblés de nouveau
Condamnent encor tout l'ouvrage.
On vous allonge le viſage ; *
On vous creuſe la joue ; on vous ride la peau ;
Vous êtes là laid & ſexagenaire ;
Et, flatterie à part, vous êtes jeune & beau.
Eh bien, leur dit le Peintre, il faut encor refaire ;
Je m'engage à vous ſatisfaire,
Ou j'y brulerai mon pinceau.
Les Connoiſſeurs partis, le Peintre dit à l'homme,
Vos amis, de leur nom s'il faut que je les nomme,
Ne ſont que de francs ignorans ;
Et ſi vous le voulez, demain je les y prends.
D'un ſemblable Tableau je laiſſerai la tête,
Vous mettrez la vôtre en ſon lieu.
Qu'ils reviennent demain ; l'affaire ſera prête.
J'y conſens, dit notre homme ; à demain donc : Adieu.
La troupe des Experts le lendemain s'aſſemble,
Le Peintre leur montrant le Portrait d'un peu loin,
Cela vous plaît-il mieux ? dites ; que vous en ſemble ?
Du moins j'ai retouché la tête avec grand ſoin.
Pourquoi nous rappeller, dirent-ils ? Quel beſoin
De nous montrer encore cette ébauche ?
S'il faut parler de bonne foi,
Ce n'eſt point du tout lui, vous l'avez pris à gauche.
Vous vous trompez, Meſſieurs, dit la Tête : * c'eſt moi.

* *L'Aventure racontée dans cette Fable eſt arrivée à J. Ranc de Montpellier, premier Peintre du Roi d'Eſpagne, mort en 1735. Ce Peintre, éleve de Rigaud, excelloit dans le Portrait.*

FABLE III.

LES GOURMETS.

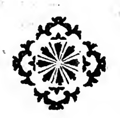
Mais n'eſt-il pas auſſi des goûts ſûrs ? oui, ſans doute :
Ils ſont rares ; mais il en eſt.
Heureux qui les rencontre ! Heureux qui les *écoute !*
Plus heureux encor qui leur plaît !
Travaillons-y, quoi qu'il en coûte.

Sur un vin frais cuvé le Maître d'un Logis
Tenoit conſeil, interrogeoit ſon monde ;
La taſſe couroit à la ronde ;
Il vouloit que chacun en donnât ſon avis.
L'un le goûtant à vingt repriſes,
Très-élégamment décidoit
Qu'il étoit fait exprès pour les tables exquiſes ;
Un autre en l'avalant opinoit du godet.
Ce vin tout d'une voix vaut la liqueur ſuprême
Dont les Dieux s'enivrent là-haut :
On eût défié Bacchus * même
D'y trouver le moindre défaut.
Arrivent deux Gourmets, Docteurs en l'art de boire,
Le Marguillier Lucas & le Syndic Grégoire ;

* *Dieu du vin.*

On leur en fait goûter. Eh bien, qu'en dites-vous?
Votre avis n'eſt-il pas le nôtre?
Il ſent le fer, dit l'un : le cuir auſſi, dit l'autre.
Bon, dit-on, quelle idée ! & d'où viendroient ces goûts?
Le Bacchique Sénat les croit devenus fous.
On les raille à l'envi; mais courte fut la joie;
L'Événement ſut les juſtifier.
On trouve, en le vuidant, dans le fond du cuvier,
Une petite clef pendant à ſa courroie;
Et railla bien qui railla le dernier.

Auteurs, à mille gens votre ouvrage a ſu plaire;
On le dit excellent; ne vous y fiez pas.
Maint défaut échappe au Vulgaire,
Qu'appercevront les délicats.



FABLE IV.

APOLLON ET MINERVE, MÉDECINS.

Apollon * & Minerve † étoient bannis des Cieux.
Pour quel ſujet ? cela n'importe ;
Paſſons-nous-en ; le ſouverain des Dieux,
Quand tel eſt ſon plaiſir, met les gens à la porte :
On obéit faute de mieux.
Que faire, dirent-ils ? ſevrés de l'Ambroſie, ¶
Il faut chez les Mortels aller gagner ſa vie.
Moi, dit le Dieu, je ſais un bon métier.
J'ai bien auſſi le mien, répondit la Déeſſe.
Ils firent choix d'une ville de Grèce,
Et s'établirent là, chacun en ſon quartier.
Apollon ſe fit Empirique ;
Guériſſoit tous les maux du corps ;
Des organes uſés rajuſtoit les reſſorts ;
Pour chaque maladie avoit un ſpécifique.
Quant à Minerve, elle exerçoit
Une plus haute Médecine ;
C'étoit l'ame qu'elle panſoit ;
En exſtirpoit le mal juſques dans la racine.

* *Apollon étoit le Dieu de la Médecine.*
† *La Déeſſe de la Sageſſe.*
¶ *L'Ambroſie faiſoit la nourriture des Dieux.*

L'homme eſt ami du ſtile charlatan.
Bien le ſavoit la prudente Déeſſe.
Elle l'affecta donc, & comme Orviétan,
Elle débitoit la Sageſſe.
Son Affiche portoit, en caracteres d'or,
Qu'à ſon art ſouverain rien n'étoit incurable.
Que l'on m'amene un Scélerat, un Diable,
Quelque choſe de pis encor;
Je vous le rends blanc comme neige :
. . . .
Uſez de mon remede, & je n'en veux le prix
Que de ceux que j'aurai guéris.
Apollon faiſoit mieux, on le payoit d'avance;
Avant la guériſon, il vendoit l'eſpérance.
Cependant tout couroit chez le Dieu Médecin;
Surchargé de pratique, il prenoit davantage;
La foule en augmentoit; on eut tout mis en gage,
Plutôt que de manquer le remede divin.
Il fut riche bientôt, comme un homme d'affaire,
Et Minerve n'étrena pas.

Les maux du corps font tout notre embarras;
Ceux de l'ame n'importent guére.

FABLE V.

LA PAIX.

Entre les Dieux jadis survint un différend ;
Les uns vouloient perdre une Ville,
Les autres la sauver ; ils s'échauffent la bile ;
Peu de raisons, grand bruit, & courroux imprudent :
On se raille, on s'outrage, & rien ne se décide ;
Déja l'un l'autre s'excédant,
Pluton branle sa Fourche, & Pallas son Égide,
Et le Dieu des Mers son Trident.
Quoi, Messieurs, dit Jupin ; quoi, pour une autre Troye *,
La guerre encor s'éleveroit chez vous ?
Voulez-vous toujours qu'on vous croye
Des Dieux capricieux & fous ?
N'a-t-on pas dit assez de sotises de nous ?
Holà, la Paix, dit-il ; la Paix. Point de nouvelles ;
La Paix n'étoit au Ciel ; il fallut la chercher.
Va, Mercure, ajuste tes ailes ;
J'ignore où cette Paix peut s'être allé nicher ;
Cherche la vîte, & me l'amene.
Mercure part, arrive, & le tout d'une haleine.

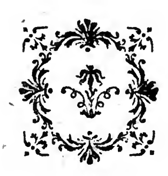
* *Les Dieux avoient pris parti, les uns pour les Troyens, les autres pour les Grecs ; ils combattirent même les uns contre les autres.*

Le voilà d'abord à la Cour.
On ſait que politeſſe habite ce ſéjour :
Le Dieu croit tenir ſon affaire.
On s'y loue, on s'embraſſe, on s'empreſſe à ſe plaire ;
Offres, ſoins obligeans, complimens faits au tour.
Bon, n'allons pas plus loin ; mais il ſe déſabuſe ;
Il voit bientôt que c'eſt traitreſſe ruſe,
Que tout eſt diviſé, qu'on ſe hait, qu'on ſe nuit,
Que la guerre eſt réelle, & le reſte un vain bruit.
Aux Tribunaux Mercure ſe tranſporte ;
Non pas qu'il crut trouver la Paix chez les Plaideurs,
Mais chez les Magiſtrats : Gravité les eſcorte ;
La Paix regne en leur air, & ſemble être en leurs cœurs.
Il s'y trompa ; Thémis embarraſſée
Ne put les accorder ſur le ſens de ſes loix ;
Chacun plaide pour ſa penſée ;
Chicane brouille tout, les avis & les droits.
Des Tribunaux Mercure court aux Temples ;
Leurs Miniſtres, dit-il, doivent les bons exemples ;
J'y trouverai la Paix. Non pas la Paix, je croi,
Monſieur le Dieu ; mais bien diſcorde continue,
Sentimens oppoſés, haine, mauvaiſe foi.
L'un ſoutient ſon Oracle & l'autre ſa Statue ;
Chacun veut tout tirer à ſoi.
Voyons chez les Savans ; car la Science eſt une,
Dit le Dieu ; ces Meſſieurs doivent être d'accord.
Point du tout ; jalouſe rancune,
Au milieu d'eux eſt comme dans ſon Fort.

Dispute à l'infini, procédé mal honnête;
Modernes, Anciens, sont toujours en procès.
Homere étoit un Dieu. Non, c'étoit une Bête,
Dit l'autre : & des deux parts excès.
Mercure de ce pas s'en va dans les familles.
Que trouve-t-il chez les Époux
Prudes & débauchés, coquettes & jaloux,
Maris caducs, femmes qu'on laisse filles,
Et s'en vengeant peut-être; enfin les béatilles
De l'hymenée, ennuis, chagrins, dégoûts;
L'un dit blanc, l'autre noir; voilà comme ils sont tous.
Entre freres autre discorde;
Jalousie, intérêt, & toujours démêlés.
Ne trouverai-je donc personne qui s'accorde,
Tous les cerveaux sont-ils troublés,
Dit Mercure ? Du moins les enfans & les Peres . . .
Autre erreur & nouveaux débats.
Il les trouve appointés contraires;
Ou les Peres sont durs, ou les enfants ingrats.
O juste Ciel ! j'ai fait une belle ambassade, *
Disoit déja Mercure, en retournant aux Cieux :
Mais comme en son chemin il détournoit les yeux,
Il voit la Paix assise, ainsi qu'une Nayade †
Au bord d'une fontaine & sous de verds rameaux;
Ah te voilà, dit-il ? J'habite ces hameaux,

* *Paroles de Sosie dans Amphitrion.*
† *Nayade, Nymphe des Eaux.*

Lui répond-elle avec ce Solitaire.
Fort bien, reprit Mercure, à ce que je puis voir,
Non plus que nous l'homme a beau faire,
Il faut être seul pour t'avoir ;
Encor avec soi-même a-t-on plus d'une affaire.



FABLE VI.

LES MOINEAUX.

Notre cœur veut avoir sa pleine liberté ;
L'ombre de contrainte le blesse ;
Et c'est un Roi jaloux de son autorité ,
Jusques à la délicatesse.
Cet objet me plait ; mais sur-tout
Ne m'obligez pas de m'y plaire.
Ordonnez-moi ce que je voulois faire ;
Vous allez m'en ôter le goût.

Dans un bois habité d'un million d'Oiseaux ,
Spacieuse cîté du Peuple volatile ,
L'Amour unissoit deux Moineaux :
Amour constant , quoique tranquille ;
Caresse sur caresse , & feux toujours nouveaux ;
Ils ne se quittoient point. Sur les mêmes rameaux
On les eut vus perchés toute la matinée ,
Voler ensemble à la dînée ,
S'abreuver dans les mêmes eaux ,
Célébrer tout le jour leur flâme fortunée ,
Et de leurs amoureux duos
Attendrir au loin les Échos.

Même roche la nuit eſt encor leur hôteſſe ;
Ils goûtent côte-à-côte un ſommeil gracieux ;
L'une ſans ſon Amant, l'autre ſans ſa Maîtreſſe,
N'eut jamais pû fermer les yeux :
Ainſi dans une paix profonde,
De plaiſirs aſſidus nourriſſant leurs amours,
Entre tous les Oiſeaux du monde
Ils ſe choiſiſſoient tous les jours.
Tous deux à l'ordinaire allant de compagnie,
Dans un piége ſe trouvent pris ;
En même cage auſſi-tôt ils ſont mis.
Vous voilà, mes enfans ; paſſez là votre vie ;
Que vous êtes heureux d'être ſi bons amis !
Mais dès le premier jour il ſemble
Que le couple en cage ne s'aime plus ſi fort ;
Second jour ennui d'être enſemble ;
Troiſieme, coup de bec ; puis on ſe hait à mort ;
Diſpute & puis combat pour vuider la querelle :
Plus de duos, c'eſt muſique nouvelle.
Qui les appaiſera ? Pour en venir à bout,
Il fallut ſéparer le mâle & la femelle.

Leur flâme en liberté devoit être éternelle ;
La néceſſité gâta tout.

* *M. l'Abbé Batteux de l'Académie Françoiſe loue beaucoup cette Fable, & en fait voir les beautés dans ſes Principes de Littérature.* Tome II. *Art. de l'Apologue.*

FABLE VII.

LE CHIEN ET LE CHAT.

Ragotin, Chien Picard & ſentant le terroir,
Fidele & bien la meilleure ame
Que dans ſon eſpece on pût voir;
Hôte d'une maiſon, ne s'y faiſoit valoir
Que par ſes ſoins zelés pour Monſieur, pour Madame,
Pour Enfans, Valets, tout le train:
Jamais Chien ne fut plus humain.
Vous l'euſſiez vu careſſer ſa Maîtreſſe,
Faire cent tours pour l'égayer;
Prendre ſa part de joie ou de triſteſſe,
Selon qu'il la voyoit ou rire ou larmoyer;
D'une lieue annoncer ſon Maître;
Pour le ſervir appeller tous ſes gens;
Careſſer ſes amis, de loin les reconnoître,
Patte flateuſe & point de dents.
Quelquefois dans un petit coche
De trainer les enfants il faiſoit ſon devoir;
Il eſcortoit Cataut quand elle alloit le ſoir;
Pour le Cuiſinier même il étoit tourne-broche;
Il étoit tout: auſſi dans le Logis
Ne comptoit-il que des amis;

J'en excepte un Matou dont il tira l'oreille
Un jour en diſputant un os.
Tu peux t'attendre à pis qu'à la pareille,
Lui dit le Chat, l'œil en feu, le cœur gros.
Le Chien ne prend garde au propos,
Ni n'en gruge moins bien, ni moins bien n'en ſommeille.
Mais cependant le traître de Matou
Méditant jour & nuit par où
Il pourroit en tirer vengeance,
Le trouve enfin : tout vient quand on y penſe.
La Maîtreſſe avoit un Serin,
Qui la charmoit de ſon ramage;
Le ſcélérat un beau matin
Incognito s'en va rompre la cage;
Étrangle le Muſicien,
Et tout rongé le porte à la loge du Chien.
Or je vous laiſſe à juger le vacarme
Que la Maîtreſſe fit ſe trouvant ſans Serin.
Tout le Logis eſt en allarme;
On court, on cherche; on trouve enfin
Le vrai corps du délit auprès de Ragotin.
Ah ! le perfide ! Il faut qu'il meure;
Point de pardon pour cet ingrat.
Vîte, qu'on me l'aſſomme. On obéit ſur l'heure;
En le frappant chacun le pleure :
Mais l'amitié n'alla qu'à ſoupçonner le Chat,

Et pas plus loin : du Chien nul ne prit la défenſe ;
Et pour toute reconnoiſſance ,
C'eſt dommage , dit-on ; mais qu'y faire ? il eſt mort.

Un ennemi nuit plus que cent amis ne ſervent ;
Qu'à jamais les Dieux m'en préſervent.
La Haine veille & l'Amitié s'endort.

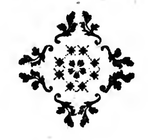
FABLE VIII.

LE RENARD ET LE LION.

FADE Flateur , Pédant ſevere ,
Le meilleur des deux ne vaut rien ,
Qui ſait corriger ſans déplaire ,
Eſt au but ; qu'il s'y tienne bien.

Un Renard pourſuivi , faute d'un autre aſyle ,
S'étoit ſauvé dans l'antre du Lion ,
Le Chaſſeur l'y laiſſa ſans plus d'ambition ;
Violer la franchiſe eut été difficile.
Mais le Renard épouvanté
Ne compta guére alors ſur l'hoſpitalité.
Çà , dit le Monarque farouche ,
Sois le bien-arrivé , tu ſeras pour ma bouche.

A quelle fausse est-tu meilleur ? dis-moi.
Je n'en sais rien, dit le Renard au Roi ;
Mais, Sire, ce discours & ce regard severe
Me rappellent mon pauvre Pere ;
J'en pleure encor quand je pense à sa fin.
Un Lapin fugitif lui demandoit asyle ;
Mais mon Pere trouva la priere incivile ;
Et poussé par le Diable, il mangea le Lapin.
Le Lapin en mourant réclama la colere
De Jupiter hospitalier ;
Et sur le champ mon pauvre Pere
Fut enfumé dans son terrier.
Le Lion s'en émut ; & soit crainte, soit honte,
Soit pitié du Renard, sa faim se ralentit.
Va-t-en, dit-il, avec ton conte,
Tu m'as fait passer l'appétit.



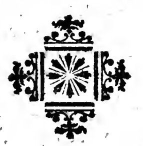
FABLE IX.

FABLE IX.

LE RAT *tenant table.*

Il étoit un Grenier vaste dépositaire
Des riches trésors de Cérès.
Un Rat habitoit tout auprès,
Qui s'en crut le propriétaire.
Il avoit fait un trou, d'où quand bon lui sembloit,
Il entroit dans son héritage.
C'étoit peu d'y manger ; le Prodigue assembloit
Les Rats de tout le voisinage.
Il y tenoit table ouverte en Seigneur,
Où, selon l'ordre, tout dineur
Payoit son écot de louange.
Est toujours bien fêté celui chez qui l'on *mange.*
Le bon Rat comptoit donc ses amis par ses doigts,
(Car il prenoit pour siens les amis de sa table ;)
Chacun l'avoit juré cent fois;
Voudroient-ils lui mentir ? Cela n'est pas croyable.
Cependant le Maître du grain,
Voyant que ces Messieurs le menoient trop bon train,
Se résolut de le changer de place.
Le Grenier fut vuidé du soir au lendemain.
Voilà mon Rat à la besace.

Heureuſement, dit-il, j'ai fait de bons amis.
Tout plein de cet eſpoir, chez eux il ſe tranſporte;
Mais d'aucun il ne fut admis;
Par-tout on lui ferma la porte.
Un ſeul Rat, bon voiſin, qu'il ne connut qu'alors,
Ouvrit la ſienne & le reçut en frere.
J'ai mépriſé, dit-il, ton luxe & tes tréſors;
Mais je reſpecte ta miſere:
Sois mon hôte; j'ai peu; ce peu nous ſuffira.
Je me fie à ma tempérance:
Mais inſenſé qui ſe fiera
A tout ami qu'amene l'abondance!
Il ne vient qu'avec elle; avec elle il fuira.



FABLE X.

L'ENFANT SANS SEXE.

Il naquit un Enfant ſans ſexe ni demi,
Contraire de l'hermaphrodite *.
Beautés, à cela près, & des Graces parmi,
Pronoſtiquoient en lui le plus rare mérite.
Sur l'étonnante nouveauté
Plus d'un Oracle eſt conſulté :
Le cas vaut bien qu'Apollon y réponde.
Il dit donc que l'Enfant croîtroit
Sans ſexe & tel qu'il vint au monde ;
Mais qu'à vingt ans il choiſiroit
D'être homme, ou femme, ou rien ; enfin ce qu'il voudroit.
L'Enfant croît ; il eſt grand ; ſon eſprit, ſa prudence
Lui font bientôt une foule d'amis.
Tout ſexe l'aime ; à tous ſecrets admis,
Dans ſon ſein pleut la confidence ;
Sur-tout des tendres cœurs Avocat conſultant,
En juge neutre il les entend ;
Regle au plus juſte chaque affaire ;
Conſeille, accommode les gens ;
Et ſans exiger d'honoraire,
Arbitre entre eux les frais & les dépens.

* *Qui a les deux ſexes.*

Pendant son exercice, il ne reçoit que plaintes,
Ne voit dans les cœurs des Amans
Que caprices, qu'emportemens,
Qu'impatiens transports & dévorantes craintes;
Les biens seulement en desirs;
Chagrins réels sous l'ombre des plaisirs.
Le tems, qui va son train, amene la journée
Où le consultant doit opter.
Il marche en pompe au Temple où doit s'exécuter
De l'infaillible Dieu la parole donnée.

. . . .

L'Anonime entre au Temple, & le Peuple à l'entour
Prête au choix qu'il va faire, une oreille perplexe.
Dieux, laissez-moi, dit-il, tel que je vins au jour.
L'amitié me suffit. En me donnant un sexe,
Ne m'exposez point à l'amour.
Cette priere fut sage autant qu'imprévue.
Les sexes sont sans doute établis à propos;
Mais en cela la Nature eut en vue
Ses intérêts plus que notre repos.



FABLE XI.

L'HOROSCOPE DU LION.

Un Lion fouverain d'Afrique
Voulut un jour favoir fon avenir.
Sa Cour ne lui pouvoit fournir
Aucun Maître en cette rubrique.
De certain Aftrologue, un Singe domeftique
Promet la chofe, & part pour la tenir.
A tout hafard il vole un papier à fon Maître;
C'eft un Horofcope, il fuffit.
Il l'apporte au Lion; on le prend, on le lit.
Que croyez-vous que le Lion doive être?
Efclave, & puis Comédien.
L'auriez-vous deviné? Quoi, traitre, ofes-tu bien
M'annoncer ce deftin, dit le Prince au Prophête?
Tu n'es qu'un ignorant. Sire, je le fouhaite,
Dit le Singe tremblant. Mais toi,
Sais-tu ton fort, reprit le Roi?
Voyons; dirois-tu bien ce qu'il te refte à vivre:
La griffe étoit ouverte, & le Singe à genoux?
Sire, dit-il, j'ai lu dans le célefte Livre,
Que je devois mourir au même inftant que vous.

Ce tour adroit répara l'imprudence,
Le Lion superstitieux
Ferma la griffe & retint sa vengeance.

. . . .

Que deviendra la Prophétie ?
Écoutez : Le Lion arrêté dans des rets
Est pris, enchaîné, puis après
Apprivoisé. Son Maître en veut gagner sa vie.
Ils partent. Avec eux notre Singe devin
Part aussi-bien instruit des tours de Fagotin.
Par les Foires on les promene ;
Par-tout nos deux Acteurs établissent leur scene,
L'un serieux, l'autre badin ;
C'est Lélio, * c'est Arlequin :
Un seul de ces deux en vaut quatre.
Le monde court en foule à ce nouveau théâtre,
Chacun les voulut voir. Or, le jeu du Lion
Étoit de ne le plus paroître.
D'être doux, complaisant & docile à son Maître ;
Il jouoit la soumission.
De sa queue il lui faisoit fête ;
De sa patte le caressoit ;
Souffroit que dans sa gueule il enfonçât la tête ;
Le Spectateur en frémissoit.

* *Acteurs célèbres de la Troupe Italienne.*

Le Singe d'autre part fait sur son camarade
Cent jolis tours, mainte gambade ;
Monte à cheval sur lui, le mene à son desir :
Le Spectacle à la fois faisoit peur & plaisir.
Dom-Bertrand applaudi, pour l'être davantage,
S'avise un jour d'un tour de son métier ;
Et pour imiter l'homme, osant trop se fier
A la docilité de l'animal sauvage,
Va dans la gueule du Lion
Fourrer sa tête. Une telle action
Surprend le Lion & l'irrite.
Il redevient féroce, & sans attention
A sa mort autrefois prédite,
Il étrangla Bertrand pour l'indiscrétion.
Mais punissant la faute, il en fit une extrême ;
Du colier de Bertrand il s'étrangla lui-même.
C'est ainsi qu'on vit s'achever.
Le destin du Lion, prononcé pour un homme :
Jusqu'au tour dont le Singe usa pour se sauver,
Tout s'accomplit, tout se consomme.
Qu'après cela l'on prenne le parti
D'un art aveugle & qui n'a point de guide ;
Maître hasard s'est par fois diverti
A le justifier ! mais quoiqu'il en décide,
L'Astrologue a toujours menti.

FABLE XII.

LE VALET ET L'ÉCOLIER.

Martin servoit un Financier.
Un jeune Étudiant étoit le fils du Maître;
Et le Valet & l'Écolier
Étoient amis autant qu'on le peut être.
Par fois ensemble ils raisonnoient:
Dequoi ? des Maîtres & des Peres.
Sur le tapis sans cesse ils les tenoient.
Les Maîtres sont des vrais Corsaires,
Disoit Martin ; jamais aucun égard pour nous;
Aucune humanité : pensent-ils que nous sommes
Des chiens, & qu'eux seuls ils sont hommes!
Des travaux accablans, des menaces des coups,
Cela nous vient plus souvent que nos gages.
Quelle maudite engeance ! Eh ! mon pauvre Martin,
Les Peres sont-ils moins sauvages?
Réprimandes sans fin,
Importune morale, ennuyeux verbiages,
Fous qu'ils sont du soir au matin,
Ils voudroient nous voir toujours sages.
Forçant nos inclinations,
Veut-on être d'épée ? ils nous veulent de robe.

. . . .

Aussi

Aussi long-tems qu'ensemble ils demeurerent
Ce fut leur unique entretien.
Mais enfin ils se séparerent;
Chacun fit route à part. Martin acquit du bien,
D'emplois en emplois fit si bien
Qu'il devint Financier lui-même;
Eut des maisons; que dis-je ? eut des Palais,
Table exquise & d'un luxe extrême,
Grand équipage & peuple de Valets.
L'Écolier d'autre part hérite de son pere;
Augmente encor ses biens; prend femme, a des enfans;
Le tems coule; ils sont déja grands:
Martin devenu riche, il le fit son Compere:
Aussi bons amis qu'autrefois,
Ils raisonnoient encor. Quelle étoit leur matiere ?
Les valets, les enfans. O la pesante Croix,
Dit Monsieur de la Martiniere,
(Car le nom de Martin étoit crû de trois doigts;)
Quel fardeau que des Domestiques !
Paresseux, ne craignant ni menaces, ni coups,
Voleurs, traitres, menteurs, & médisans iniques,
Ils mangent notre pain & se moquent de nous.
Ah ! dit le Pere de famille,
Parlez-moi des Enfans; voilà le vrai chagrin.
Ils ne valent tous rien, autant garçon que fille;
L'une est une coquette, & l'autre un libertin.

Nul respect, nulle obéissance ;
Nous nous tuons pour eux, point de reconnoissance.
Quand mourra-t-il ? Ils attendent l'instant ;
Et se trouvent alors débarrassés d'autant.
Ces gens eussent mieux fait peut-être
De n'accuser que l'homme, & non point les États ;
Il n'est bon Valet ni bon Maître,
Bon Pere, ni bon Fils, mauvais dans tous les cas.

FABLE XIII.

LE BONNET.

C'est pour notre repos que les cœurs sont cachés ;
Jouissons de notre ignorance.
Nous serions tous bien empêchés,
Si l'on nous parloit comme on pense.

Certaine Fée un jour étoit Souris.
C'étoit la fatale journée
Où l'ordre de la Destinée
Lui faisoit prendre l'habit gris.
Un Chat qui la guétoit, alloit croquer la Fée ;
Certain homme le vit : soit caprice ou pitié.
Il court après le Chat, lui fait manquer sa proie.
Au Diable le Matou l'envoie ;
Mais aussi la Souris le prit en amitié.

Le lendemain elle apparut à l'homme,
Non plus Souris, mais Déesse, autant vaut.
Tu m'as sauvé le jour, commence-t-elle; il faut
Te payer du bienfait: le mieux, c'est le plutôt.
De Doucette, car c'est ainsi que l'on me nomme,
Cœur ingrat n'est point le défaut.
Demande donc, & souhaite à ton aise;
Je puis tout; tu n'as qu'à parler.
Eh bien, dit l'homme, qu'il vous plaise
M'ouvrir les cœurs, me reveler
Tout ce que les gens ont dans l'ame,
Soit, j'y consens, lui dit la Dame.
Tu n'as qu'à prendre ce Bonnet:
Il est Fée, & tu vas voir les gens à souhait.
Ils ne te diront plus ce qu'ils croiront te dire,
Mais bien tout ce qu'ils penseront.
Tu les verras tels qu'ils seront.
Grand bien te fasse; adieu, je me retire.
Voilà bientôt notre homme & son Bonnet,
Parlant aux gens. J'en aurai le cœur net,
Se disoit-il; je verrai ce qu'on pense.
C'est par sa femme qu'il commence.
Le Bonnet de jouer son jeu.
Que je te hais, dit-elle, en embrassant le Sire!
(Contraste assez plaisant du faire avec le dire

. . . .

Le tout en le flattant; c'est ce qu'il faut noter.)

La bonne Épouſe ainſi connue,
Le Pere parle à ſes Enfans.
En dépit d'eux leur bouche eſt ingénue :
Ils attendent ſes biens qu'il garde trop long-tems.
Ainſi l'homme au Bonnet s'en va de gens en gens
Tirer des cœurs les ſecrettes penſées ;
Ne trouve en ſes amis qu'ames intéreſſées,
Ingrats & mauvais cœurs ſous déhors obligéans.
Va-t-il rendre quelque viſite ?
En lui ſerrant la main, on l'appelle importun.
D'une parole qu'il a dite,
Quelqu'un veut le louer : ce quelqu'un hypocrite
Dit qu'il n'a pas le ſens commun.
A chaque inſtant mille dégoûts pour un :
Rien ne le flatte ; tout l'irrite :
Tant & tant, que notre homme excédé de chagrins
Jette enfin ſon Bonnet par-deſſus les moulins.
Le cherche qui voudra : Quant à moi, je le quitte.



FABLE XIV.

LE CHIEN ET L'ANE.

Martin, grave Baudet, & l'agile Miraut,
En même endroit s'en alloient pour affaire.
L'un marchoit d'un pas de Commere,
L'autre faisoit une toise d'un saut.
Ce n'étoit moyen d'aller même carriere :
Mais sautant en avant, puis autant en arriere,
Le Lévrier léger s'éloignoit du Lourdaut,
Et le rejoignoit aussi-tôt.
Marchant ainsi de compagnie,
Ils traversent tous deux mainte longue prairie ;
Ils passent monts & bois, fatiguans pour Martin.
Miraut, comme j'ai dit, faisant triple chemin ;
Et de l'agilité dont il faisoit parade,
Divertissant son camarade.
Enfin, tant fut troté, caracolé, sauté,
Qu'avant que d'arriver au gîte,
Le haletant Miraut resta sur le côté.
Martin arriva seul, n'alla-t-il pas plus vîte ?

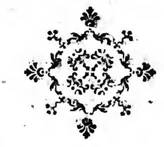


FABLE XV.

L'INDIEN ET LE SOLEIL.

Grand Roi, qui vois les arts d'un regard favorable,
Et dont avec transport j'éprouve la bonté,
Souffre qu'ici la vérité
Se cache un moment sous la Fable.
Un habitant de l'Inde adoroit le Soleil;
Un zele renaissant nuit & jour le dévore,
Et plein de l'objet qu'il adore,
L'ardeur de le louer interrompt son sommeil.
Quelquefois célébrant sa lumiere féconde,
D'un regard attentif il le suit dans son cours,
Admire en lui l'ame du monde;
Toujours chantant & se plaignant toujours
Qu'à ce qu'il sent nul terme ne réponde.
Il peint tantôt le céleste flambeau.
Vainement assiégé par les sombres nuages,
Et bientôt vainqueur des orages
Reparoissant encor plus beau.
Il fait Hymne sur Hymne, en remplit la contrée;
Tout accourt à sa voix, & chacun l'écoutant,
Bénissoit la puissance en ses Vers célébrée,
Tandis que du plaisir de la voir adorée

Le Chantre se tient trop content.
Le Soleil touché de ce zele,
Sur ses champs desséchés jette un œil caressant,
Soudain, moisson double & plus belle;
Verger fertile & fleurissant.
Soleil, dit l'Indien, je rends à tes largesses
Tout l'hommage que je leur dois:
Tes bienfaits cependant n'acquierent rien sur moi;
Tu peux augmenter mes richesses,
Mais non pas mon zele pour toi.



FRAGMENT
DE LA FABLE:
LE ROI DES ANIMAUX.

. . . .

On le * dépose enfin, pour choisir le Lion.
Le nom de Conquérant suit cette élection.
Bientôt le nouveau Roi recule ses Frontieres,
Soumet tous ses voisins à son ambition;
Fait trembler ses Sujets. Plus de rébellion.
Mais aussi point d'amour; il n'inspiroit que crainte.
Sa Majesté cruelle & de sang toujours teinte,
        Effrayoit jusqu'à ses Flatteurs;
        Sur un soupçon, sur une plainte,
Malheur aux accusés, même aux accusateurs.
Qu'est ceci, dit le Peuple, & quel choix est le nôtre.
        La Diete a bien mal réussi, &c.

* *Le Bœuf.*



POÉSIES DIVERSES.

ÉTRENNES A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

POUR l'an * qui commence son cours,
Je cherchois un don à vous faire :
Les Dieux à qui j'avois recours
Pouvoient seuls me tirer d'affaire.
Je garde le fidele état
De leur réponse souveraine ;
En voici donc le résultat,
Je vous le laisse pour Étrenne.

Jupiter dit, du plus beau sang
Je lui fis tirer sa naissance ;
Placée au plus auguste rang,
Je lui fais part de ma puissance.

* *En* 1728.

A des préfens si glorieux
J'ai joint une ame plus qu'humaine,
Et qu'envieroient même les Dieux;
Je la lui laiffe pour Étrenne.

Pourquoi t'inquiéter en vain,
M'a dit Junon, pour la Princeffe?
Ne tient-elle pas de ma main
Le digne objet de fa tendreffe?
C'eft moi qui d'un hymen fi doux,
Entretiens l'éternelle chaîne:
Quel don plus grand qu'un tel Époux!
Je le lui laiffe pour Étrenne.

Tes defirs paffent mon pouvoir,
M'a d'abord répondu Minerve;
Ludovife a tout mon favoir,
Je n'en ai point fait de referve:
Tout fe dévoile à fes regards;
Elle a comme moi, le domaine
Et des Sciences & des Arts;
Je le lui laiffe pour Étrenne.

Qu'exige-tu de mes faveurs,
M'a dit le Dieu de l'harmonie?
Ludovife *vaut* les neuf Sœurs,
Seule elle en a tout le génie:

C'eſt de moi qu'elle tient ſon goût ;
Et cette éloquence ſoudaine,
Qui perſuade & qui peut tout,
Je la lui laiſſe pour Étrenne.

La charmante Divinité,
De qui les Ris ſuivent les traces,
M'a dit d'un air déconcerté,
Elle m'a dérobé les Graces :
J'ai déja perdu tout eſpoir
Qu'un jour mon fils me les ramene ;
Puiſque je ne puis les ravoir,
Je les lui laiſſe pour Étrenne.

. . . .

J'ai donc ſans fruit importuné
De mes vœux la troupe céleſte :
Chacun pour avoir trop donné
Ne ſe trouve plus rien de reſte.
Pour ſervir mes vœux empreſſés
Toute recherche eût été vaine ;
Mais les biens dont vous jouiſſez,
On vous les laiſſe pour Étrenne.

Foible Mortel, ferois-je mieux
Que la Troupe toute-puiſſante ?
Plus embaraſſé que les Dieux,
Que faut-il que je vous préſente ?

Ce reſpect *de vos graces né*,
Dont ma Muſe fut la Maraine,
Et qu'Amour traite en frere aîné,
Je vous le laiſſe pour Étrenne.

Mais vous ; *ſongez que par pitié*
De ce reſpect ſans eſpérance,
Vous m'avez promis amitié,
Qui plus eſt *encor*, confiance :
J'en citerois de bons témoins ;
Mais votre parole eſt certaine.
Ainſi répondez-moi du moins,
Je vous les laiſſe pour Étrenne.

A LA MÊME.

HUIT jours ſans vous voir, & je vis !
Le paradoxe eſt bien étrange,
J'en conviens : mais, à mon avis,
Voici comment le prodige s'arrange.
Vivre loin du ſeul bien, dont mon cœur ſoit jaloux,
Aux plus mortels ennuis ce ſentiment me livre ;
Mais c'eſt toujours penſer à vous,
Et penſer à vous me fait vivre.

Digitized by Google

SUR UNE EGLOGUE

FAITE A SCÉAUX,

Dont on avoit trouvé les Vers un peu trop pompeux.

PEUT-ÊTRE, ainsi que dans Astrée,
Ces Bergers enflent trop leurs simples chalumeaux;
Mais ce sont des Bergers des Campagnes de Scéaux;
Et la Nymphe de la contrée
Change en Parnasse les hameaux.

* *Astrée, fameux Roman, & un des plus ingénieux qui aient paru en ce genre; il est* d'Honoré d'Urfé, *mort en 1625.*



VERS AU ROI,

SUR SA CONVALESCENCE.

Qu'un seul jour enfante d'allarmes !
Tes maux naissoient ; déja les larmes
Couloient de tous les yeux François ;
Cher Prince, une crainte mortelle
Désoloit ce Peuple fidele,
Fameux par l'amour de ses Rois.
Mais le Ciel satisfait des premieres menaces,
Fait luire les momens heureux ;
Et par ce prompt secours nos actions de graces
Se confondent avec nos vœux.

Jouis de cette longue joie,
Qu'à l'envi ton Peuple déploie,
Après de si vives douleurs ;
Et du zele qui le signale
Reconnois une preuve égale,
Et dans sa joie & dans ses pleurs.



VERS
POUR LE ROI.

TROMPETTES, prêtez-nous tout l'éclat de vos sons;
Flûtes de vos accords, prêtez-nous la tendresse;
Musettes, mêlez-y la champêtre allégresse;
Que le Cor anime nos Chansons.
Dans ce jour mémorable,
Faisons cent & cent fois dire à l'Écho charmé:
Vive le Roi le plus aimable,
Vive le Roi le plus aimé!

LE CÉLIBAT.

VEUT-ON que je prenne femme?
Je veux trouver ensemble & jeunesse & beauté;
L'esprit bien fait; une belle ame;
Agrement & simplicité;
Cœur sensible, sans jalousie;
Complaisance & sincérité;
Vivacité sans fantaisie;
Sagesse sans austérité;
Enfin, pour la rendre parfaite,
A toutes les vertus, joignez tous les appas:
Voilà celle que je souhaite;
Trop heureux cependant de ne la trouver pas.

REGRETS

SUR L'AGE D'OR.

Qu'est devenu cet âge où la Nature
Rioit ſans ceſſe au genre humain ;
Cet âge d'or dont la peinture
Nous flatte encor ? ſonge doux quoique vain.
Mais ce n'eſt pas que j'en rappelle
Les jours ſereins & les tranquilles nuits.
Que la Nature fut plus belle,
Que Flore eut plus de fleurs, Pomome plus de fruits ;
Ce n'eſt pas là ce qui fait mes ennuis.
J'en regrette d'autres délices ;
La foi naïve & la ſimple candeur,
Les vertus hôteſſes du cœur,
L'ignorance même des vices.
Oui, ce fut là ſon plus rare tréſor,
Les Diſcours n'étoient point des embuches dreſſées ;
Les paroles & les penſées
N'étoient point en divorce encor, &c.

(*Prol. de la Fable :* La Roſe & le Papillon.)



DE LA

DE LA VARIÉTÉ

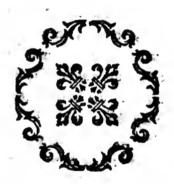
DANS LA POÉSIE.

VARIÉTÉ, je t'ai voué mon cœur :
Seule, tu plais toujours. J'ai pitié du Lecteur,
Quand tu n'as pas versé tes graces sur l'Auteur.
Préside à mes récits ; préside à mes images ;
Peins toi-même mes païsages ;
Changeons d'objets ; changeons de lieux ;
Promene-moi dans mes ouvrages,
De la Terre aux Enfers, & des Enfers aux Cieux.
A peine la Nature est-elle assez féconde ;
Tout est dit, tout devient commun.
Les Conquérans voudroient un nouveau monde ;
C'est aux Rimeurs qu'il en faut un.
Toujours des animaux, des bois & des campagnes !
Sans cesse le même horizon !
Comment y résister ? l'on se croit en prison.
De la Variété les Graces sont compagnes,
J'en veux dans mon ouvrage égayer la raison.
Là, j'amenerai sur la scène
Cadet Ciron qui se croit important ;
Tout auprès, Jupiter de son trône éclatant
Gratifiera la race humaine ;

Delà, je vais aux sombres bords,
Faire juger Minos, faire parler les Morts.
Aujourd'hui dans le Nord & demain dans l'Afrique;
Quelquefois Iroquois, & d'autres fois Persan,
Gai, sérieux, galant ou politique,
Je serai tout, mais toujours véridique.
Çà, ma Muse, prend le turban,
Et tire ici le vrai des songes d'un Sultan *.

(*Prolog. de la Fable* des deux Songes.)

* *L'Empereur des Turcs.*



LEÇONS AUX ROIS.

Rois, vous aimez la gloire ; elle est faite pour vous.
Il ne s'agit que de la bien connoître :
Soyez ce que vous devez être ;
Elle va vous offrir ce qu'elle a de plus doux.
Mais que devez-vous être ? & qu'est-ce qu'un Monarque ?
C'est plutôt un Pasteur qu'un maître du troupeau ;
C'est le Nocher qui gouverne la barque,
Non le possesseur du vaisseau.
Votre empire s'étend du Couchant à l'Aurore ;
Cent Peuples suivent votre loi :
Vous n'êtes que puissant encore ;
Gouvernez bien ; vous voilà Roi.
Le fameux * Vainqueur de l'Asie
N'étoit pas Roi : c'étoit un voyageur armé,
Qui, pour passer sa fantaisie,
Voulut voir en courant l'Univers allarmé.
De bonne heure † Aristote auroit dû le convaincre
Qu'au bien de ses États un Roi doit se donner.
Il perdit tout son tems à vaincre,
Et n'en eut pas pour gouverner.

(*Prolog. de la Fable :* Le Conquérant & la pauvre femme.)

* *Alexandre.*

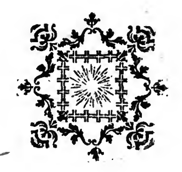
† *Précepteur d'Alexandre.*

AUX ÉCRIVAINS INUTILES.

MAIS ne croyez-vous pas qu'on vous en doit de reste,
Lorsque vous contentant de vaines fictions,
Vous n'allez pas orner d'un agrément funeste
Les vices & les passions ?
Vraiment je vous trouve admirables :
Vous n'êtes pas les plus coupables ;
Donc vous êtes des gens de bien :
La conséquence ne vaut rien.
Je punirois l'Auteur qui ne cherche qu'à nuire ;
Comme un perturbateur de la Société ;
Je chasserois aussi pour l'inutilité
Celui qui ne sait point instruire.
Tout citoyen doit servir son pays ;
Le Soldat de son sang ; le Prêtre de son zele ;
Le Juge maintient l'ordre, il sauve les petits
De la griffe des grands ; & le Marchand fidele
Garde à tous nos besoins des secours assortis.
Or, qu'exige la République
De mes Confreres les Rimeurs ?
Que de tout leur talent chacun d'entre eux s'applique
A cultiver l'esprit, à corriger les mœurs.

Malheur aux Écrivains frivoles,
Atteints & convaincus de négliger ce bien !
Quel fruit attendent-ils de leurs vaines paroles ?
Rien n'eſt-il pas le prix de rien ?
Je voudrois lever ce ſcandale,
Et je tâche du moins à faire mon métier ;
J'orne comme je puis quelques traits de Morale ;
Qu'un autre faſſe mieux, je ſerai le premier
A l'en remercier.

(*Prolog. de la Fable :* La Chenille & la Fourmi.)



A UN MAGISTRAT,

Sur ſa Convaleſcence.

L'INJUSTICE & la perfidie
Ont bien fêté ta maladie ;
Mais l'innocence & l'équité
Aujourd'hui fêtent ta ſanté.

PLACET AU MÊME.

MINISTRE de Thémis que la ſageſſe éclaire ;
De ſes arrêts dépoſitaire,
Je cherchois pour ta fête un bouquet à t'offrir.
Thémis m'a dit : Quel bouquet veut-tu faire ?
Et n'en eſt-ce pas un pour lui que ton affaire :
Des opprimés à ſecourir ?



VERS

D'UN FILS A SON PERE.

A vous plaire, à vous voir, je borne mon envie :
Il n'eſt point de reſpects plus ardens que les miens,
Et j'ai moins d'amour pour la vie,
Que pour celui dont je la tiens.

ÉPIGRAMME.

Dans le premier âge des hommes
L'Or ne ſervoit à rien encor ;
Mais il tient lieu de tout dans le ſiècle où nous ſommes ;
Lequel des deux doit-on nommer le ſiécle d'or ?



ÉNIGME.

J'AI VU, j'en suis témoin croyable ;
Un jeune Enfant armé d'un fer vainqueur,
Le bandeau sur les yeux tenter l'assaut d'un cœur
Aussi peu sensible qu'aimable.
Bientôt après, le front élevé dans les airs,
L'Enfant tout fier de sa victoire,
D'une voix triomphante en célébroit la gloire ;
Et sembloit pour témoin vouloir tout l'Univers.
Quel est donc cet Enfant dont j'admirai l'audace ?
Ce n'étoit pas l'Amour. Cela vous embarrasse.

AUTRE.

QUOIQUE de mon métier je sois fort secourable
. . . .
Dès que j'attaque à propos,
Au plus brave Guerrier je fais tourner le dos.

FIN.



Digitized by Google

ODES
ANACRÉONTIQUES,
CHANSONS,
ÉGLOGUES;
ET AUTRES PIECES.

AVERTISSEMENT.

Nous avons fait un second Recueil de ces Pieces, qui pût se détacher du premier, pour ne pas blesser certaines personnes dont la religion, sans doute trop austere, voudroit bannir le mot d'Amour de toute Poésie. On pourroit leur opposer ces Vers de Boileau, ce Poëte de la Raison.

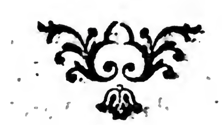
Je ne puis estimer ces dangereux Auteurs,
Qui de l'honneur en vers infames déserteurs,
Trahissant la Vertu, sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs Lecteurs rendent le Vice aimable.
Je ne suis pas pourtant de ces tristes Esprits,
Qui, bannissant l'Amour de tous chastes écrits,
D'un si riche ornement veulent priver la Scène,
Traitent d'empoisonneurs & Rodrigue & Chimene.
L'Amour le moins honnête, exprimé chastement,
N'excite point en nous de honteux mouvement.
Didon a beau gémir & m'étaler ses charmes,
Je condamne sa faute, en partageant ses larmes.

. . . .

Un Auteur vertueux dans ses Vers innocens
Ne corrompt point le cœur, en chatouillant les sens.
Son feu n'allume point de criminelle flame; &c.

En effet, de l'avis de ces personnes, il faudroit brûler le Cid, Phédre; retrancher le quatrieme Chant de l'Énéïde, les Églogues de Virgile, un beau Chant de la Henriade, plusieurs Fables de la Fontaine, & mutiler nombre des plus beaux Vers des deux premiers Poëtes Latins & de nos meilleurs Poëtes François, qui la plupart sont dans les mains de tous les Jeunes-Gens. Cependant pour nous prêter à la délicatesse de ces Censeurs, nous avons séparé les Anacréontiques & autres Poëmes légers qui auroient pu blesser leur zele.

Le Recueil entier est de quarante sols relié, *trente* broché; *&* cinq sols de moins *sans le supplement des Anacréontiques, & autres Pieces.*





TABLE

DU SUPPLEMENT

CONTENANT

LES ODES ANACRÉONTIQUES,

ET AUTRES PIECES.

CHANSONS, VAUDEVILLES.

ÉGLOGUES.

Google

PIECES DIVERSES.

Fin de la Table.

ODES ANACRÉONTIQUES.

ODE * ANACRÉONTIQUE SUR CELLES DE M. DE LA MOTTE.

UN JOUR au Palais de Cythere,
Le Dieu qui charme l'Univers,
Lisoit, assis près de sa mere,
D'Anacréon les tendres vers.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO.EMANUELE

Surpris de leur délicatesse,
Il en vante l'esprit, le tour;
Et dit qu'avec tant de finesse,
Nul ne doit penser que l'Amour.

* *On ignore l'Auteur de cette Ode ; elle est très-délicate, & ne peut être mieux placée qu'à la tête de celles-ci.*

Puniſſons, dit-il, ſon audace :
Je veux pour digne châtiment,
Le vaincre au ſommet du Parnaſſe,
Dans l'art d'écrire tendrement.

Mais pour lui c'eſt une victoire,
Que de diſputer avec moi ;
Je veux qu'un Mortel ait la gloire
De ſavoir lui donner la loi.

Chez LA MOTTE il court, & les Graces
Prêtes à le ſuivre toujours,
A l'inſtant volent ſur ſes traces,
Pour lui prêter un prompt ſecours.

LA MOTTE, à qui l'Amour inſpire
De doux & d'harmonieux ſons,
Prend ſa lyre en main, & n'en tire
Que les plus aimables chanſons.

De l'Amour ſeul ce fut l'ouvrage,
LA MOTTE le prit pour le ſien,
Et d'un ſi joli badinage
Le pauvre aveugle ne vit rien.



ODE I.

LES SOUHAITS.

Que ne suis-je la fleur nouvelle
Qu'au matin Climene choisit ;
Qui sur le sein de cette Belle
Passe le seul jour qu'elle vit !

Que ne suis-je le doux Zephyre
Qui flate & rafraîchit son teint,
Et qui pour ses charmes soupire
Aux yeux de Flore qui s'en plaint

Que ne suis-je l'oiseau si tendre,
Dont Climene aime tant la voix,
Que même elle oublie, à l'entendre,
Le danger d'être trop tard au bois !

Que ne suis-je cette onde claire
Qui contre la chaleur du jour
Dans son sein reçoit ma Bergere,
Qu'elle croit la mere d'Amour !

Dieu ! si j'étois cette fontaine,
Que bientôt mes flots enflamés...
Pardonnez : Je voudrois, Climene,
Être tout ce que vous aimez.

ODE II.

LE SONGE.

Que vois-je ? Climene sensible !
L'Amour a touché votre cœur :
Ce changement est-il possible ?
N'est-ce point un songe trompeur ?

Vois-je cette même Climene
Qui s'offensoit de mes desirs ?
Qui toujours severe, inhumaine...
Vous pleurez ! j'entends vos soupirs.

Long-tems une pudeur barbare
A combattu vos vœux secrets :
Ah ! qu'aujourd'hui l'Amour répare
Tous les maux qu'elle nous a faits.

D'une tendresse mutuelle,
Chere Climene enivrons-nous :
Déja mon cœur... Ciel ! qui m'appelle ?
Cruels ! pourquoi m'éveillez-vous ?



ODE III.

L'USAGE DE LA VIE.

BUVONS; amis; le tems s'enfuit;
Ménageons bien ce court espace;
Peut-être une éternelle nuit
Éteindra le jour qui se passe.

Peut-être que Caron demain
Nous recevra tous dans sa barque:
Saisissons un moment certain;
C'est autant de pris sur la Parque.

A l'envi laissons-nous saisir
Aux transports d'une douce ivresse;
Qu'importe, si c'est un plaisir,
Que ce soit folie, ou sagesse.



ODE IV.

L'AMOUR RÉVEILLÉ.

DANS un lieu folitaire & fombre,
Je me promenois l'autre jour :
Un enfant y dormoit à l'ombre ;
C'étoit le redoutable Amour.

J'approche, fa beauté me flatte ;
Mais j'aurois dû m'en défier :
J'y vois tous les traits d'une ingrate
Que j'avois juré d'oublier.

Il avoit fa bouche vermeille ;
Le teint auffi vif que le fien.
Un foupir m'échappe ; il s'éveille,
L'Amour fe réveille de rien.

Auffi-tôt déployant fes aîles,
Et faififfant fon arc vengeur,
D'une de fes flêches cruelles,
En partant, il perce mon cœur.

Va, dit-il, au pied de Silvie
De nouveau languir & brûler :
Tu l'aimeras toute ta vie,
Pour avoir ofé m'éveiller.

ODE V.

PROMESSE DE L'AMOUR.

HIER l'Amour touché du ſon
Que rendoit ma lyre qu'il aime,
Me promit pour une Chanſon,
Deux baiſers de ſa mere même.

Non, lui dis-je, tu ſais mes vœux,
Sers mieux le penchant qui m'entraîne;
Au lieu d'une j'en offre deux
Pour un ſeul baiſer de Climene.

Il m'a promis ce doux retour:
Ma lyre en eût plus de tendreſſe:
Mais vous, Climene, de l'Amour
Acquitterez-vous la promeſſe?



ODE VI.

PUISSANCE DE BACCHUS.

BACCHUS, contre moi tout conſpire ;
Viens me conſoler de mes maux ;
Je vois, au mépris de ma lyre,
Couronner d'indignes Rivaux.

Tout me rend la vie importune ;
Une Volage me trahit :
J'eus peu de bien de la fortune ;
L'injuſtice me le ravit.

Mon plus cher ami m'abandonne,
En vain j'implore ſon ſecours ;
Et la calomnie empoiſonne
Le reſte de mes triſtes jours.

Bacchus, viens me verſer à boire :
Encor ... bon ! .. je ſuis ſoulagé.
Chaque coup m'ôte la mémoire,
Des maux qui m'avoient affligé.

Verſe encor ... je vois l'allegreſſe
Nager ſur ce jus précieux.
Donne, redouble ... ô douce ivreſſe !
Je ſuis plus heureux que les Dieux.

ODE VII.

LE PROJET INUTILE.

QUOI toujours de tendres Chanſons?
Amour, ſouffre que je reſpire;
Et qu'au moins une fois ma lyre
Me rende de plus nobles ſons.

Je veux, célébrant les haſards
Que nous fait affronter la gloire,
Chanter une hymne à la Victoire,
Et de ma main couronner Mars.

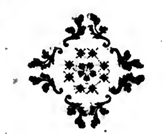
Viens, terrible Dieu des combats,
Conduis Bellone ſur tes traces:
Quitte la Déeſſe des Graces,
Arrache-toi d'entre ſes bras.

Mais quoi! dans le ſein de Cypris
Le plus doux des plaiſirs t'arrête!
Et jouiſſant de ta conquête,
Ton bonheur t'en rend plus épris.

Confondus par mille ſoupirs,
Vos cœurs l'un à l'autre ſe livrent.
Heureux cent fois ceux qui s'enivrent
Du charme des mêmes plaiſirs!

Amour, si jamais moins cruel,
Pour moi tu fléchissois Silvie,
Dans ces délices que j'envie,
J'oublierois que je suis mortel.

Mais où suis-je ? & par quel détour
Pourrois-je revenir aux armes ?
Je voulois chanter les allarmes :
Je n'ai pu chanter que l'Amour.



ODE VIII.

LES AGES.

AMOUR, c'est à toi que je livre
Le court espace de mes jours :
Et je ne voudrois toujours vivre
Que *pour* pouvoir aimer toujours.

Tu fais le charme de tout âge;
Tout âge languit sans tes feux :
Tendre, jaloux, constant, volage,
Pourvû qu'on aime, on est heureux.

Jeune autrefois j'étois fidele;
Ah ! qu'alors je trouvois de goût
Dans un seul souris de ma Belle,
Dans un rien ! Ce rien m'étoit tout.

Plus mûr, nul objet ne m'arrête,
Mais tous allument mes ardeurs;
Amour, de conquête en conquête
Je voudrois dompter tous les cœurs.

L'âge avance toujours; que faire ?
Vieux, je veux encor m'enflâmer.
Quoi, dira-t-on, aimer sans plaire ?
Oui : n'est-ce donc rien que d'aimer ?

ODE IX.

LES VRAIS PLAISIRS.

Des favoris de la Victoire,
Je sais mépriser le renom ;
Je n'irai point, ivre de gloire,
Affronter la mort pour un nom.

Que d'autres encensent l'Idole
Du faste & de l'autorité ;
Pour l'espoir d'un honneur frivole,
Je ne vends point ma liberté.

Que de crainte toujours saisie,
L'Avarice compte son bien ;
Je regarde sans jalousie
Un trésor qui ne sert de rien.

Irois-je veiller sur un Livre,
Avide d'un savoir profond ?
Le tems que nous avons à vivre
Est si court & l'art est si long !

Je ne sais qu'aimer & boire,
Et nuit & jour j'aime & je bois ;
C'est là ma science, ma gloire,
Et ma Richesse & mes emplois.

ODE X.

LA SOLITUDE.

DANS ce lieu riant & tranquille,
Sylvie, employons ce beau jour;
La Nature a fait cet asyle
Pour les favoris de l'Amour.

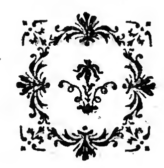
Dans ces solitaires bocages
Habitent les plaisirs secrets;
Et l'on n'est vû sous leurs ombrages
Que des oiseaux, témoins discrets.

Charmé d'une rive fleurie,
Ce ruisseau cherche à s'arrêter,
Et fait cent tours dans la prairie,
Qu'il semble craindre de quitter.

Le Zephyre y caresse Flore,
J'en ressens le souffle amoureux,
Et la Déesse y fait éclore
Mille fleurs, gages de ses feux.

L'Amour regne en ces lieux champêtres;
Ces verds gazons ne sont foulés
Que des Amans dont sur ces hêtres
Tu vois les chiffres assemblés.

Aux plaisirs ici tout convie,
Les Amours volent sur nos pas.
Serois-tu dans ces lieux, Sylvie,
La seule qui n'aimeroit pas?



ODE XI.

LES FLÊCHES DE L'AMOUR.

Tu m'occupes plus à tes armes,
Disoit Vulcain à Cupidon,
Que ne fait le Dieu des allarmes,
Ni même l'Époux de Junon.

Au printems j'ai soin de la guerre,
Et j'arme le bras des Héros.
L'été je forge le tonnerre ;
L'hiver j'esperois du repos.

Mais quoi ! pour tes flêches cruelles
Puis-je trouver assez de tems ?
Il te faut des armes nouvelles
Tous les jours, à tous les instants !

En vain contre moi tu t'emportes,
Répondit l'Amour ; mets tes soins
A rendre mes flêches plus fortes,
Et je t'importunerai moins.

Des cœurs aucun trait ne m'assure ;
A peine ai-je su les blesser,
Qu'un jour referme la blessure ;
C'est toujours à recommencer.

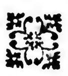
Je ſens que je n'y puis ſuffire ;
Jupiter ſeul plus de vingt fois ,
Depuis qu'il eſt ſous mon empire ,
M'a fait vuider tout mon carquois.

Invente une trempe nouvelle ;
Forge-moi , s'il ſe peut , des traits
Dont l'atteinte ſoit éternelle ,
Tu te repoſeras après.

Vulcain à ce travail s'engage ;
Il forge , il acheve , & je voi
Qu'à l'Amour il livre l'ouvrage ;
L'Amour en fait l'eſſai ſur moi.

Ciel ! quel trait a percé mon ame !
Amour , on t'a trop bien ſervi ;
Et mon cœur ſent à tant de flâme
Qu'il t'eſt pour jamais aſſervi.

Du ſuccès ta joie eſt extrême :
Mais non , doute encor quelques jours ;
Tu le ſais , chaque fois que j'aime ,
Je penſe que c'eſt pour toujours.



ODE XII.

ODE XII.

LE VASE.

Graveur, ton adreſſe eſt connue,
Prens ce Vaſe, & grave à l'entour
Deux objets dont la ſeule vue
Inſpire la joie & l'amour.

De ce côté grave une treille;
Raſſemble au-deſſous des Buveurs,
Et que de la liqueur vermeille
Ils ſentent déja les vapeurs.

Que la liberté s'y déploie,
Et que par tes traits ſéduiſans,
On y ſente regner la joie,
Les bons contes, les mots plaiſans.

Ici grave un riant bocage
Où deux Amans ſe ſont rendus;
Fais voir que l'Amour les engage;
Fais qu'on en devine encor plus.

Que dans le feu qui les embraſe
Ils ſoient ſi tranſportés . . . Mais quoi!
Tu n'es point ému? rens ce Vaſe:
Tu n'en ſais pas aſſez pour moi.

ODE XIII.

L'OR.

MAUDIT soit le Mortel avare
Qui de la terre tira l'Or,
Et le jour où le sort barbare
Lui montra ce fatal trésor!

Avant ce jour, la plus sévère
Cédoit à de tendres langueurs;
Il ne falloit qu'aimer pour plaire,
Les cœurs étoient le prix des cœurs.

Soupirs, transports, ardeurs fidelles,
C'en est fait, n'espérez plus rien;
L'Or est le seul maître des Belles;
Il vous a volé votre bien.

Depuis un an près de Glycere,
Je perds le plus ardent amour;
Ce qu'un an d'amour n'a pu faire,
L'Or vient de le faire en un jour.



ODE XIV.

DE LA PERTE DU LUTH D'ANACRÉON.

FATIGUÉ des chants héroïques,
J'avois obtenu d'Apollon,
Pour des airs tendres ou Bacchiques,
Le Luth badin d'Anacréon.

Je me délassois de mes veilles;
Et j'osois chanter au hazard,
Tantôt le fruit joyeux des treilles,
Tantôt le prix d'un doux regard.

Feint déserteur de la sagesse,
Je tirois des sons si charmans,
Qu'on m'eut cru dans la double ivresse
Et des Buveurs & des Amans.

Mais avec l'Amour en colere
A mes regards s'offrit Bacchus;
Nous voulons un tribut sincere,
Aime & bois, ou ne chante plus.

Cesse dans tes faux badinages
De faire briller nos appas;
Tes chants pour nous sont des outrages,
Dès que ton cœur ne les sent pas.

ODE XV.

LA LOUANGE ET LA CRITIQUE.

DANS le tems qu'au Dieu du Permesse
J'adressois mon premier Tribut,
Heureux fruit de ma douce ivresse,
Ce Dieu lui-même m'apparut.

Deux Déesses suivoient ses traces;
L'une à l'œil fier, au front hautain;
L'autre avec un ris plein de graces,
S'avançoit l'encens à la main.

C'est la Louange & la Critique,
Me dit Phœbus : choisis des deux,
Qui dans la lice poétique
Guidera tes pas hazardeux.

Mon cœur, charmé de la premiere,
Est prêt à lui donner sa voix;
Mais l'autre, d'un trait de lumiere,
Me pénétre & change mon choix.

Phœbus me quitte, & la Louange,
Confuse de mon peu d'égard,
Disparoit, & déja se venge
Avec un dédaigneux regard.

L'autre près de moi prend ſa place ;
Et l'arbitre de mes écrits,
Elle ôte, elle ajoûte, elle efface ;
A chaque choſe met ſon prix.

Elle veut la raiſon pour baſe
De mes plus badines Chanſons ;
Chicane les mots & la phraſe,
Va même à critiquer les ſons.

Elle orne ſi bien ma penſée,
Et met tant d'art dans mes accords,
Qu'enfin la Louange eſt forcée
De me rapporter ſes tréſors.

J'éprouve aujourd'hui le mêlange
De leurs différentes faveurs,
Et la Critique & la Louange
Vivent avec moi comme ſœurs.



Google

ODES.

IMITATION DE L'ODE IV.*

LIV. I. D'HORACE.

LE RETOUR DU PRINTEMS.

Nos bois reprennent leurs feuillages,
Après les noirs frimats, le Printems a son tour ;
Et le soleil plus pur, dissipant les nuages,
Sans obstacle répand le jour.

Déja dans la plaine fleurie,
Le Berger laisse errer ses troupeaux bondissans ;
Et du son de sa flûte, Écho même attendrie,
En imite les doux accens.

Cytherée avec ses compagnes,
Le soir, d'un pas léger, danse au bord des ruisseaux,
Tandis que son Epoux ébranle les montagnes,
Du bruit fréquent de ses marteaux.

* *L'on trouvera cette Ode d'Horace & la suivante à Délius, à la fin de ce Recueil. Quelques personnes ne seront pas fachées d'avoir sous les yeux, pour les comparer, les Pièces originales auprès de celles de l'Imitateur.*

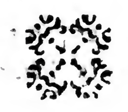
Couronnons-nous de fleurs nouvelles ;
Nous en verrons bientôt l'éclat s'évanouir :
Profitons du Printems qui paſſera comme elles,
L'Amour nous preſſe d'en jouir.

Allons dans le bois le plus ſombre,
Égarer la Beauté qu'il attendrit pour nous ;
Et des tendres larcins que nous ferons à l'ombre,
Rendons Pan lui-même jaloux.

Hâtons-nous, tout nous y convie :
Saiſiſſons le préſent, ſans ſoin de l'avenir :
Craignons de perdre un jour, un inſtant d'une vie,
Que la mort doit ſitôt finir.

Sa rigueur n'épargne perſonne,
Tout l'effort des humains n'interrompt pas ſes loix ;
Et de la même faulx, la cruelle moiſſonne
Les jours des Bergers & des Rois.

Sitôt que froids & vains phantômes,
Des fleuves redoutés nous toucherons les bords,
Nons n'aurons plus d'Iris dans ces ſombres Royaumes,
Il n'eſt point d'amours chez les Morts.



IMITATION DE L'ODE III.

LIV. II. D'HORACE.

A DÉLIUS.

LA CONSTANCE PHILOSOPHIQUE.

AMI, puiſqu'une loi fatale
Nous a tous ſoumis à la mort,
Songe dans l'un & l'autre ſort,
A conſerver une ame égale.

Par de longs malheurs combattu,
Des chagrins ne ſois point la proie :
Heureux, crains que la folle joie
Ne triomphe de ta vertu.

Que tes jours coulent dans la peine,
Ou qu'ils coulent dans les plaiſirs,
Attens ſans crainte & ſans deſirs
La fin d'une vie incertaine.

Jouis ſagement du loiſir
Que l'oubli des Parques te laiſſe :
L'âge, la ſanté, la richeſſe
Te donnent les biens à choiſir.

Erra

Erre dans tes riches prairies,
Où les arbres entrelaſſés
Offrent aux voyageurs laſſés
L'ombre de leurs branches fleuries.

Porte dans un réduit champêtre,
Avec des parfums & du vin,
Ces fleurs que produit le matin,
Et que le ſoir voit diſparoître.

Bientôt tu laiſſeras aux tiens,
Tes Palais, ton vaſte domaine;
Et tes biens accrus avec peine,
Bientôt ne ſeront plus tes biens.

Tout meurt, jeune ou vieux, il n'importe;
Pauvre, riche, illuſtre, ou ſans nom,
Chez l'impitoyable Pluton
Le tems rapide nous emporte.

Du Monarque du ſombre bord
Tout ce qui vit ſent la puiſſance,
Et l'inſtant de notre naiſſance
Fut pour nous un arrêt de mort.



ÉLOGE DE LA VIGNE.

AMIS, courons offrir sous la riante Treille
Notre encens à la Volupté.
Bacchus a mis pour nous au fond de la Bouteille
Le plaisir & la vérité.

La Vigne, si j'en crois un des Sages de Grece,
Porte trois raisins inégaux.
Du premier naît la joie, & du second l'ivresse,
Du dernier naissent tous les maux.

Mais l'épreuve dément des sentences si vaines;
L'Espérance naît du premier;
Du second plus puissant naît l'oubli de nos peines;
Tous les biens naissent du dernier.

Bacchus, avec son thyrse, écarte de la table
Les noirs soucis & les travaux.
Nous boirons à longs traits avec son jus aimable,
L'oubli précieux de nos maux.

Bannissons la raison, que l'ivresse plus sage
Amene les jeux & les ris.
Peut-on de la raison faire un meilleur usage,
Que d'y renoncer à ce prix?

LES VŒUX.

O Dieux, trop fatigués des ridicules Vœux
Que vous fait l'humaine ignorance,
Vos graces quelquefois nous rendent malheureux;
Vous nous exaucez par vengeance.

Je ne veux point de vous ces hautes dignités
Que nôtre ambition dévore,
Où souvent, sous l'espoir d'être plus respectés,
Le mépris nous suit mieux encore.

Vous m'éclairez assez pour mettre au rang des maux
Les dons même de la Victoire:
Un nom à soutenir coûte mille travaux;
C'est un lourd fardeau que la gloire.

Que je n'habite point ces somptueux Palais
Où l'inquiétude nous brave,
Où le Maître apparent d'un peuple de Valets,
N'*en* est en effet que l'Esclave.

Je vois les noirs chagrins voler sous ces lambris
Qu'a taillé l'adroite Sculpture.
O Dieux! préservez-moi d'être riche à ce prix,
Conservez-moi ma vie obscure.

Heureux, cent fois heureux, si de votre bonté
J'obtiens les biens que je desire!
Un cœur pur, un sens droit, une ferme santé,
Du Vin, des Amis, & ma Lyre.

CHANSON.

De Bacchus célébrons la gloire,
Et ne chantons le Vin que pour le mieux goûter.
Nous ne buvons pas pour chanter,
Mais nous chantons pour boire.
Une Chanſon à table n'a d'appas,
Que par la ſoif qu'elle réveille;
Bacchus ne veut dans un repas,
Ni de roulades, ni d'éclats,
Qu'en faveur du goſier & non pas de l'oreille.



CHANSON.

Il faut aimer tant qu'on a de beaux jours,
Et n'aimer plus quand le bel âge ceſſe.
Sans la jeuneſſe eſt-il d'heureux amours ?
Et ſans amour à quoi ſert la jeuneſſe ?

Si le plaiſir fuit un cœur amoureux,
On ne ſauroit trop éviter de l'être ;
Mais ſi l'amour fait rendre un cœur heureux,
Ce n'eſt jamais trop tôt qu'il en eſt maître.

Quand de l'amour on s'eſt trop défendu,
Pour le fléchir il en faut beaucoup prendre.
Pour réparer le tems qu'on a perdu,
On ne ſauroit brûler d'un feu trop tendre.



AIR.*

VIOLETTE eſt la beauté même.
O le bon, le friand morceau !
Mais qu'a-t-elle donc de ſi beau ?
Je l'aime, je l'aime.
Qu'ils ſont plaiſans
Ces bonnes gens,
Qui demandent pourquoi l'on s'aime !
Ne voit-on pas bien pourquoi c'eſt.
Nous aimons, parce qu'on nous plaît ;
Nous plaiſons, parce qu'on nous aime.

* *Chanté par Arlequin dans la Comédie* de l'Amante difficile.



CHANSON.

NON, ne nous flattons point du pouvoir de nos
charmes ;
Ces attraits qui nous font aimer,
Sont bien souvent la source de nos larmes.
En vain de tous ses traits l'Amour veut nous armer ;
Malgré nous quelquefois un cœur nous rend les armes,
Et nous manquons celui que nous voulions charmer.

AUTRE.

EN VAIN Iris est toujours plus cruelle,
D'un feu toujours nouveau je me sens enflamer.
Je ne puis me faire aimer d'elle,
Ni me défendre de l'aimer.
Le cœur le plus sauvage à ses yeux devient tendre ;
Ne peut-elle l'être à son tour ?
Dieux, qui fîtes ses yeux pour inspirer l'amour,
Avez-vous fait son cœur pour s'en défendre ?



CHANSON.

Vous qui voulez des tendres loix
Ignorer la puiſſance,
De la Belle dont j'ai fait choix
Évitez la préſence ;
Car dès qu'on l'a vue une fois,
Adieu l'indifférence.

Même dans l'arriere-ſaiſon
Pour elle on ſeroit tendre ;
Et loin qu'à force de raiſon
L'on puiſſe s'en défendre,
Plus on en a, plus on eſt prompt
A s'y laiſſer ſurprendre.

Son teint a l'éclat d'une fleur
Qui ne vient que d'éclore ;
Pour l'eſprit, elle a du meilleur,
Et qui *l'entend*, l'adore.
Si de plus on cherche un bon cœur,
C'eſt ce qu'on trouve encore.

Enfin elle a tout ce qu'il faut,
Pour vaincre un cœur rebelle.
Qui la verra, dira bientôt
Que l'éloge eſt fidele.

Je ne lui connois qu'un défaut ;
C'est d'être trop cruelle.

Ce n'est pourtant pas que son cœur
Soit exempt de tendresse ;
Mais c'est que contre son ardeur
Elle combat sans cesse ;
Et ce n'est pas de son humeur
Que lui vient la sagesse.

AUTRE.

Que chacun boive à ce qu'il aime ;
Rions, chantons & buvons bien.
Pour moi, je bois au bon vin même.
Voilà mon couplet. Dis le tien.

Je ne bois qu'à mon Isabelle,
Sans qui je ne puis aimer rien ;
Le bon vin ne l'est pas sans elle.
Voilà mon couplet. Dis le tien.

Célébrons mon épouse Hortence,
Malgré le conjugal lien.
Amis, je bois à son absence.
Voilà mon couplet. Dis le tien.

Je ne m'enivre qu'à la gloire
De Cloris qui fait tout mon bien ;
C'est d'elle que j'appris à boire.
Voilà mon couplet. Dis le tien.

C'eſt à ma derniere Maîtreſſe ;
Je ne la rappelle pas bien ;
Je n'en choiſis que dans l'ivreſſe.
Voilà mon couplet. Dis le tien.

. . . .

Pour moi dans cette douce guerre ;
L'ami du bon vin eſt le mien.
Je bois à qui remplit mon verre.
Voilà mon couplet. Dis le tien.



VAUDEVILLE
FAIT
AUX EAUX DE FORGES.

On dit qu'il arrive ici
Grande compagnie,
Qui vaut mieux que celle-ci,
Et bien mieux choisie :
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

Un Abbé qui n'aime rien
Que le Seminaire ;
Qui donne aux Pauvres son bien,
Et dit son Breviaire.
Va-t-en voir, &c.

Un Magistrat curieux
De Jurisprudence,
Et qui devant deux beaux yeux,
Tient bien la balance.
Va-t-en voir, &c.

Une Fille de quinze ans,
D'Agnès la pareille,
Qui pense que les enfans
Se font par l'oreille.
Va-t-en voir ; &c.

Une Femme & ſon Époux,
Couple bien fidele ;
Elle *le* préfere à tous,
Et lui n'aime qu'elle.
Va-t-en voir, &c.

Un Chanoine dégoûté
Du bon jus d'Octobre ;
Un Poëte ſans vanité,
Un Muſicien ſobre.
Va-t-en voir, &c.

Un Breton qui ne boit point ;
Un Gaſcon tout bête ;
Un Normand franc de tout point.
Un Picard ſans tête.
Va-t-en voir, &c.

Une Femme que le tems
A preſque flétrie,
Qui voit des appas naiſſans
Sans aucune envie.
Va-t-en voir, &c.

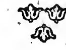
Une Belle qui cherchant
Compagne fidelle,
La choiſit, en la ſachant
Plus aimable qu'elle.
Va-t-en voir &c.

Un ſavant Prédicateur
Comme Bourdaloue,
Qui veut toucher le Pécheur,
Et craint qu'on le loue.
Va-t-en voir, &c.

Une None de Longchamps,
Belle comme Aſtrée,
Qui brûle en courant les champs;
D'être recloîtrée.
Va-t-en voir, &c.

Un Médecin ſans grands mots,
D'un ſavoir extrême,
Qui n'envoye point aux Eaux,
Et guérit lui-même.
Va-t-en voir, &c.

Et pour bénédiction,
Il nous vient un Moine
Fort dans la tentation
Comme ſaint Antoine:
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean;
Va-t-en voir s'ils viennent.



VAUDEVILLE.

DIFFÉRENCE DES AMANS ET DES ÉPOUX.

CHANTONS les amours de Jeanne,
Chantons les amours de Jean;
Rien n'eſt ſi charmant que Jeanne,
Rien n'eſt ſi charmant que Jean.
Jean aime Jeanne,
Jeanne aime Jean.
Joli, joli Jean aime Jeanne,
Jeanne, Jeanne aime Jean.

Jean ne fait rien que pour Jeanne,
Et Jeanne fait tout pour Jean;
Jean aime tout avec Jeanne,
Jeanne n'aime rien ſans Jean.
Jean, &c.

On n'a qu'à chagriner Jeanne,
Si l'on veut voir pleurer Jean.
Si l'on veut voir rire Jeanne,
On n'a qu'à divertir Jean.
Jean, &c.

De sa main l'aimable Jeanne
Remplit le verre de Jean ;
Toujours la tasse de Jeanne
S'emplit de la main de Jean.
Jean, &c.

. . . .

Jean vient donc d'épouser Jeanne;
Jeanne est la femme de Jean,
Jean ne reconnoît plus Jeanne,
Et Jeanne méconnoît Jean.
Jean fuit de Jeanne,
Jeanne de Jean.
Mari, mari Jean fuit sa femme Jeanne ;
Femme, femme Jeanne fuit son mari Jean.

Tout ce qui revient à Jeanne
Est sûr de déplaire à Jean.
Quand vous verrez rire Jeanne,
Vous entendrez gronder Jean.
Jean, &c.

Jean ne veut vivre avec Jeanne,
Jeanne se meurt avec Jean ;
Jean prie Dieu de prendre Jeanne,
Jeanne au Diable donne Jean.
Jean, &c.

Le jour qu'expirera Jeanne,
Sera le beau jour de Jean;
On ne verra danser Jeanne
Que sur la fosse de Jean.
Jean fuit de Jeanne,
Jeanne de Jean.
Mari, mari Jean fuit sa femme Jeanne;
Femme, femme Jeanne fuit son mari Jean.



VAUDEVILLE,

VAUDEVILLE,

Qui termine la Comédie

DU MAGNIFIQUE.

NE GÊNONS ni femme ni fille :
Les renfermer c'eſt un abus.
L'Amour aſſoupit les Argus ;
Il rompt les verroux & les grilles.
Ce qu'on garde s'échappe bien ;
Sans le cœur on n'eſt ſûr de rien.

L'Amant avare, ou tyrannique,
Verra rebuter ſes deſirs :
Mais ſi l'Amour a des plaiſirs,
Ils ſont pour l'Amant Magnifique.
Donnez, Amans, mais donnez bien :
Qui donne mal, ne donne rien.

Quoique coûte un bonheur extrême,
On ſent qu'il valoit plus encor.
L'Amant ne connoît de tréſor
Que l'objet de ſon amour même.
Donnez, Amans, &c.

La maniere ajoute au service ;
Il faut que les dons soient adroits :
Les présens même quelquefois
Offensent plus que l'avarice.
Donnez, Amans, &c.

Damon, pour enrichir sa Belle,
Ne va point offrir son argent ;
Il fait, pour cacher le présent,
Jouer de malheur avec elle.
Donnez, Amans, mais donnez bien :
Qui donne mal, ne donne rien.



VAUDEVILLES,

Qui terminent la Comédie

DE MINUTOLO.

AMANS de Ville, croyez-vous
Aimer comme on aime au Village ?
Non. L'Amour n'eſt fait que pour nous ;
Et vous n'en avez que l'image.
Notre cœur eſt dans nos diſcours,
Les vôtres ne ſont que fleurettes.
Nos amourettes ſont amours ;
Vos amours ne ſont qu'amourettes.

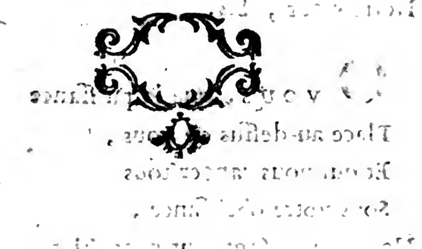
La vanité, l'amuſement
Forment preſque toutes vos chaînes.
Vos plus doux plaiſirs en aimant ;
Ne valent pas même nos peines.
Notre cœur, &c.

O VOUS, que la puiſſance
Place au-deſſus de nous,
Et qui nous rangez tous
Sous votre obéiſſance,
Nos amours ſont tout notre bien,
Et nous ne vous envions rien.

Vous, Grands, qui dans l'ivresse
Des rangs & des honneurs,
Du haut de vos grandeurs
Plaignez notre bassesse,
Nos amours, &c.

Le Ciel a fait aux hommes
Des destins différens;
Vous paroissez contens;
Mais c'est nous qui le sommes.
Nos amours, &c.

Vous de qui la richesse
Flatte en vain les desirs,
Vous cherchez les plaisirs,
Et les manquez sans cesse;
Nos amours sont tout notre bien,
Et nous ne vous envions rien.



VAUDEVILLES,

Chantés dans la Comédie

DE L'AMANTE DIFFICILE.

JEUNES cœurs, voulez-vous apprendre
Le sort que vous devez attendre ;
Consultez notre art merveilleux :
D'un mot nous faisons des heureux.
Nous disons la bonne fortune :
Si vous nous croyez c'en est une.

Nous vous prédirons que vos Belles
Vont se lasser d'être cruelles :
Que, pour prix d'un amour constant,
Vous touchez à l'heureux instant.
Nous disons, &c.

Nous prédisons à la Coquette
Le triomphe qu'elle projette ;
Et malgré les soupçons jaloux,
Nous calmons l'Amant & l'Époux.
Nous disons, &c.

A tous les cœurs notre art dispense
Ou les plaisirs ou l'espérance.

Nous ne vous garantiſſons rien,
Mais l'eſpoir eſt toujours un bien.
Nous diſons la bonne fortune :
Si vous nous croyez c'en eſt une.

Un traitant veut-il qu'on lui diſe
S'il doit ſe promettre un gros gain
Dans une certaine entrepriſe ?
Nous le liſons dans ſa main.

Une fille demande-t-elle
Si l'Amant qu'elle aime le mieux
Lui doit être long-tems fidele ?
Nous le liſons dans ſes yeux.

Mais un Époux veut-il apprendre
S'il doit craindre certain affront
Que dans l'hymen on peut attendre ?
Nous le liſons ſur ſon front.

Au Tuteur habile en affaire,
Nous prédiſons que l'Orphelin
N'héritera pas de ſon pere :
Nous le liſons dans ſa main.

Liſette veut qu'on lui préſage
Ce qu'elle choiſira des deux,
Ou du Cloître ou du Mariage :
Nous le liſons dans ſes yeux.

Nous disons au Sexagenaire
Que des enfans qui lui viendront,
Il rende graces à leur mere :
Nous le lisons sur son front.

Il n'est plus de fidele Amant ;
D'aimer toujours tel fait serment,
Qui médite une perfidie.
Tout est masque & déguisement,
Tout ment ;
Ce monde n'est que tromperie.

Craignez la Coquette en l'aimant :
Regard tendre & souris charmant ;
Mais malheur au cœur qui s'y fie.
Tout est masque & déguisement,
Tout ment ;
Ce monde n'est que tromperie.

N'allez pas croire que l'on est
Tout ce qu'en public on paroît :
Chacun a ses mœurs de parade.
Tout est masque & déguisement,
Tout ment ;
Ce monde n'est que mascarade.

Lise d'un Époux déplaisant,
Dit tout haut qu'il est amusant,

Et tout bas : Hélas qu'il m'ennuie !
Tout eſt maſque & déguiſement,
Tout ment ;
Ce monde n'eſt que tromperie.

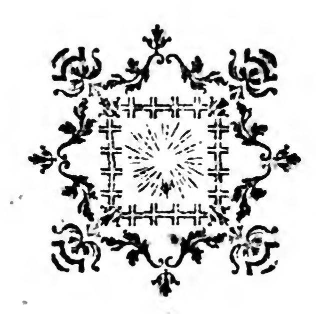
Pour juger, il faut voir de près ;
Tel croit épouſer une Agnès,
Qui dès le lendemain s'écrie :
Tout eſt maſque & déguiſement,
Tout ment ;
Ce monde n'eſt que tromperie.

CETTE Clotis qu'on montre au doigt ;
Étale les ris & les roſes :
Mais, malgré de ſi belles choſes,
Ce n'eſt qu'un maſque que l'on voit.
Avant qu'elle ait pû faire uſage
De l'art qui rend le teint vermeil,
Allez la ſurprendre au réveil ;
Vous verrez ſon viſage.

Ce faux Ami ne vous reçoit
Qu'avec l'offre d'un cœur ſincere ;
Il promet tout, & ne tient guere :
Ce n'eſt qu'un maſque que l'on voit.
Mais quand, malgré ce témoignage,
Vous le verrez bientôt après,
Vous trahir par ſes intérêts ;
Vous verrez ſon viſage.

Ce jeune

Ce jeune Époux, ſi l'on l'en croit,
Eſt encor l'Amant de ſa femme ;
Le tems n'affoiblit point ſa flamme ;
Ce n'eſt qu'un maſque que l'on voit :
Mais voyez-le dans ſon ménage,
Toujours chagrin, ſombre & grondant,
S'accuſer d'un choix imprudent :
Vous verrez ſon viſage.



VAUDEVILLES,

Qui terminent la Comédie

DU TALISMAN.

Ce monde-ci n'eſt qu'un grand bal ;
Chacun s'y maſque bien ou mal
D'une vaine parade.
Et bon, bon, bon,
S'y méprend-t-on ?
Ce n'eſt que maſcarade.

Fillette à l'innocent maintien,
Jure de n'aimer jamais rien :
Son cœur eſt bien malade.
Et bon, &c.

Blondin, tout fier de ſes appas,
Fait de cent faveurs qu'il n'a pas
Mainte fanfaronade.
Et bon, &c.

Jaſmin, aux Fermes tranſplanté,
Prend tous les airs de qualité,
Il fut mon camarade.
Et bon, &c.

Fillette doit fuir les garçons,
Me dit ma sœur dans ses leçons,
En attendant Moncade.
Et bon, bon, bon,
S'y méprend-t-on?
Ce n'est que mascarade.

Sans recourir à la Magie,
Ni chercher son sort dans les Cieux,
L'Amour a son Astrologie,
Et ses Astres sont deux beaux yeux.

Ces Astres, contre tout obstacle,
Peuvent rassurer nos desirs:
Un regard tendre est un oracle
Qui promet & fait les plaisirs.

Pour surmonter l'indifférence,
Les Belles ont plus d'un Aiman.
Faut-il que, contre l'inconstance,
L'Amour n'ait point de Talisman?

Pour bon gîte & bonne aventure,
Faut-il des anneaux & des sorts?
Soyez aimable, & je vous jure,
Vous ne coucherez pas dehors.

Le Talisman de la Coquette,
Pour faire regner ses attraits;
C'est que sans cesse elle promette,
Et qu'elle ne donne jamais.

Quand on a vieilli près des Belles,
Qu'on n'attire plus leurs regards,
L'or fléchit encor les Cruelles ;
C'eſt le Taliſman des Vieillards.

Pour rendre vos femmes fidelles,
Voudriez-vous un Taliſman ?
Qu'aucun homme n'approche d'elles,
C'eſt le Taliſman du Sultan.

J'eſpere un jour, comme ma mere,
Avoir une foule d'Amans :
On dit que quinze ans pour en faire,
Eſt le meilleur des Taliſmans.



ÉGLOGUES.*

ÉGLOGUE I.

PHILIS, DAPHNÉ.

DAPHNÉ.

SUI-MOI, Philis, marchons à la Grotte prochaine;
Le soleil trop brûlant nous chasse de la plaine;
Voi les fleurs dans ces prés sécher sous ses ardeurs;
Notre teint s'en altere encor plus que ces fleurs.

PHILIS.

D'où te viennent, Daphné, ces nouvelles allarmes?
Tu n'as pas eu toujours tant de soins de tes charmes.
Pourquoi ce changement?

DAPHNÉ.

Je ne sais: mais je croi
Que ce nouveau souci t'est venu comme à moi.

* *Je ne crains point de dire que M. de la Motte peut servir de modele dans ce genre... La quatrieme* (qui est la suivante: LICAS & ATIS) *me paroit un chef-d'œuvre.* Ann. Littér. *Tome VI.* 1754.

Je trouve depuis peu plus d'art dans ta parure :
Jamais de tant de fleurs n'a brillé ta coëffure.
Prenons garde, Philis, à ce soin inquiet;
On dit que de l'amour c'est le premier effet.

PHILIS.

Hélas ! j'ignore à quoi l'amour se fait connoître;
Mais on dit qu'à notre âge il commence de naître.
Nous avons toutes deux nos trois lustres remplis.
Qu'éprouve-tu, Daphné ?

DAPHNÉ.

Qu'éprouve-tu, Philis ?

PHILIS.

Que sai-je ! Mes brebis me deviennent moins cheres;
Je hais les petits jeux de nos jeunes Bergeres;
Je crains moins les Amans; & dans leur entretien,
J'aime jusqu'aux discours que je n'entends pas bien;
Je me forme, en dormant, mille aimables mensonges;
Mais un Berger sur-tout entre dans tous mes songes.

DAPHNÉ.

Il en est un aussi dont l'image me suit.

PHILIS.

Et bien, Daphné, quel songe as-tu fait cette nuit ?

DAPHNÉ.

Écoute. Je songeois qu'une guêpe cruelle
M'avoit fait ressentir une douleur mortelle;

Mes yeux même, en dormant, en répandoient des pleurs,
Quand j'ai cru voir Tircis sensible à mes douleurs.
J'ai cessé de pleurer dès que j'ai vu ses larmes ;
Dans un mal qu'il plaignoit je trouvois trop de charmes.
D'un transport inconnu je me sentois saisir,
Et sa pitié changeoit mon tourment en plaisir.
Enfin, en m'éveillant au retour de l'aurore,
J'aurois voulu souffrir & m'en voir plaindre encore.

PHILIS.

Moi, j'ai songé qu'Hilas par un tendre larcin,
En sentant mon bouquet, avoit baisé ma main.
Je l'accable d'abord d'une feinte colere ;
La pudeur m'en faisoit une loi nécessaire :
Mais lui tombe à mes pieds, & mêle à ses regrets
Un horrible serment de ne l'oser jamais.
Jamais ! ce mot me cause un courroux véritable,
Hilas par son remords me sembloit plus coupable,
Et je te l'avoûrai, mon cœur en ce moment
Pardonnoit le baiser, mais non pas le serment.
J'aurois *presque* voulu qu'une nouvelle audace
Violât son serment, pour mériter sa grace.

. . . .

Daphné, je vois des vers gravés sur cette Roche ;
Ce sera de l'Amour. Il faut les lire : approche.

» Tircis chantoit ici les beautés de Daphné ;
» Et s'il n'en put convaincre un Berger obstiné,

» Qui chantoit une autre Bergere ;
» Il fut du moins le réduire à se taire.
Que dis-tu de ces Vers ? les trouves-tu bien faits ?

DAPHNÉ.

On dit que bien souvent les Vers ne sont pas vrais.

PHILIS.

De cet autre côté j'en vois encor paroître.
Seront-ils aussi bons ?

DAPHNÉ.

Il sont plus vrais peut-être.

» Hilas chantoit *contre* Tircis,
» Une beauté, Venus, presque égale à la vôtre,
» Cependant il cessa de célébrer Philis.
» Pour n'en plus voir louer une autre.
Je pense que ceux-ci te semblent les plus doux.

PHILIS.

On nous aime, Daphné . . .

DAPHNÉ.

Ah ! nous aimons aussi ; c'est trop nous en défendre ;
Du moins à nos Bergers gardons-nous de l'apprendre.

PHILIS.

Sur ma timidité je puis m'en reposer ;
Je le voudrois long-tems avant que de l'oser.

ÉGLOGUE II.

LICAS, ATIS.

ATIS.

LICAS que le desir de connoître la Ville
Éloigna quelque tems d'un séjour plus tranquille,
Y revenoit enfin, plus fier d'avoir appris
A mêler dans ses airs des tours fins & fleuris
Aux simples sentimens, aux graces naturelles
Dont les Bergers du lieu savoient peindre leurs Belles.
On y vantoit Atis, on y vantoit ses chants :
Mais Licas crut les siens plus vifs & plus touchans ;
Il l'osa défier au combat de la flûte ;
Florine, qu'ils aimoient, jugeoit de leur dispute ;
Et Rivaux à la fois & de gloire & d'amour,
Les deux Bergers ainsi chanterent tour-à-tour.

LICAS.

Au moment fortuné que j'apperçus ma Belle,
L'Amour, tendant son arc, voltigeoit autour d'elle ;
Elle jetta sur moi des regards pleins d'attraits :
Le Dieu prit ce tems sûr pour me lancer ses traits.

ATIS.

On célébroit ici la Reine de Cythere :
Mon cœur de cent beautés distingua ma Bergere,

D'un desir inconnu je me sentis presser ;
Et je baissai les yeux de peur de l'offenser.

LICAS.

Tous les cœurs à l'envi s'empressent sur ses traces,
Lorsqu'en ses blonds cheveux arrangés par les Graces ;
Elle a mis avec art les plus brillantes fleurs,
Dont l'éclat de son teint fait pâlir les couleurs.

ATIS.

De tous ces ornemens je ne m'apperçois guére ;
Parée ou négligée, elle sait toujours plaire.
Hélas ! en quelque état qu'elle s'offre à mes yeux,
C'est toujours comme elle est qu'elle me plaît le mieux.

LICAS.

Dans le bocage épais où va rêver ma Belle,
Parlez-lui de mes feux, plaintive Philomele ;
Dans les antres secrets, quand elle fuit le jour,
Échos, qui le savez, dites-lui mon amour.

ATIS.

Assidu sur les pas de celle qui m'attache,
Il n'est point de détour, de bois qui me la cache ;
Dans les antres en vain elle iroit se cacher,
L'Amour me le révele, & j'y cours la chercher.

LICAS.

Par-tout à son aspect les campagnes fleurissent,
L'air en devient plus pur, & les bois reverdissent.

ATIS.

Je n'aime que les jours, les lieux où je la voi,
Quand je ne la vois plus, tout est égal pour moi.

LICAS.

Si quelque jour mes soins pouvoient toucher son ame,
Que ce triomphe, Amour, redoubleroit ma flame!

ATIS.

Si l'Amour m'accordoit ce destin glorieux,
Je serois plus content, & n'aimerois pas mieux.

LICAS.

J'ai fait des Vers pour elle, & je veux les lui dire;
L'Amour les a lui-même applaudis d'un sourire.

ATIS.

J'en ai fait que je trouve encor trop languissans;
Je n'ai pas à mon gré dit tout ce que je sens.

. . . .

LICAS.

» C'est Iris désormais qui borne mes desirs.
» Je ne puis dans mes tendres chaînes
» Être heureux que par ses plaisirs,
» Ni malheureux que par ses peines.

. . . .

ATIS.

» Quand j'ai dit pour Iris tout ce qu'Amour inspire,
» J'y voudrois encor ajouter.
» Je sens plus que je ne puis dire.
» Hélas! je sais bien mieux l'aimer que la chanter.

LICAS.

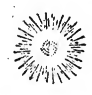
Florine, il en eſt tems, vous devez prononcer.

ATIS.

Je crains trop cet Arrêt, pour vouloir le preſſer.

Tel de * ces deux Bergers fut le combat champêtre,
L'un ſuivoit la Nature, il n'eut point d'autre maître;
L'autre vouloit de l'art y joindre le ſecours,
Qui, loin de l'embellir, la déguiſe toujours.
Dans le cœur de Florine Atis eut la victoire;
Elle voulut pourtant lui cacher cette gloire;
Et dans un embarras qu'Atis apperçut bien,
Le regarda, rougit, & ne prononça rien.

* *Il y a une délicateſſe infinie dans ce denouement; car l'Eglogue eſt un petit Poëme qui doit avoir ſon expoſition, ſon nœud, ſon intérêt & ſon dénouement, comme l'Epopée & la Tragédie.* Ann. Littér. *Tome VI.* 1754.



ÉGLOGUE III.

MÉNALCAS, TIRCIS, LICORIS.

LICORIS.

Tircis & Ménalcas dans les mêmes Vallées
Faiſoient paître près d'eux leurs brebis raſſemblées.
Tircis étoit encor dans la jeune ſaiſon
Où le premier Amour vient troubler la raiſon ;
Et déja Ménalcas, en amour ſavant maître,
Avoit vu trente fois la verdure renaître.
Auprès d'eux arriva la jeune Licoris.
Voici leur entretien que d'eux-mêmes j'appris.

MÉNALCAS.

Licoris ſans Philene ! Eh ! d'où vient ce prodige !

LICORIS.

L'importune langueur dont la vieilleſſe afflige,
. . . .

MÉNALCAS.

On ne peut plus te voir ; il t'obſede ſans ceſſe.
Donne-nous ce moment que Philene te laiſſe
De quoi t'entretenir ?

LICORIS.

De quoi ? de vos amours.
Pour de jeunes Bergers eſt-il d'autres diſcours ?

Tircis nous apprendra quelle beauté l'engage.
Qu'il commence, & voyons comme on aime à son âge.

TIRCIS.

D'Iris depuis un an je me sentois charmer,
Sans que je susse encor ce que c'étoit qu'aimer.
Je me plaisois à voir cette jeune Bergere ;
Mais bientôt ce plaisir me devint nécessaire ;
Tout autre amusement en perdit ses appas ;
Et sans elle, pour moi nos jeux n'en étoient pas :
Je connus mon amour, mais cet amour extrême
N'osa parler ; d'où vient qu'on craint tout ce qu'on aime ?
Ses yeux l'auroient cent fois découvert dans les miens,
Mais je les détournois, en rencontrant les siens ;
Vainement près de moi prenoit-elle un air tendre ;
Rien ne m'enhardissoit, & je n'osois l'entendre.
Elle seroit encor à savoir mon secret,
Si le sort n'eût aidé mon amour trop discret.
Un jour sous cet ormeau, près de cette fontaine,
Je chantois en ces mots mon amoureuse peine.

» Mon cœur percé de mille traits
» Est aussi timide que tendre ;
» Iris, n'entendrez-vous jamais
» Ce que je n'ose vous apprendre ?

Iris dans ce moment derriere ce buisson,
Sans que je l'apperçusse, entendoit ma Chanson :
Et dès le lendemain, quelle surprise extrême !
Se croyant sans témoins, la chantoit elle-même.

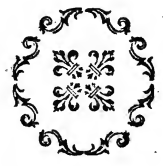
Elle l'a dit trois fois, & sans y changer rien,
Que de mettre mon nom à la place du sien.
Je l'aborde, en tremblant; elle rougit; nos larmes
Furent nos seuls discours: mais qu'ils eurent de charmes!

. . . .

LICORIS.

O trop heureuse Iris! heureuse Célimene!
De vos jeunes Amans vous partagez la chaîne;
Mais quel est mon malheur de n'avoir su charmer
Que le bizarre Époux que je ne puis aimer!
Philene que déja blanchissoit la Vieillesse,
Ne pouvoit par lui-même inspirer de tendresse;
Il voulut de l'Hymen essayer le pouvoir,
Et se flata du moins d'être aimé par devoir.
Aidé de sa richesse, il m'obtint de mon pere;
Je suivis, en pleurant, un ordre si severe.
Hélas! Depuis ce jour que je souffre de maux!
Philene croit par-tout rencontrer des Rivaux.
Jusques dans ses douceurs il mêle un air sauvage;
Un mot, un seul regard lui donne de l'ombrage;
C'est un crime à ses yeux de trouver des appas,
Dans les airs de Silvandre, ou dans la voix d'Arcas.
Pour avoir vu d'Iphis la houlette entourée
Des fleurs du même choix dont je m'étois parée,
Il me crut infidele; & des torrents de pleurs
A peine purent-ils désarmer ses fureurs.

Philene alors parut, sa triste vigilance
A la langueur de l'âge avoit fait violence.
Et déja s'attristant d'être arrivé trop tard,
Il lance aux deux Bergers un farouche regard.
Ménalcas veut railler de son humeur jalouse :
Mais Philene à ses yeux enlevant son Épouse,
» Ne raille point, dit-il, chaque âge a son amour.
» Tu deviendras bientôt le jaloux à ton tour.



ÉGLOGUE IV.

LICAS, SILVANIRE.

SILVANIRE.

Sur la fin d'un beau jour, rassemblés sous des hêtres,
Les Bergers s'amusoient à des discours champêtres :
Quelques Belles entr'eux se mêlant à leur tour,
L'entretien fut plus vif & tourna sur l'amour.
On vanta ses plaisirs, on parla de ses peines,
Des fideles Amans, des Belles inhumaines :
Tous les autres sujets & les plus étrangers,
Conduisent là bientôt, & sur-tout des Bergers.
Que je plains, dit Arcas, la jeune Silvanire !
Dieux ! que lui va coûter l'absence de Titire !
Depuis trois jours, ainsi l'ont voulu les destins,
Le Berger est allé secourir nos voisins ;
Il expose sa vie aux armes étrangeres.
Que la guerre, dit Lise, est fatale aux Bergeres !
. . . .
Nous la perdrons sans doute, ajoute encor Florine.
Ainsi chacun là plaint des maux qu'il imagine,
Quand Tircis, auprès d'eux, accourant à grands pas,
Vient leur dire : J'ai vu Silvanire & Licas ;
Dans un antre prochain je viens de les surprendre.
Venez tous, comme moi vous pourrez les entendre.

On n'oseroit le croire ; & pourtant on le suit.
De l'antre qu'il leur montre, ils s'approchent sans bruit.
Ils y virent Licas aux pieds de Silvanire.
Voici comme tous deux ils regrettoient Titire.

LICAS.

Non : Titire jamais n'a su vous mériter :
C'est un crime pour lui d'avoir pu vous quitter.
Quel devoir l'y forçoit ? Ah le devoir suprême,
Est de passer ses jours près de *celle* qu'on aime ;
Et qui peut se soumettre à quelqu'autre devoir
Mérite le malheur de ne la plus revoir.

SILVANIRE.

Licas, ne parlons plus d'un Amant que j'oublie ;
Je consens qu'à jamais un tendre amour nous lie :
Mais laissez-moi du moins cacher aux yeux de tous
Un crime dont mon cœur s'applaudit près de vous.
Que n'avez-vous toujours vécu sous mon empire ?
Mon cœur s'étoit mépris en choisissant Titire.

LICAS.

Eh ! bien réparez donc votre erreur aujourd'hui :
Vengez moi de Titire en m'aimant plus que lui :
Que mes vœux empressés soient l'exemple des vôtres :
Vous êtes plus aimée, aimez plus que les autres :
Mais de quelque retour que vous payiez ma foi,
Vous n'aimerez jamais si tendrement que moi.

. . . .

Que par les enchanteurs mes troupeaux ſoient détruits ;
Puiſſent les aquilons moiſſonner tous mes fruits ;
Puiſſiez-vous m'accabler d'une haine éternelle,
Si vous trouvez jamais un Amant plus fidele.

SILVANIRE.

Ah ! promettez-moi mieux de m'aimer conſtamment;
Licas, j'en croirai plus un ſoupir qu'un ferment :
Je pourrois vous jurer une flamme éternelle ;
Mais ce regard en eſt un garant plus fidele.

C'en fut trop ; & déja les Bergers éperdus
Frémiſſoient des diſcours qu'ils avoient entendus ;
Tout fuit ; & chacun d'eux que ce parjure afflige,
Craint que les feux du Ciel ne ſuivent ce prodige,
Mais quelques jours après un incident nouveau,
Remit de ſes frayeurs le timide hameau.
On vint redemander Silvanire à Daméte.
On la croyoit ſa fille. . . .



ÉGLOGUE V.

LICAS, ISMENE.

ISMENE.

Ismene avoit perdu sa brebis la plus chere ;
Son cœur ne connoît pas de douleur plus amere ;
Et laissant son troupeau sur la foi de ses chiens,
Elle cherche par-tout le plus cher de ses biens.
Dans un bois solitaire elle suivoit sa course,
Quand elle voit Licas près d'une claire source ;
Et déja sur sa perte ayant moins de souci,
Elle arrête ; & l'entend qui se plaignoit ainsi.

LICAS.

Ne craignez plus, Ismene, un feu qui vous offense ;
Vous le voulez ; je garde un éternel silence.
Il faut vous épargner d'importunes amours,
Et cacher à jamais ce que je sens toujours.
Du moins dans ces forêts je puis sans me contraindre,
Passer les jours entiers à le dire, à m'en plaindre,
A ne penser qu'aux yeux qui m'ont trop su charmer,
A me trouver encor heureux de les aimer.
Qu'un soin bien différent tous deux nous intéresse !
Celui de vos troupeaux est le seul qui vous presse.

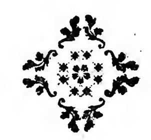
Les miens n'ont plus en moi qu'un maître malheureux
Qui les laisse périr, & périt avec eux.
Cultivés par vos soins tous vos vergers fleurissent,
Les miens abandonnés d'épines se hérissent.
Et qu'est-ce que je *risque* à les abandonner :
Je ne voulois de biens que pour vous les donner.
Mais pourquoi tant me fuir, que vous faut-il, cruelle,
Qu'un Berger tout à vous, qu'un cœur tendre & fidele,
Soigneux de vous servir, empressé sur vos pas,
Et dont l'ardent amour égale vos appas ?

. . . .

J'aurois pû vivre aimé dans les fers de Climene ;
J'aime mieux sans espoir mourir Amant d'Ismene.
Que mille autres Bergers vantent leurs doux liens,
Je mourrai de mes maux, sans envier leurs biens.

A ces discours touchans la Bergere attentive,
En avoit oublié sa brebis fugitive ;
Elle n'y pensoit plus, quand elle l'apperçut
Qui sembloit implorer Licas qui la reçut.
Ah ! je te reconnois, chere brebis d'Ismene :
En ne te voyant plus, quelle sera sa peine !
Disoit-il. Eh ! Comment as-tu pu la quitter,
Toi que cent fois le jour elle daigne flatter ;
Toi qui seule jouis de toutes ses tendresses ?
Ah ! Tu ne connois pas le prix de ses caresses ?
Quoi ! Ma Bergere t'aime, & tu la fuis ! Hélas !
Ce bonheur est-il fait pour qui ne le sent pas.

Allons ; je vais te rendre à ſon impatience,
Tu lui feras du moins agréer ma préſence,
Viens ; depuis tout le tems que je ſuis ſous ſa loi,
Tu ſeras le ſeul don qu'elle aura pris de moi.
Il ſe leve à ces mots ; & détournant la tête,
Il apperçoit Iſmene ; interdit, il s'arrête.
N'aura-t-il point encore attiré ſon courroux ;
Non. On le raſſûra par des regards plus doux :
Et tous deux attendris, retournant à la plaine,
Il parla de ſes feux ſans offenſer Iſmene.
Combien de fois, depuis ſe mit-elle en danger
De perdre ſa brebis, pour trouver ſon Berger !



Google

ÉGLOGUE VI.

LICAS ET MIRTIL.

L'AURORE vigilante effaçoit les étoiles ;
Pour la laisser regner la nuit plioit ses voiles ;
Le doux sommeil cessoit de verser ses pavots,
Et déja Philoméle éveilloit les échos.
Licas *ayant* choisi sa plus tendre musette,
Sort avec le troupeau soumis à sa houlette,
Et lui cherche des yeux jusqu'au pied des coteaux ;
Le meilleur pâturage & les plus saines eaux.
Son chemin le conduit près d'un Temple sauvage,
Où du Fils de Venus on révéroit l'image ;
Au même instant Mirtil, près d'y porter ses pas,
Rougit, en rencontrant les regards de Licas.
Quoi, dit Licas surpris, quel est ce nouveau zele,
Qui même avant le jour, en ce lieu vous appelle ?
Vous aimez ; vos yeux seuls me l'apprennent assez.
C'en est donc fait, Mirtil, vos beaux jours sont passés.
Eh ! pourquoi, cher Licas, troubler mon espérance ?
Je sens, loin de finir, que mon bonheur commence.
Jusqu'ici languissant, sans crainte, sans desir,
J'ignorois à la fois la peine & le plaisir ;
En des travaux oisifs, mon ame trop tranquille
Perdoit, sans la goûter, une vie inutile ;

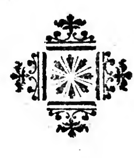
Tel partant le matin, tel revenant le ſoir ;
Je vivois, preſque hélas ! ſans m'en appercevoir.
Mais depuis que l'amour, par un trait favorable,
M'aſſujettit aux loix d'une Bergere aimable,
Je vis ; & les deſirs dont je ſuis agité,
Réparent bien l'ennui de mon oiſiveté :
Tous mes momens ſont pleins, quoique ma ſeule affaire
Soit le plaiſir d'aimer & le deſſein de plaire ;
Mon cœur avec tranſport jouit de ſes liens,
Et mes plus vains deſirs eux-mêmes ſont des biens.
D'une félicité trop long-tems ignorée
Je venois à l'Amour demander la durée.
Le ſerpent, dit Licas, eſt caché ſous les fleurs,
Et de ſes courts plaiſirs naiſſent de longs malheurs.
Moi-même j'en ai fait la triſte expérience,
Tout *te* rit maintenant ; bientôt la défiance
Des ſoins de tes rivaux nourriſſant ſon poiſon,
Les froideurs de ta Belle, enfin ſa trahiſon
Vont inſtruire ton ame à la douleur ouverte,
Du prix de cette paix dont tu bénis la perte ;
Vien, connois aujourd'hui le Dieu qui t'a dompté ;
Voi comme à cet autel l'art l'a repréſenté.
Lorſque j'étois Amant, un Druide ſincere
De tout cet appareil m'expliqua le myſtere.
Enfant de la raiſon, il méconnoît la voix ;
Nû, la ſage pudeur lui dicte en vain ſes loix ;

En

En mille égaremens, aveugle il nous entraîne ;
Ses flèches, son flambeau l'arment pour notre peine ;
Et sur son dos enfin ce plumage mouvant
Nous dit que sa faveur se change au moindre vent.
Je verrois, dit Mirtil, ma Bergere perfide !
Non, Licas, je l'en crois plus que ton Druide.

. . . .

Tu me l'avois bien dit, je ne suis plus le même,
Dit Mirtil, désormais c'est en tremblant que j'aime.
Adieu. Pour la parer je vais cueillir des fleurs,
Que j'appréhende bien d'arroser de mes pleurs.

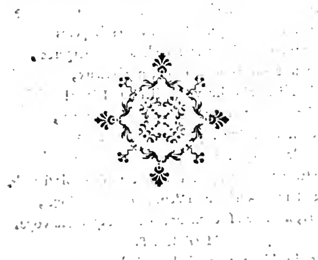


FRAGMENT
DE L'ÉGLOGUE:
PICUS.

. . . .

La Nymphe à peine encor dans sa saison nouvelle,
N'osoit perdre des yeux la maison paternelle ;
C'étoit aux prés voisins qu'elle cueilloit des fleurs ;
Le Dieu la vit ; sa vue alluma mille ardeurs ;
Son teint riche des dons de la seule Nature,
Le Zephir à son gré frisant sa chevelure ;
Sa gorge que soutient sans art & sans besoin
Un tissu dont sa mere elle-même a pris soin ;
Sa grace enfin du Dieu mérita la tendresse.
Le voilà qui médite une subtile adresse,
Pour surprendre le cœur de la jeune beauté,
Et fonde le succès sur sa naïvété.
De ses pieds diligens il ôte alors ses ailes,
Dépouille l'air d'un Dieu pour des graces nouvelles,
Prend les traits d'une fille, & d'un flatteur maintien
Se présente à Pica qui n'en soupçonnoit rien.
Quels appas, lui dit-il, sont semblables aux vôtres ?
Et puis nouveaux discours naissans les uns des autres,
Tant qu'il la mene enfin jusques dans la forêt,
Et non sans crime alors il paroît ce qu'il est.

Il demande, & ravit la faveur qu'il demande;
Pica, malgré ces cris, n'a rien qui la défende;
Mercure avoit pour lui son amour & le lieu;
Eh! Qu'est-ce qu'une fille auroit pû contre un Dieu!
Il triomphe; elle pleure; & touché de ses larmes,
Il tâche par ces mots de calmer ses allarmes.
« Belle Nymphe, l'objet le plus cher à mes yeux,
» Loin de qui je serois exilé dans les Cieux,
» Mon bonheur rend encor ma tendresse plus vive;
» Avec vous dans ces lieux consentez que je vive,
» Chere au Maître des Dieux, Épouse de son Fils,
» Du bien que vous pleurez, vous recevrez le prix ».



FRAGMENT
DE L'ÉGLOGUE:
MŒRIS, CORITE.

Imitation de Virgile.

. . . .

Ménalcas, de la mort tu fubiffois la loi !
Et la Mufe champêtre expiroit avec toi !
Eh ! Qui donc eût chanté les larmes de l'aurore ;
Les tréfors de Cérès & les préfens de Flore,
Bacchus de fes doux fruits couronnant les côteaux ;
Et les Nymphes danfant fur les bords des ruiffeaux ?
Qui déformais eût peint fur les vertes fougeres
Nos Bergers foupirant aux pieds de nos Bergeres,
Et tenant ces difcours tendres, myftérieux,
Que l'indifcret Zéphir va révéler aux Dieux !
Qui fur-tout eût chanté cette chanfon fi vive,
Qui de fa chere Iris, peint la rufe naïve ?
Écoute-la, Berger. « Quelquefois mon Iris
» Me frappant d'une pomme, aime à m'en voir furpris.
» Puis derriere un buiffon s'enfuit cacher fa joye,
» Mais, même en fe cachant, elle veut qu'on la voye.

MŒRIS.

Et ces aimables vers qu'il chantoit à Damon,
Quel autre déformais en trouveroit le ton ?

« Arbitre de mes airs, dis-moi si mes chansons
» Feront dans l'avenir honneur à tes leçons.
» Ainsi que le rosier, content de passer l'herbe,
» Ne veut point s'élever jusqu'au chêne superbe ;
» Content de l'emporter sur mes foibles rivaux,
» Je ne me flatte point d'atteindre à tes travaux.
» Mais si quelqu'autre touche à la flûte champêtre,
» Disciple de toi seul, je veux être son maître :
» Ma gloire est que d'Iris le cœur soit tout à moi,
» Et d'être au Dieu des vers le plus cher après toi.

CORITE.

Ah ! de quels vers, Mœris, frappe-tu mes oreilles !
Que jamais l'Aquilon ne nuise à tes abeilles ;
Puisse à jamais le Ciel donner à tes troupeaux
Le meilleur pâturage & les plus saines eaux !
Je fais des vers aussi. Souvent même on me loue
D'égaler les chansons du Berger de Mantoue :
Mais qu'ils sont loin encor de ce sublime ton !

. . . .

Acheve-moi du moins...

MŒRIS.

Je ne puis. Tout m'échappe. Heureusement, Corite,
Nous arrivons au lieu que Ménalcas habite.
Viens ; par son entretien, cet aimable Berger,
De l'oubli de mes vers te va dédommager.

PIECES DIVERSES.

A MADAME
LA DUCHESSE DU MAINE.

SUR LUDOVISE ſans meſure
Le Ciel a verſé ſes faveurs ;
Je ſais qu'elle eût de la Nature
Le don de charmer tous les cœurs.
Tout le monde le ſait de même :
Mais qui peut ſavoir comme elle aime ?

Je ſais que Venus ſur ſa bouche
Plaça le ſouris gracieux ;
Que tout ce qui frappe & qui touche ,
L'Amour l'aſſemble dans ſes yeux.
Tout le monde, &c.

Je ſais qu'elle regne au Parnaſſe
Sous le bon plaiſir d'Apollon ;
Que tout ce qu'elle dit, eſt grace ;
Tout ce qu'elle penſe, eſt raiſon.
Tout le monde , &c.

Google

Je ſais que qui la voit, l'adore;
Que qui l'entend, n'en fait pas moins.
Qu'elle écrive, elle charme encore:
Combien de cœurs en ſont témoins.
Tout le monde le ſait de même:
Mais qui peut ſavoir comme elle aime.

A LA MÊME.

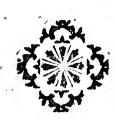
DEPUIS que vous êtes à Scéaux
Tout m'attriſte, tout m'importune;
Les plaiſirs ſe changent en maux,
La ſanté *même* eſt infortune;
Je me fais de tout un poiſon,
De l'air *même* que je reſpire,
N'en ſauriez-vous pas la raiſon?
Devinez ce que je veux dire.

. . . . . .

Quand le jour s'éteint, le ſommeil
Va de ſes pavots ſecourables,
Juſques au retour du ſoleil,
Soulager les plus miſérables;
Pour moi ſeul ſes dons n'ont plus lieu,
De ma paupiere il ſe retire,
En vain j'implore un autre Dieu;
Devinez ce que je deſire.

Dirai-je plus ? Si quelquefois
Mon bonheur près de vous me mene ;
Si du charme de votre voix
Vous trompez quelque-tems ma peine ,
Votre accueil même le plus doux
Ne sauroit encor me suffire :
Je souffre encor auprès de vous ;
Devinez ce que je veux dire.

Prodige où je ne comprends rien !
Eh ! qui me le fera comprendre ?
Seroit-il donc quelqu'autre bien ,
Que vous voir & que vous entendre ?
Que souhaitai-je donc ? Hélas !
Comment pourrois-je vous le dire ,
Si moi-même je n'ose pas
Devinez ce que je veux dire ?



RONDEAU REDOUBLÉ

A MADAME

LA DUCHESSE DU MAINE.

ON ne peut pas tout ce qu'on veut;
On finit moins qu'on ne commence;
On ne veut pas tout ce qu'on peut;
On ne dit pas tout ce qu'on pense.

La seule gloire qui m'émeut,
Est de bien chanter LUDOVISE;
On ne peut pas tout ce qu'on veut,
Et j'en tente en vain l'entreprise.

Hélas! quelle est mon impuissance!
Son portrait vingt fois retouché
N'est encor qu'à peine ébauché;
On finit moins qu'on ne commence.

Quand je la vois, mon cœur s'émeut:
Alors des maux qu'elle me cause,
Je puis lui parler: mais je n'ose;
On ne veut pas tout ce qu'on peut.

Que n'entend-elle mon silence!
Et quel bonheur si quelque jour
Ses yeux me disoient à leur tour,
On ne dit pas tout ce qu'on pense.

J'ai seul droit à ce bien suprême,
S'il n'est dû qu'aux plus tendres vœux :
Et qui peut égaler mes feux ?
A moins que d'être l'Amour même ;
On ne peut pas.

VERS.

Ce Serin, belle Iris, que vous teniez en cage,
S'est envolé dans d'autres lieux.
L'ingrat étoit l'objet de vos plus tendres vœux ;
Mon cœur étoit jaloux de son doux esclavage.
Si comme lui j'étois heureux,
Je ne serois pas si volage.



DESCRIPTION
DE LA CEINTURE
DE VENUS.

VENUS donne à Junon sa divine Ceinture,
Ce chef-d'œuvre sorti des mains de la Nature,
Ce tissu, le symbole, & la cause à la fois
Du pouvoir de l'Amour, du charme de ses loix.
Elle enflamme les yeux de cette ardeur qui touche ;
D'un sourire enchanteur elle anime la bouche,
Passionne la voix, en adoucit les sons,
Prête ces tours heureux, plus forts que les raisons,
Inspire, pour *toucher*, ces tendres stratagêmes,
Ces refus *attirans*, l'écueil des Sages mêmes ;
Et la Nature enfin y voulut renfermer
Tout ce qui persuade & ce qui fait aimer.

LIV. VII. *Imitation de l'Iliade.*



QUÊTE DE POISSON* A LA COUR,

Pour mettre ses Filles en Couvent.

QUATRE Filles ! Comment ai-je fait tout cela ?
Et maintenant qu'en puis-je faire ?
Si quand l'ouvrage est fait, on en demeuroit là,
Ce feroit une bonne affaire :
Mais il faut les pourvoir, & c'est où me voilà.

Les marier sans dot, cela n'est plus d'usage ;
Je trouverois ce mot aussi beau qu'Harpagon.
On l'a proscrit, c'est grand dommage !
Que n'est-il encor de saison !

Des Crispins † Comique famille,
Iront-elles du peuple exciter les éclats ?
Le Théâtre est un lieu glissant pour une fille ;
Il ne les faut pas mettre en danger d'un faux pas.

---

* *Paul* POISSON, *fameux Comédien dans le Comique, mort en 1735.*

†*Raimond Poisson, mort en 1690, le pere de celui dont il est ici question, inventa le rôle des Crispins. Comme il n'avoit pas de gras de jambes, il s'imagina de jouer en bottines, d'ailleurs il parloit bref ; depuis tous les Crispins ont brédouillé & se sont bottés.*

Voyons donc ce que j'en dois faire.
Guimpons-les, c'est le mieux, elles le veulent bien.
Mais on ne fait pas vœu de pauvreté pour rien.
Hé bien! quêtons; la Cour me tirera d'affaire.

Commençons par le Roi, l'honneur des fleurs-de-Lis;
Lui que pour l'imiter toute la Cour contemple;
Et ne lui demandons que cinquante Louis,
Seulement pour donner l'exemple.

Monseigneur, si je l'ai diverti quelquefois,
Aux cinquante louis en ajoutera trente;
Et je lui garantis sur mon geste & ma voix,
Pour le moins mille ris de rente.

L'Époux d'Adélaïde est-il moins généreux?
Non. Je sais à donner combien sa pente est grande;
Mais il trouvera bon que je ne lui demande
Que cinquante Louis pour deux.
J'en aurai bien dix de son frere.
Tous biens sont communs entre amis.
Il est des miens, il me l'a bien promis,
Dix louis, l'épreuve est légere.

Voyons ce que Madame à son tour donnera.
Les sœurs de son filleul méritent bien par-là,
Que dans leurs bons desseins ses dons les favorisent.
Tenons-nous-en à ce qu'il lui plaira.
Mais non, ce seroit trop; dix louis me suffisent.

Pour l'illuſtre Duc d'Orléans,
Sous peine d'un éloge, il donnera cent francs.
Prenons de ſa moitié, qui pour lui ſeul ſoupire
Cinq louis : Dieu lui rende en ce qu'elle deſire.

Le digne fils du Grand-Condé
Sait donner des fêtes ſuperbes ;
Il ſait faire ſortir, dès qu'il l'a commandé,
Des feſtins de deſſous les herbes.
Peut-être il n'a jamais fait de petits préſens ;
Pour ſon apprentiſſage, il donnera cent francs.

L'intrépide Bourbon & ſon aimable Épouſe,
Vont joindre leur préſent au ſien.
Pour dix louis je les quitterois bien,
Si la rime n'en vouloit douze.

Par la belle Conti mes Vœux ſont prévenus.
Une des Graces, qui pour elle
A quitté la Cour de Venus,
M'apporte cinq louis. C'eſt une bagatelle :
Mais des mains d'une Grace ils valent mille écus.

Miniſtre du tonnerre,
L'Aigle de Jupiter, du Maine, à qui Louis...
Tout beau ! de ces objets mes yeux ſont éblouis.
Modérons notre eſſor, & rimons terre à terre.

Que son Épouse & lui m'aident dans mes besoins
De vingt louis : ce n'est pas une affaire ;
Et ce sera sur & tant moins
De tous les biens que j'en espere.

Pour le Grand-Amiral, favori de Thétis,
Qu'il mette dix louis à la grosse aventure.
C'est moi qui les lui garantis ;
La mer même n'est pas plus sûre.

Des Seigneurs ne réglons ni les dons, ni les rangs.
Passons au Chef des loix, l'appui de l'innocence,
Ce Sage à qui Thémis a remis sa balance ;
Qu'il mette d'un côté cent francs,
De l'autre ma reconnoissance ;
Les cents francs, j'en suis sûr, seront les moins pesans.

Ma foi, voilà ma somme faite.
Non ; je crois qu'il y manque encor
A peu près un demi-marc d'or ;
Eh ! bien, c'est aux Prélats à la rendre complette.

Mais que la Charité, qui n'aime qu'à donner,
Ne prenne pas pour un outrage
De ce qu'en la taxant, je semble la borner.
Ce que j'ai demandé ne la doit point gêner.
Elle peut donner davantage,
Je le prendrai sans chicaner.

SONNET.

HISTOIRE D'UN JEUNE-HOMME ARRIVANT A PARIS.

J'AI voulu voir Paris, à la fin m'y *voilà ;*
Mais au Diable la Ville, & fur-tout *Ifabelle.*
Eh ! pourquoi m'avifer de ce voyage *là ?*
J'entre à peine ; je fuis acofté par la *Belle.*

Quelle fortune, dis-je ! Eh quoi ! je plais *déja ?*
On diroit que l'amour dans fes yeux *étincelle.*
Elle fuivit mes pas, me parla, me pref- *fa ;*
Et fur-tout de fon mieux joua de la *prunelle.*

De fon appartement la Belle me fit *offre :*
Charmé de mon bonheur j'y fais porter mon *coffre ;*
Bientôt à mes dépens on m'y regale en *plein.*

J'en fors enfin, chaffé par la fauffe *Pucelle ;*
Et de-là chez Petit * je m'en allai *foudain*
Réparer à crédit ma fanté qui *chancelle.*

* *Fameux Chirurgien.*

AUTRE

AUTRE * SONNET

Sur les mêmes Bouts-Rimés.

VEUT-ON favoir les loix du Sonnet ? Les *voilà.*
Il célébre un Héros, ou bien une *Isabelle.*
Deux quatrains, deux tercets; qu'on se repose *là ;*
Que le sujet soit un, que la rime soit *belle.*

Il faut dès le début qu'il attache *déja,*
Et que jusqu'à la fin le génie *étincelle.*
Que tout y soit raison ; jadis on s'en pas- *sa ;*
Mais Phœbus la chérit ainsi que sa *prunelle.*

Par-tout dans un beau choix que la nature s' *offre,*
Que jamais un mot bas, tel que cuisine ou *coffre,*
N'avilisse le vers majestueux & *plein.*

Le Lecteur chaste y veut une Muse *pucelle.*
Enfin qu'aux derniers vers brille un éclat *soudain,*
Sans ce vain jeu de mots, où le bon sens *chancelle.*

---

* *L'Auteur en fit six sur les mêmes Rimes.*

HORATII ODE IV.

LIBR. I.

AD SESTIUM.

Adventu veris, & communi moriendi conditione propositâ, hortatur ad voluptates.

SOLVITUR acris hiems gratâ vice veris & favoni:
Trahuntque ſiccas machinæ carinas.
Ac neque jam ſtabulis gaudet pecus, aut arator igni,
Nec prata canis albicant pruinis.
Jam Cytherea choros ducit Venus, imminente Lunâ:
Junctæque Nimphis gratiæ decentes
Alterno terram quatiunt pede: dùm graves Cyclopum
Vulcanus ardens urit officinas.
Nunc decet aut viridi nitidum caput impedire myrto,
Aut flore, terræ quem ferunt ſolutæ.
Nunc & in umbroſis Fauno decet immolare lucis,
Seu poſcat agnâ, ſive malit hœdo.
Pallida mors æquo pulſat pede pauperum tabernas
Regumque turres. O beate Seſti,
Vitæ ſumma brevis ſpem nos vetat inchoare longam:
Jam te premet nox, fabulæque manes
Et domus exilis Plutonia, quò ſimul mearis,
Nec regna vini ſortiere talis,
Nec tenerum Lycidam mirabere, quo calet juventus
Nunc omnis, & mox virgines tepebunt.

HORATII ODE III.

LIBR. II.

AD DELLIUM.

Æquam memento rebus in arduis
Servare mentem, non secùs in bonis
Ab insolenti temperatam
Lætitiâ, moriture Delli,

Seu mœstus omni tempore vixeris,
Seu te in remoto gramine per dies
Festos reclinatum bearis
Interiore notâ Falerni:

Quà pinus ingens albaque populus
Umbram hospitalem consociare amant
Ramis, & obliquo laborat
Limpha fugax trepidare rivo.

Huc vina, & unguenta, & nimium breves
Flores amœnæ ferre jube rosæ:
Dùm res & ætas, & sororum
Fila trium patiuntur atra.

Cedes coëmptis saltibus, & domo,
Villâque, flavus quam Tiberis lavit:
Cedes: & extructis in altum
Divitiis potietur hæres.

Divesne prisco natus ab Inacho,
Nil interest, an pauper & infimâ
De gente sub dio moreris,
Victima nil miserantis Orci.

Omnes eòdem cogimur : omnium
Versatur urna, seriùs, ociùs,
Sors exitura, & nos in æternum
Exilium impositura cymbæ *.

* *Ces deux Odes ont été imitées par* M. de la Motte. *Voyez* ci-devant, p. 24 & 25 *de ce Supplement.*



FIN.

ERRATA.

Page	xix *ligne*	8 à Clio	*lisez*	de Clio
	37	16 former		fermer
	121	8 vos		nos
	128	9 soin		sort
	150	15 disoit		disoient
	159	7 ce-ci		ceci



CATALOGUE

De quelques Livres qui se trouvent chez le même Libraire.

LA MORT d'Abel, Poëme, *par M. Geſſner*, traduit de l'Allemand en François, &c. *vol.* in-12, *petit papier.* 2 liv.

Du même; Idylles & Poëmes Champêtres, *nouvelle édition*, *vol.* in-8°. *petit papier broché.* 1 l. 16 ſ.

Du même; Daphnis & le premier Navigateur, Poëmes, *vol.* in-12, *nouvelle édition*, 1764, *broché.* 1. l. 10 ſ.

Poëmes traduits de l'Anglois, contenant l'Eſſai ſur la Poéſie du Duc *de Buckingham*; le Temple de la Renommée, *de Pope*; Henry & Emma, *de Prior*, imité de la belle Brune *de Chaucer*, *vol.* in-8°. 1764, *broché.* 1 l. 10 ſ.

Les Céramiques, &c. Poëme, 2 *vol.* in-12, 1760, *broché* 3 l. 10 ſ.

Les Aventures de Périphas deſcendant de Cécrops, Poëme, *par M. Puget de Saint-Pierre*, 2 *vol.* in-12, 1761, *broché.* 3 l. 10 ſ.

Tableau des Mœurs Angloiſes, *ou* le Monde, Ouvrage critique, intitulé : *The*

World by Adam Fits-Adam, vol. in-12, *broché*, 1762. 1 l. 10 f.

Lettres de Madame de Sévigné, *nouvelle édition considérablement augmentée*, 8 *vol.* in-12, *petit format*, 1764. 16 l.

Zurac à Zegry, *ou* XIV Lettres d'un Indien, précédées de quelques pensées sur différens sujets, Morale, Politique, Littérature, &c. *imprimé en Mauritanie, & se trouve à Paris; vol.* in-12, *petit papier*, 1764. 2 l.

Principes généraux & raisonnés de la Grammaire Françoise, *par M. Restaut, dixiéme édition très-corrigée, augmentée de* la Vie de l'Auteur, *vol.* in-12 *de* 700 *pages*, 1767. 3 l.

Abrégé des Principes de la Grammaire Françoise, dédié aux Enfans de France, *par le même, sixiéme édition revue & corrigée* par l'Auteur, 1 *vol.* in-12, 1765. 1 l. 5 f.

Pour éviter l'inconvénient des éditions contrefaites de ce Livre, remplies de fautes, l'on avertit que l'édition la plus correcte, & la derniere, portera le nom de LOTTIN le jeune *sur le Titre; & que l'on trouvera au dos du Frontispice la signature du même Libraire.*

Les Rudimens de la Langue Latine, *par M. Vallart, Professeur de Grammaire à l'École Royale Militaire* : septiéme édition, *vol.* in-8°. *parchemin-carton*. 2 l. 5 f.

Les Regles des Genres, des Prétérits & des Supins, qui sont la seconde partie de la Grammaire Latine; *par le même*, in-12, *parchemin-carton*. 15 f.

Les Regles de la Prosodie & de la Versification Latine, *par le même*, in-12, *parchemin-carton*. 15 f.

Novitius, seu Dictionarium Latino-Gallicum, Schreveliana methodo digestum, &c. ou Dictionnaire Latin-François, &c. 2 *vol.* in-4°. 18 l.

Grammaire Italienne dédiée à la Reine, *par M. l'Abbé* ANTONINI, *vol.* in-12. 2 l. 5 f.

Traité de la Poésie Grecque, Latine & Italienne, traduit en François de l'Italien de GRAVINA, 2 *vol.* in-12, *petit format*, 1756. 4 l.

L'Œdipe de *Sophocle*, & les Oiseaux d'*Aristophane*; *par M. Boivin le jeune*, *vol.* in-12. 2 l. 10 f.

La Connoissance des Poëtes Latins les plus célébres, 2 *vol.* in-12. 5 l.

Nouvelles Fables choisies, précédées d'un Discours sur ce genre de Poésie, *par* M. DARDENE *de l'Académie de Marseille*, *vol.* in-12. 2 l.

Nouveau Traité de Géographie, auquel on a joint un Traité d'Astronomie pour servir d'introduction à la Géographie, *avec*

nombre de Cartes Géographiques ; par M. LIMIERS, *Auteur de la Science de la Cour,* 2 *vol.* in-12. 5 l.

Tableau de l'Hiſtoire de France, (*que l'on fait voir, ou que l'on conſeille dans plusieurs Colléges*) depuis le commencement de la Monarchie juſqu'à la fin du Regne de Louis XIV. incluſivement, repréſentant le caractere & les actions principales de chaque Roi ; les événemens les plus intéreſſans de ſon Regne ; les Hommes célébres, ſoit dans la paix, ſoit dans la guerre ; les Progrès des Sciences & des Arts, & les changemens arrivés dans les mœurs, dans les différens âges de la Monarchie, &c. 2 *vol. reliés en veau.* 4 l. 10 ſ.

Tableau hiſtorique & politique de la Suiſſe, où ſont décrits ſa ſituation, ſon état ancien & moderne, ſa diviſion en Cantons, les Diétes, & l'union Helvétique ; où l'on voit l'origine, la naiſſance, l'établiſſement & les progrès de ſes Républiques, les mœurs, la politique, la religion & le gouvernement de ſes Peuples : avec un état de ſon commerce, de ſes revenus, de ſa Milice, & un appendice contenant un détail de ſes Alliés, Ouvrage traduit de l'Anglois, en un vol. *in*-12, 1766. 2 l. 5 ſ.

MAG 2022412

Digitized by Google

